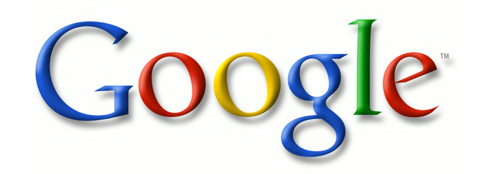



TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



ŒUVRES

DE M. A.

DE LAMARTINE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

JOCELYN.

ÉPISODE.

JOURNAL TROUVÉ CHEZ UN CURÉ DE VILLAGE.

PAR ALPHONSE DE LAMARTINE.

Ψυχή.

II.

PARIS,

FURNE ET CHARLES GOSSELIN, ÉDITEURS.

M DCCC XXXVI.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

JOCELYN.

ÉPISODE.

Sixième Époque.

JOCELYN.

ÉPISODE.

Sixième Époque.

---

26 Mars 1795, dans une maison de retraite ecclésiastique,
à Grenoble, pendant le délire d'une fièvre.

J'ai quitté pour jamais cet Éden de ma vie
Où cette Ève à mon cœur fut montrée et ravie,
Comme le premier homme, hélas! quitta le sien.
Mais combien son exil ferait envie au mien!

Des pas suivaient ses pas loin des portes fermées;
Ses sanglots s'étouffaient sur des lèvres aimées,
Et de deux cœurs brisés l'âpre conformité
Faisait de deux malheurs une félicité;
Moi, seul toute la vie, et seul au jour suprême,
Abhorré du seul cœur que je tue et que j'aime,
Obligé d'étouffer mes plaintes sans échos,
Et de noyer mon cœur dans ses propres sanglots;
Obligé d'arracher à l'ame sa pensée
Comme on arrache une arme aux mains d'une insensée;
Ayant tout mon bonheur à mes pieds répandu
Sans pouvoir y jeter un regard défendu,
Le cœur vide et saignant jusqu'à ce qu'il en meure,
Et n'osant même à Dieu nommer ce que je pleure,
Il faut vivre et marcher sans ombre, toujours seul,
Mort parmi les vivans, cet habit pour linceul,
Mort! ah! plutôt jeté tout bouillonnant de vie
Parmi ces morts dont l'ame est déjà refroidie!
Étouffant sans pouvoir mourir, et nourrissant
Le ver de mon tombeau du plus chaud de mon sang!...

. . . .

. . . .

Oh ! que t'avais-je fait, éternelle justice,
Pour mériter si jeune un si rare supplice ?
Cet amour comme un piége à mon cœur préparé,
Sans toi, sans tes desseins, l'aurais-je rencontré ?
N'en avais-je pas fui, tout brûlant et tout jeune,
Le péril inconnu dans la veille et le jeûne;
Pour sauver mon cœur chaste et garder mon œil pur
Entre le monde et moi mis l'épaisseur d'un mur ?
Est-ce moi qui l'ai fait s'écrouler sur ma tête ?
Et quand pour m'abriter au nid de la tempête
J'allais m'ensevelir dans le creux du rocher,
Seigneur, est-ce elle ou vous que j'y venais chercher ?
Est-ce moi qui, prenant cette enfant inconnue,
La portais, l'enfermais avec moi dans la nue,
Et par mon ignorance et son déguisement,
Me créais le péril d'un double sentiment ?
Est-ce moi qui, couvant de nos deux cœurs la flamme,
Nous fis pendant deux ans vivre d'une seule ame,

Pour qu'en nous séparant tout à coup sans pitié,
Chacun des deux, de l'autre emportât la moitié?

. . . .

Si c'est Dieu qui l'a fait, pourquoi moi qui l'expie?
L'innocent à ses yeux paye-t-il pour l'impie?
Ou plutôt est-il donc dans ses sacrés desseins
Que ceux qu'il a choisis ici-bas pour ses saints,
Avant de brûler l'homme à ses bûchers sublimes,
Les premiers sur l'autel lui servent de victimes?

. . . .

Ah! je me soumettrais sans murmure à ta loi,
Dieu jaloux! si du fer tu n'égorgeais que moi!
J'ai voulu, j'ai tenté ton cruel ministère,
Je saurai jusqu'au sang le subir et me taire!
Mais elle!... mais cet ange à peine descendu,
Pauvre ange, prise au piége à l'homme seul tendu,
Tendre enfant, par toi-même à mon sein confiée,
Que par mon amour même, ô Dieu, sacrifiée,
Proscrite de ces bras ouverts pour la porter,
Elle aille en retombant à mes pieds se heurter,

Traîner dans les langueurs d'un éternel veuvage
Du front qu'elle adora l'ineffaçable image!
Ou porter, jeune et morte, aux bras d'un autre époux,
D'un cœur tout calciné les précoces dégoûts!...
M'accuser à jamais du froid qui la dévore
Et blasphémer son Dieu par le nom qu'elle adore!
Ah! c'est plus qu'un mortel ne pouvait accepter,
Ce qu'au prix du ciel même il fallait racheter,
Ce que j'achèterais de ma vie éternelle,
De l'immortalité que je maudis sans elle!...

. . . .

O Laurence! ô pitié, reviens, pardonne-moi!
Je t'immolais à Dieu, mon seul Dieu c'était toi!
Je ne puisais qu'en toi cette force suprême
Qui m'élevait de terre au-dessus de toi-même,
Qui me faisait trouver, pour mieux te protéger,
Tout sacrifice faible et tout fardeau léger.
Je me croyais un Dieu!... non, je n'étais qu'un homme.
Je maudis mon triomphe avant qu'il se consomme!
Je me repens cent fois de ma fausse vertu!

Ah ! s'il est temps encor, Laurence, m'entends-tu ?
Je me jette à tes pieds, je t'ouvre pour la vie
Ces bras où sur mon sein tu retombes ravie,
Oui, ces bras dont l'étreinte, ô ma fille ! ô ma sœur !
Vont en se refermant te sceller sur mon cœur !
Oh ! tu m'entends ! oh ! viens, oh ! viens vivante ou morte
Dans notre ciel à nous viens que je te remporte !
Renversons le rocher ; courons, n'écoutons pas
Ce qui gronde là-haut, ce qui maudit en bas ;
N'entendons pas ces voix mentant à la nature :
L'oracle est dans le cœur de chaque créature,
L'irrésistible voix qui convie au bonheur ;
C'est mieux que la vertu, l'innocence et l'honneur ;
C'est le cri du ciel même entendu sur la terre !
Aimons-nous, ô ma vie ! Allons dans le mystère
Cacher à l'œil humain d'ineffables amours
Qui n'auront d'autre fin que celle de nos jours,
De notre double vie épuisons les délices ;
Quand la mort dans nos dents vient briser les calices,
Qui sait quel est le sage ou quel est l'insensé,

De celui qui l'a bu tel que Dieu l'a versé,
Ou qui la refusant à sa soif assouvie
Au songe de la mort sacrifia sa vie ?
Ce doute existât-il je voudrais l'encourir.
Une vie avec toi, puis à jamais mourir !
Une vie avec toi, puis l'enfer et ses flammes !
Une vie avec toi, puis la mort à nos ames !
Car cette horrible vie est un enfer sans toi !
Le néant éternel y commence pour moi !
Oui, c'en est fait, je fuis, je t'arrache à ce monde,
Je te rapporte au ciel. . . . .

(On entend la cloche de la chapelle qui sonne l'office du soir et appelle les jeunes prêtres aux stalles.)

Airain sacré qui gronde !
Cri d'en haut qui m'appelle aux marches de ma croix,
Ah ! mon cœur égaré se retrouve à ta voix.
. . . .

Comme des ailes d'ange en mon ciel balancées
Tu chasses de mon front mes honteuses pensées !
Tu refoules le crime avec le désespoir
Dans ce sein qui renaît aux accens du devoir !
De mes propres sanglots il semble que tu pleures,
Sympathique instrument de ces saintes demeures
Que de poids d'un cœur lourd n'as-tu pas soulevé !
Combien d'ames en peine à tes glas ont rêvé !
Combien de bons élans, d'ardeur sanctifiées
Les anges à tes soins n'ont-ils pas confiées !
Que de pesans soupirs, de l'ombre du saint lieu,
N'ont-ils pas remonté sur tes ailes à Dieu !
Et combien n'as-tu pas des saintes agonies
Sonné pour la vertu les angoisses finies ;
Tu chantes aux mortels l'aube et le soir des jours,
Tu sais combien du temps les longs momens sont courts,
Combien ce que la vie emporte sur son aile
Est sans comparaison avec l'heure éternelle !
Encore un peu d'exil, encore un peu de fiel,
O mon ame, et tes jours sonneront dans le ciel !

Marchons en attendant, marchons tête baissée,
Comme un homme écrasé du poids de sa pensée!
Au Dieu consolateur allons la confier.
Ah! lorsque l'un pour l'autre on peut encor prier
Au vaste sein de Dieu dont l'amour nous rassemble,
Se rencontrer en lui, n'est-ce pas être ensemble?

. . . .
. . . .
. . . .

De sa cellule à Grenoble, 14 Mai 1797.

Pour retremper mon ame au feu des saints parvis,
Chez ces hommes de Dieu, depuis deux ans je vis;
Mais l'aspect de leur paix, de leur béatitude,
Ne peut de mon esprit dompter l'inquiétude,

Que le fardeau des jours semble léger pour eux !
Comme à tous leurs devoirs portant un front heureux,
On sent que sans effort leur cœur vierge se sèvre !
Le sourire du juste est toujours sur leur lèvre ;
Jamais rien de leur sein ne soulève un soupir,
Ah ! si comme eux, mon cœur, tu pouvais t'assoupir !
Si l'apparition du passé qui se lève
Pouvait de mon regard s'effacer même en rêve !
Si l'ombre de ces murs pouvait me la cacher !
Mais sur mes pas toujours elle semble marcher ;
Mais sous chaque lambris, mais sous chaque colonne,
Je la vois qui descend, qui monte, qui rayonne,
Et si pour échapper au fantôme adoré
Je veux fermer les yeux ; dans l'ame il est entré !.....

O sommets de montagne ! air pur ! flot de lumière !
Vent sonore des bois, vagues de la bruyère !
Onde calme des lacs, flots poudreux des torrens,
Où l'extase égarait mes yeux, mes sens errans,
Où d'un bras convulsif, au lieu de ces froids marbres,
J'embrassais, en pleurant, les racines des arbres,

Et me collant au sol comme pour écouter,
Je croyais sur mon cœur sentir Dieu palpiter!
Désert retentissant des bruits de la nature,
Que mon ame à l'étroit, dans cette enceinte obscure,
Pleurant son magnifique et premier horizon,
Brise d'ardens soupirs les murs de sa prison!
Il me semble, ô mon Dieu, que ce toit qui m'écrase
Rend plus lourde la vie et comprime l'extase!
Que je respirerais plus librement ailleurs,
Que le vent sécherait l'âcreté de mes pleurs,
Et que l'air m'aiderait, comme il aide les aigles,
A m'élever à Dieu, mieux que ces froides règles!

. . . .

. . . .

Ces hommes sont heureux cependant sous ces lois;
Ils suivent sans détours leur route; ah! je le crois,
Il n'ont pas respiré l'air de feu des tempêtes,
L'ombre de ces arceaux couvrit toujours leurs têtes,
De Dieu seul, de sa loi, leur souvenir est plein;
Ils n'ont point à couver un foyer dans leur sein,

A tuer leur pensée, à tromper, à sourire
En cachant dans leur main l'aspic qui la déchire ;
Leur jour n'a pas une ombre et leur cœur pas un pli ;
Mais moi, Seigneur, mais moi?... Mon Dieu, l'oubli, l'oubli !

Même maison, 25 Juillet 1797.

Ah ! je me doutais bien que la fausse apparence
Aurait jusqu'au tombeau terni notre innocence,
Qu'on ne croirait jamais qu'en un même séjour
Deux cœurs dans le désert, couvant deux ans l'amour,

Se fussent conservés purs, seuls, sans autre garde
Que l'œil toujours présent du Dieu qui les regarde;
Ce soupçon est écrit pour moi sur tous les fronts,
Leur sainte charité m'épargne les affronts;
Mais malgré la douceur que leur parole affecte
On voit qu'à leur vertu ma présence est suspecte,
Qu'on me craint, qu'on m'évite, et que je suis pour eux
Un objet de dégoût, comme un pauvre lépreux.
Partout où je parais j'étends ma solitude;
Seul aux pieds des autels, aux repas, à l'étude,
Dans les délassemens du soir plus seul encor,
Dès que mon pas résonne au bout d'un corridor
La conversation cesse et tout front est sombre,
On se range, on s'écarte, on fait place à mon ombre;
Chacun devant mes yeux détourne un œil glacé,
Et le bruit ne reprend qu'après que j'ai passé;
Et moi, baissant la tête, et sans un cœur qui m'aime,
Je passe en m'effaçant tout honteux de moi-même,
Oh! qu'un regard ami pourtant m'eût fait de bien!
Peut-être aussi mon cœur a-t-il voilé le mien?

Peut-être que la flamme en mon sein amortie
A dévoré d'un jet toute ma sympathie?
Et que mon œil de marbre incapable d'aimer
Éteint tout sentiment qui voudrait s'allumer?

. . . .

Août 1797, Grenoble.

L'évêque enfin m'a dit : J'abrége votre épreuve,
Mon fils; de serviteurs ma pauvre église est veuve;
La vieillesse, le glaive ou l'infidélité,
Des pasteurs de mon peuple, hélas! ont limité

Le nombre insuffisant déjà pour ses misères;
L'herbe croît sur le seuil de tous mes presbytères;
Chaque jour de l'année une paroisse en deuil,
Où l'enfance est sans père et la mort sans cercueil,
Vient me redemander l'homme de l'Évangile:
Je pourrais vous donner à choisir entre mille;
Mais vous n'ignorez pas, mon enfant, que sur nous
Le monde, avec raison, veille d'un œil jaloux,
Qu'il veut, pour toucher Dieu, les mains chastes des anges;
Il a couru sur vous, mon fils, des bruits étranges,
Je veux les ignorer; votre fidélité,
Si vous fûtes un jour faible, a tout racheté,
Le repentir, semblable au charbon d'Isaïe,
En consumant le cœur renouvelle la vie,
Mais l'ombre du passé ne doit jamais ternir
Le ministre du ciel; nul mortel souvenir,
Dans le prêtre de Dieu ne doit rappeler l'homme,
Du seul nom de pasteur il convient qu'on le nomme;
Que son nom d'ici-bas dans l'autre soit perdu,
Qu'il paraisse du ciel à l'autel descendu,

Et que l'éloignement, le mystère et la grâce,
De ses pas dans la vie aient effacé la trace.
Il est au dernier plan des Alpes habité
Un village à nos pas accessible en été,
Et dont pendant huit mois la neige amoncelée
Ferme tous les sentiers aux fils de la vallée,
Là, dans quelques châlets, sur des pentes épars,
Quelques rares tribus de pauvres montagnards
Dans des champs rétrécis qu'ils disputent à l'aigle,
Parmi les châtaigniers sèment l'orge et le seigle
Dont le pâle soleil de l'arrière-saison
Laisse à peine le temps d'achever la moisson.
Le Dieu de l'indigent vous donne ce royaume :
Son autel est de bois et n'a qu'un toit de chaume,
Mais mieux que sur l'autel de luxe éblouissant
Aux mains jointes du peuple et du prêtre il descend.
Il se souvient encor que son humble lumière,
Avant l'orgueil du temple, éclaira la chaumière,
Et ces ames des champs, toutes du même prix,
Il vous les comptera là-haut; allez, mon fils.

17 Septembre 1797.

J'irai, j'attacherai mon ame aux solitudes,
J'écorcherai mes pieds dans des sentiers plus rudes.
Bénissez-moi, Seigneur; que mon cœur consumé
Par l'amour, et puni pour avoir trop aimé,

Au foyer de l'autel s'éteigne et se rallume,
Et d'un feu plus céleste en mon sein se consume,
Mais pour aimer en vous, avec vous et pour vous,
Tous, au lieu d'un seul être, et cet être dans tous !

. . . .

LETTRE A SA SŒUR.

Sept mois plus tard, du village de Valneige, Mai 1798.

Ma sœur ! Oh ! quel doux temps ce doux nom me rappelle !
Tendre couple buvant à la même mamelle
Que notre jeune mère, en se penchant sur nous,
Asseyait et berçait sur les mêmes genoux !

Ma sœur ! Oh ! laisse-moi l'effacer pour l'écrire ;
Ce nom que mon regard n'est jamais las de lire,
Ce nom que j'écrirais du soir au lendemain
Si je laissais mon cœur s'écouler sous ma main !
Oh ! ce nom si long-temps muet à mon oreille !
Combien de chose éteinte en mon ame il réveille !
Toute cette moitié froide et morte du cœur
Retrouve à ce doux nom son monde intérieur ;
Monde de sentiment, d'amour et d'innocence,
Où, comme en un berceau, Dieu couve notre enfance,
Dont le regret cuisant nous poursuit, où plus tard
L'œil se voile de pleurs en tournant un regard ?

Ma mère ! est-il bien vrai ? Dieu nous rend notre mère !
Les vents ont sous sa voile aplani l'onde amère !
Toi, ton mari, vous tous ! tous rendus par les flots,
Plus trois petits enfans pendant l'exil éclos,
Comme ces passereaux que dans notre jeune âge
Nous trouvâmes un jour, sous l'arbre après l'orage,
Que du rameau cassé notre main recueillit,
Et qu'en ton tablier tu rapportas du nid !

Mais tu ne m'as pas dit assez sur eux, sur elle,
Oh ! sur elle surtout ! Ma mémoire fidèle
La voit bien à travers le lointain souvenir,
Telle qu'à mon départ je la vis me bénir,
Telle, qu'une exceptée ! aucune créature
Ne me laissa dans l'œil sa céleste figure !
Mais, dis-moi, rien n'a-t-il changé sur ses beaux traits ?
Le temps, le long exil, ses soucis, ses regrets,
Des cieux plus durs ont-ils passé sur ce visage
Sans laisser, comme au ciel, trace de leur passage ?
Son œil a-t-il toujours ce tendre et chaud rayon
Dont nos fronts ressentaient la tiède impression ?
Sur sa lèvre attendrie et pâle, a-t-elle encore
Ce sourire toujours mourant ou près d'éclore ?
Son front a-t-il gardé ce petit pli rêveur
Que nous baisions tous deux pour l'effacer, ma sœur,
Quand son ame, le soir, au jardin, recueillie,
Nous regardait jouer avec mélancolie ?
Les séparations et les longs désespoirs
N'ont-ils pas éclairci, dis-moi, ses cheveux noirs,

Ou blanchi sur son front ces deux boucles de soie
Où sa tempe pensive et profonde se noie ?
Sa voix a-t-elle encor ce doux timbre d'argent,
Ces caresses de sons sur des lèvres nageant !
D'où notre nom tombait et résonnait si tendre !
Que souvent ma pensée en rêve, croit l'entendre ?
Et puis, te serre-t-elle encor contre son sein
Ainsi qu'elle faisait quand il était trop plein ?
Du matin et du soir sa pieuse caresse,
Ma sœur, te donne-t-elle aussi la même ivresse ?
Sens-tu, rien qu'à poser ton front sur ses genoux,
Ces extases du ciel qui descendaient sur nous ?...
Mon amour t'interroge avec inquiétude
Car les traits de sa main dont j'ai tant l'habitude,
Dans ce peu de mots d'elle à ta lettre ajouté,
Tromperaient l'œil d'un fils; j'aurais presque douté
Si la main ne s'était révélée aux paroles.
Tu te fais, diras-tu, des symptômes frivoles !
Peut-être ; mais à l'œil long-temps sevré d'un fils,
Hélas ! tout est symptôme et peur, tout est sans prix ;

Il veut tout retrouver d'une tête si chère!
Le moindre trait de plume ah! c'est encor sa mère!
S'il voit dans l'écriture un signe de langueur
Il craint qu'un changement n'altère aussi le cœur,
Que ces traits affaissés, que son œil étudie,
Ne révèlent au fond tristesse ou maladie?
Dis-moi que de sa main cette altération
N'était que du bonheur la tendre émotion!

. . . .

Et maintenant il faut que ma plume décrive
La demeure sauvage où Dieu veut que je vive;
Vous devez, dites-vous, savoir où me trouver
Quand d'un frère ou d'un fils votre cœur veut rêver,
Afin qu'en se cherchant, nos ames réunies,
Hantent les mêmes bords, vivent des mêmes vies;
O mes anges absens, suivez-moi donc des yeux,
Je vais vous raconter la maison et les lieux.

Sur un des verts plateaux des Alpes de Savoie,
Oasis dont la roche a fermé toute voie,
Où l'homme n'aperçoit, sous ses yeux effrayés,

Qu'abîme sur sa tête et qu'abîme à ses pieds,
La nature étendit quelques étroites pentes
Où le granit retient la pierre entre ses fentes
Et ne permet qu'à peine à l'arbre d'y germer,
A l'homme de gratter la terre et d'y semer.
D'immenses châtaigniers aux branches étendues
Y cramponnent leurs pieds dans les roches fendues,
Et pendent en dehors sur des gouffres obscurs
Comme la giroflée aux parois des vieux murs;
On voit à mille pieds au-dessous de leurs branches
La grande plaine bleue avec ses routes blanches;
Les moissons jaune d'or, des bois comme un point noir,
Et les lacs renvoyant le ciel comme un miroir,
La toise de pelouse à leur ombre abritée,
Par la dent des chevreaux et des ânes broutée,
Épaissit sous leurs troncs ses duvets fins et courts,
Dont mille filets d'onde humectent le velours,
Et pendant le printemps qui n'est qu'un court sourire
Enivrent de leurs fleurs le vent qui les respire.
Des monts tout blancs de neige encadrent l'horizon

Comme un mur de cristal de ma haute prison,
Et quand leurs pics sereins sont sortis des tempêtes,
Laissent voir un pan bleu de ciel pur sur nos têtes.
On n'entend d'autre bruit dans cet isolement,
Que quelques voix d'enfans, ou quelque bêlement
De génisse ou de chèvre au ravin descendues,
Dont le pas fait tinter les cloches suspendues;
Les sons entrecoupés du nocturne angélus,
Que le père et l'enfant écoutent les fronts nus,
Et le sourd ronflement des cascades d'écume,
Auquel, en l'oubliant, l'oreille s'accoutume.
Et qui semble, fondu dans ces bruits du désert,
La basse sans repos d'un éternel concert.

Les maisons, au hasard sous les arbres perchées,
En groupes de hameaux sont partout épanchées,
Semblent avoir poussé sans plans et sans dessein,
Sur la terre, avec l'arbre et le roc de son sein;
Les pauvres habitans dispersés dans l'espace
Ne s'y disputent pas le soleil et la place,
Et chacun sous son chêne, au plus près de son champ,

A sa porte au matin et son mur au couchant.
Des sentiers où des bœufs le lourd sabot s'aiguise
Mènent de l'une à l'autre, et de là, vers l'église
Dont depuis deux cents ans à tous ces pieds humains
Le baptême et la mort ont frayé les chemins.

Elle s'élève seule au bout du cimetière
Avec ses murs épais et bas, verdis de lierre,
Et ses ronces grimpant en échelle, en feston,
Jusqu'au chaume moussu qui lui sert de fronton.
On ne peut distinguer cette chaumière sainte
Qu'au plus grand abandon du petit champ d'enceinte;
Où le sol des tombeaux, par la mort cultivé,
N'offre qu'un tertre ou deux tous les ans élevé,
Que recouvre bientôt la mauve et les orties
Premières fleurs toujours de nos cendres sorties;
Et qu'à l'humble clocher qui surmonte les toits
Et s'ouvre aux quatre vents pour répandre sa voix.

Ma demeure est auprès; ma maison isolée
Par l'ombre de l'église est au midi voilée,
Et les troncs des noyers qui la couvrent du nord

Aux regards des passans en dérobent l'abord.
Des quartiers de granit que nul ciseau ne taille,
Tels que l'onde les roule, en forment la muraille;
Ces blocs irréguliers, noircis par les hivers,
De leur mousse natale y sont encor couverts;
La joubarbe, la menthe, et ces fleurs parasites
Que la pluie enracine aux parois décrépites,
Y suspendent partout leurs panaches flottans
Et les font comme un pré reverdir au printemps.
Trois fenêtres d'en haut, par le toit recouvertes,
Deux au jour du matin, l'autre au couchant, ouvertes,
Se creusant dans le mur comme des nids pareils
Reçoivent les premiers et les derniers soleils;
Le toit qui sur les murs déborde d'une toise
A pour tuiles des blocs et des pavés d'ardoise,
Que d'un rebord vivant le pigeon bleu garnit,
Et sous les soliveaux l'hirondelle a son nid.
Pour défendre ce toit des coups de la tempête
Des quartiers de granit sont posés sur le faîte;
Et faisant ondoyer les tuiles et les bois

Au vol de l'ouragan ils opposent leur poids.
Bien que si haut assise au sommet d'une chaîne
Son horizon borné n'a ni grand ciel, ni plaine;
Adossée aux parois d'un étroit mamelon,
Elle n'a pour aspect qu'un oblique vallon
Qui se creuse un moment comme un lac de verdure,
Pour donner au verger espace et nourriture;
Puis reprenant sa pente et s'y rétrécissant,
De ravins en ravins avec les monts descend.
Les troncs noirs des noyers, un pan de roche grise,
L'herbe de mon verger, les murs nus de l'église,
Le cimetière avec ses sillons et ses croix,
Et puis un peu de ciel, c'est tout ce que je vois.
Mais combien aux regards du peintre et du poète,
En vie, en mouvement, la nature rachète
Ce qu'elle a refusé d'espace à l'horizon!
Une cascade tombe au pied de la maison,
Et le long d'une roche en nappe blanche et fine
Y joue avec le vent dont un souffle l'incline,
Y joue avec le jour dont le rayon changeant

Semble s'y dérouler dans ses réseaux d'argent,
Et par des rocs aigus, dans sa chute brisée,
Aux feuilles du jardin se suspend en rosée.
Légère, elle n'a pas ce bruit tonnant et sourd,
Qu'en se précipitant roule un torrent plus lourd;
Elle n'a qu'une plainte intermittente et douce
Selon qu'elle rencontre ou la pierre ou la mousse,
Que le vent faible ou fort la fouette à ses parois,
Lui prête ou lui retire, ou lui rend plus de voix;
Dans les sons inégaux que son onde module
Chaque soupir de l'ame en note s'articule;
Harpe toujours tendue, où le vent et les eaux
Rendent dans leurs accords des chants toujours nouveaux,
Et qui semble la nuit, en ces notes étranges,
L'air sonore des cieux froissé du vol des anges!
Maintenant vous avez mon horizon dans l'œil,
Demain vous passerez, ma sœur, mon pauvre seuil!

SUITE DE LA LETTRE A SA SOEUR.

Valneige, 3 Mai 1798.

Une cour le précède, enclose d'une haie
Que ferme sans serrure une porte de claie;
Des poules, des pigeons, deux chèvres et mon chien
Portier d'un seuil ouvert et qui n'y garde rien,

Qui jamais ne repousse et qui jamais n'aboie,
Mais qui flaire le pauvre et l'accueille avec joie,
Des passereaux montant et descendant du toit,
L'hirondelle rasant l'auge où le cygne boit,
Tous ces hôtes, amis du seuil qui les rassemble,
Famille de l'ermite y sont en paix ensemble;
Les uns couchés à l'ombre en un coin du gazon,
D'autres se réchauffant contre un mur au rayon,
Ceux-ci léchant le sel le long de la muraille,
Et ceux-là béquetant ailleurs l'herbe ou la paille,
Trois ruches au midi sous leurs tuiles, et puis
Dans l'angle sous un arbre, au nord, un large puits
Dont la chaîne rouillée a poli la margelle
Et qu'une vigne étreint de sa verte dentelle;
Voilà tout le tableau, sept marches d'escalier
Sonore, chancelant, conduisent au palier
Qu'un avant-toit défend du vent et de la neige,
Et que de ses réseaux un vieux lierre protége;
Là, suspendus le jour au clou de mon foyer,
Mes oiseaux familiers chantent pour m'égayer.

Jusqu'ici, grâce aux lieux, au ciel, à la nature,
Ton doux regard de sœur sourit à ma peinture;
Ta tendre illusion dure encor, mais hélas!
Si tu veux la garder, ô ma sœur, n'entre pas!....
Mais non, pour vos deux cœurs je n'ai point de mystère,
Pourrais-je devant vous rougir de ma misère?
Entrez, ne plaignez pas ma riche pauvreté,
Ces murs ne sentent pas leur froide nudité!

Des travaux journaliers voilà d'abord l'asile,
Où le feu du foyer s'allume, où Marthe file;
Marthe, meuble vivant de la sainte maison,
Qui suivit dans le temps son vieux maître en prison,
Pauvre fille, à ces murs, trente ans enracinée,
Partageant leur prospère ou triste destinée,
Me servant sans salaire et pour l'honneur de Dieu,
Surveillant à la fois la cure et le saint lieu,
Et qui voyant votre ombre, ô mon Dieu, dans son maître,
Croit s'approcher du ciel en vivant près du prêtre;
Quelques vases de terre, ou de bois, ou d'étain,
Où de Marthe attentive on voit briller la main,

Sur la table un pain noir sous une nappe blanche,
Dont chaque mendiant vient dîmer une tranche,
Des grappes de raisin que Marthe fait sécher
De leur pampre encor vert décorent le plancher,
La sève en hiver même y jaunit leurs grains d'ambre.
De ce salon rustique on passe dans ma chambre;
C'est celle dont le mur s'éclaire du couchant:
Tu sais que pour le soir j'eus toujours du penchant,
Que mon ame un peu triste a besoin de lumière,
Que le jour dans mon cœur entre par ma paupière,
Et que j'aimais tout jeune à boire avec les yeux
Ces dernières lueurs qui s'éteignent aux cieux.
La chaise où je m'assieds, la natte où je me couche,
La table où je t'écris, l'âtre où fume une souche,
Mon bréviaire vêtu de sa robe de peau,
Mes gros souliers ferrés, mon bâton, mon chapeau,
Mes livres pêle-mêle entassés sur leur planche,
Et les fleurs dont l'autel se pare le dimanche,
De cet espace étroit sont tout l'ameublement.

Non: non! ah! j'oubliais son divin ornement,

Qui surmonte tout seul mon humble cheminée,
Ce Christ, les bras ouverts et la tête inclinée,
Cette image de bois du maître que je sers,
Céleste ami, qui seul me peuple ces déserts,
Qui, lorsque mon regard le visite à toute heure,
Me dit ce que j'attends dans cette âpre demeure,
Et, recevant souvent mes larmes sur ses pieds,
Fait resplendir sa paix dans mes yeux essuyés;
Ce Christ! tu le connais? c'est celui que ma mère
Colla dans l'agonie aux lèvres de mon père,
C'est celui que plus tard moi-même en un grand jour
Au pur sang d'un martyr je teignis à mon tour;
D'autres lèvres encore il conserve la trace,
Et Dieu sait de combien de pitié je l'embrasse!...

. . . .

SUITE DES LETTRES A SA SOEUR.

Valneige, 4 Mai 1798.

Tu me demanderas de quoi j'existe ici.
Je me le demandais, moi, bien souvent aussi;
Mais pour l'homme et l'oiseau la providence est grande :
De l'autel relevé la volontaire offrande,

Ces ames qui, cherchant une voix pour prier,
A défaut d'ange, hélas ! nous glissent leur denier;
Les époux qu'on bénit, les enfans qu'on baptise;
Ces dîmes du bonheur que l'on jette à l'église,
Quelques fonds que l'évêque adresse à ses curés,
Le jardin, le verger, quelques arpens de prés,
Les châtaignes, les noix, de petits coins de terre,
Que je bêche moi-même autour du presbytère
Suffisent amplement pour moi, Marthe et le chien;
A la table frugale il ne nous manque rien,
Le lait de mon troupeau, le vin blanc de mes treilles,
Les fruits de mes pommiers, le miel de mes abeilles,
Tout abonde, le pain y cuit pour l'indigent,
Et Marthe dans l'armoire a même un peu d'argent.
Qui m'eût dit qu'un peu d'or me ferait tant de joie?
Je n'en ai pas besoin, prenez, je vous l'envoie!...

SUITE DES LETTRES A SA SOEUR.

5 Mai 1798.

Voulez-vous maintenant, ô mes anges, savoir
Comment je fais toucher le matin et le soir,
Et par quelle insensible et monotone chaîne
Le jour s'unit au jour et forme la semaine?

Ah! chaque heure le sait quand elle s'accomplit:
La cloche avant le jour m'arrache de mon lit;
Je crois entendre au son de sa voix balancée
L'ange qui du sommeil appelle ma pensée
Et lui donne à porter son fardeau pour le jour;
Je convoque à l'autel les maisons d'alentour;
Des vieillards, des enfans, quelques pieuses femmes,
Ceux qui sentent de Dieu plus de soif dans leurs ames
D'un cercle rétréci m'entourent à genoux,
Le Dieu des humbles fois descend du ciel sur nous;
Combien la sainte aurore et ses voûtes divines
Entendent de soupirs s'échapper des poitrines
Et d'aspirations de terre s'élancer;
Et combien il est doux, ô ma sœur, de penser
Que tous ces poids du cœur que cette heure soulève
Sur ses propres soupirs au ciel on les élève,
Qu'à chacun à leur place on rapporte un saint don,
Grâce, miséricorde, amour, paix ou pardon;
Que l'on est l'encensoir où tout cet encens brûle
Et la corbeille pleine où le pain qui circule,

Symbole familier du céleste aliment,
Va nourrir tout ce peuple avec un pur froment;
Du maître en peu de mots j'explique la parole,
Ce peuple du sillon aime la parabole,
Poëme évangélique, où chaque vérité
Se fait image et chair pour sa simplicité;
Lorsque j'ai célébré le pieux sacrifice
J'enseigne les enfans, et me fais leur nourrice,
Et donne goutte à goutte à leurs lèvres le lait
D'une instruction simple et tendre et qui leur plaît.
Je rentre; et du matin la tâche terminée,
A ma table, de fruits et de lait couronnée,
Je m'assieds un moment, comme le voyageur
Qui s'arrête à moitié du jour et reprend cœur;
Le reste du soleil dans mes champs je le passe
A ces travaux du corps dont l'esprit se délasse:
A fendre avec la bêche un sol dur; à semer
L'orge qu'un court été pressera de germer;
A faucher mon pré mûr pour ma blonde génisse;
A délier la gerbe afin qu'elle jaunisse;

A faire à chaque plante à son heure pleuvoir
En insensible ondée un pesant arrosoir ;
Car de l'homme à la fois cette terre réclame,
La sueur de son front et la sueur de l'ame !
Le soir, quand chaque couple est rentré du travail,
Quand le berger rassemble et compte son bétail,
Mon bréviaire à la main je vais de porte en porte,
Au hasard et sans but comme le pied me porte,
M'arrêtant plus ou moins un peu sur chaque seuil,
A la femme, aux enfans, disant un mot d'accueil;
Partout portant un peu de baume à la souffrance,
Aux corps quelque remède, aux ames l'espérance,
Un secret au malade, aux partans un adieu,
Un sourire à chacun, à tous un mot de Dieu.

Ainsi passe le jour sans trop peser sur l'heure ;
Mais quand je rentre seul dans ma pauvre demeure,
Que ma porte est fermée et que la longue nuit
Excepté dans ma tempe a fait tomber tout bruit,
Ah ! ma sœur ! c'est alors que mon ame blessée
Sent son mal, et retourne en saignant sa pensée,

Comme on retourne en vain le fiévreux dans son lit;
C'est alors qu'une image ou l'autre m'assaillit,
Que vous m'apparaissez, vous, ma sœur et ma mère,
Avec tout ce qui rend l'absence plus amère;
Avec vos traits si doux, avec vos douces voix,
Vos tendresses, vos mots, vos baisers d'autrefois,
Et que de ce passé la présence est si forte
Que je vous tends les bras, que mon ame m'emporte
Vers vous et dans le sein d'autre fantôme cher,
Que je crois les revoir, leur parler, les toucher,
Et qu'en ne retrouvant qu'un chevet solitaire
Mon cœur comme en tombant s'écrase contre terre;
Alors pour m'arracher par force à ce transport;
Pour desserrer les dents du serpent qui me mord,
Le front brûlant, collé sur ma table de chêne,
J'attache mon esprit, comme avec une chaîne,
A ces livres usés du regard qui les lit,
Où le jour de ma lampe en m'éclairant pâlit;
Comme un esprit du doute et de la solitude
J'enivre ma raison de science et d'étude;

Tantôt dans ces débris que l'histoire a laissés
Comme des siècles morts les pas presque effacés,
Je cherche à retrouver les traces d'une route,
Ce vain fil qui se brise entre les mains du doute
Ce long dessein de Dieu qui mène les humains,
Fait de leurs monumens la fange des chemins,
Dissipe leur empire et leur foi comme un rêve,
Sur leur propre monceau de débris les élève,
Et du dogme et du temps qui ne croit plus finir
Ne fait qu'un marche-pied pour l'obscur avenir;
Mais ce fil dans mes mains se brouille à chaque haleine
Dans l'énigme de Dieu dont chaque page est pleine;
Des choses, des esprits l'éternel mouvement
N'est pour nous que poussière et qu'éblouissement;
Le mystère du temps dans l'ombre se consomme,
Le regard infini n'est pas dans l'œil de l'homme,
Et devant Dieu caché dans sa fatalité
Notre seule science est notre humilité!

Tantôt las de sonder ces obscures merveilles
Je livre au barde saint mon ame et mes oreilles,

J'écoute avec le cœur ces chœurs mélodieux
Qui, se brisant à terre en retombant des cieux,
En soupirs immortels sur la harpe éclatèrent
Et pour diviniser leurs plaintes les chantèrent;
Oh! de l'humanité ces hommes sont la voix,
Les mots harmonieux s'ordonnent à leurs choix,
Comme au signe de Dieu s'ordonnent ses ouvrages,
Et vibrent en musique ou brillent en images;
Leurs vers ont des échos cachés dans notre cœur;
Ils versent aux soucis cette molle langueur,
Cet opium divin que dans sa soif d'extase
Le rêveur orient puise en vain dans son vase;
Mais eux, l'ange des vers leur apporte aux autels
Pour s'enivrer de Dieu des rêves immortels!
Ils versent goutte à goutte en mon ame attendrie,
Comme un sommeil du ciel, leur tendre rêverie;
Mon songe, enfant des leurs, les suit et quelquefois
Comme une voix qui chante entraîne une autre voix,
Ma lèvre s'abreuvant aux flots de leurs ivresses
Se surprend à chanter avec eux ses tristesses.

Plus souvent desséché par mon affliction
Je trempe un peu ma lèvre à l'*Imitation* ;
Livre obscur et sans nom, humble vase d'argile,
Mais rempli jusqu'au bord des sucs de l'évangile,
Où la sagesse humaine et divine à longs flots
Dans le cœur altéré coulent en peu de mots;
Où chaque ame, à sa soif, vient, se penche et s'abreuve
Des gouttes de sueur du Christ à son épreuve,
Trouve, selon le temps, ou la peine, ou l'effort,
Le lait de la mamelle ou le pain fort du fort;
Et sous la croix où l'homme ingrat le crucifie
Dans les larmes du Christ boit sa philosophie !....

Ainsi lisant, priant, écrivant tour à tour,
Tantôt le cœur trop plein et débordant d'amour,
Tantôt frappant mon sein sans que l'onde en jaillisse,
Ne trouvant qu'une lie au fond de tout calice,
Puis regardant fumer ma lampe qui pâlit,
Puis tombant à genoux sur les bords de mon lit,
Mouillant de pleurs mes draps qu'entre mes dents je froisse,
En sanglots étouffés comprimant mon angoisse,

Puis quand du coup au cœur tout le sang a coulé
Relevant vers la croix un regard consolé,
Ouvrant mes deux volets pour respirer à l'aise
Les brises de la nuit dont la fraîcheur m'apaise,
Le front pâle et terni d'une moite sueur,
Dans mes veilles sans fin je ressemble, ô ma sœur,
A ce *Faust* enivré des philtres de l'école,
De la science humaine éblouissant symbole,
Quand dans sa sombre tour, parmi ses instrumens,
On l'entendait causer avec les élémens
Et qu'au lever du jour dans son laboratoire
On ne retrouvait plus qu'un peu de cendre noire !
Hélas ! si ce n'était la grâce du Seigneur
Que retrouverait-on le matin dans mon cœur ?
Oui, c'est Faust, ô ma sœur, mais dans ces nuits étranges
Au lieu d'esprits impurs, consolé par les anges !
Oui, c'est Faust, ô ma sœur, mais Faust avec un Dieu.
Que de choses encor ! la cloche sonne, adieu.

. . . .

(Un grand nombre de pages manquait ici au manuscrit

JOCELYN.

ÉPISODE.

Septième Époque.

JOCELYN.

ÉPISODE.

Septième Époque.

Du village de sa naissance,
15 Juillet 1800.

Pressentimens secrets ! malheur senti d'avance,
Ombre des mauvais jours qui souvent les devance,
Instincts qui de ma mère annonciez le trépas
Je vous croyais trop peu vous ne me trompiez pas !

Dans quel état, ô ciel, mes yeux l'ont retrouvée :
Hélas ! par ma présence un moment soulevée
Sa vie en concentrant trop d'amour dans son cœur
Semble avoir décimé les jours de sa langueur ;
De jeunesse et d'amour cette ame encor si pleine
Tarit sous chaque aurore et tremble à chaque haleine,
Elle ne compte plus que soleil à soleil,
Et lorsque nous baisons ce front pâle au réveil
Je ne puis de long-temps en détacher ma lèvre,
Car je sens qu'il m'échappe et que la mort me sèvre,
Que le dernier anneau du cœur va se briser
Et ne tient plus peut-être, hélas ! qu'à ce baiser !...

Elle a voulu revoir ce ciel de son enfance,
Revenir et mourir au lieu de sa naissance ;
Paris était pour elle un séjour étranger,
Son exil à ses yeux n'avait fait que changer :
Cette ville banale était pour elle amère,
Ah ! la seule patrie est aux yeux d'une mère
Aux lieux où lui sourit, où l'aima son époux,
Où son doux premier-né grandit sur ses genoux,

Où ces anges gardiens du printemps de la femme
Laissèrent en partant leurs rayons dans son ame !

Que ce séjour pourtant a d'angoisse à ses yeux,
Revenir étrangère aux champs de ses aïeux,
Pauvre et nue au village où son humble opulence
Des détresses du pauvre était la providence !
De ceux qu'on reconnaît voir les yeux se baisser,
D'autres se détourner de peur de vous blesser,
D'autres nouveaux venus, en secouant leurs têtes,
D'un air indifférent demander qui vous êtes ?
Louer une chaumière en un coin du hameau
Pour respirer un peu de l'air de son berceau,
Jeter un œil furtif de là sur la demeure
Où l'on naquit, sur l'herbe ou l'arbre qui vous pleure,
Craindre qu'on vous impute à crime ce coup d'œil,
Se détourner de peur d'en rencontrer le seuil,
Et n'avoir pour jardin, pour abri, pour ombrage,
Que la ronce qui traîne aux sentiers du village,
Ou l'arbre sépulcral, le séculaire ormeau
Dont l'ombre que l'on fuit n'appartient qu'au tombeau,

Et qui voit tous les soirs, au cercueil de famille,
S'asseoir un fils avec une mère et sa fille.
Voilà pourtant sa vie et la nôtre en ce lieu,
Oh! courage, ô mon cœur! la patrie est en Dieu!

Même lieu, 18 Juillet 1800.

Qu'après avoir pleuré comme morte, la femme
A qui, jeune, on donna les prémices de l'ame,
Des bords lointains du monde, à son toit revenu,
On la trouve vivante au bras d'un inconnu,

Entre l'étonnement, la douleur et la joie,
Le cœur plein et serré dans ses larmes se noie,
S'interroge soi-même, et frémit de savoir
Lequel est plus affreux de perdre ou de revoir?
Ainsi, cette maison que j'avais tant pleurée,
Que je me figurais des flammes dévorée,
Elle est encor debout..., mais pour nous repousser,
Ce seuil qui fut à nous nous n'osons le passer,
Et mon cœur déchiré, que ce souvenir tue,
Ne sait s'il l'aime mieux intacte qu'abattue!

Même lieu, 20 Juillet.

Hier, fatale idée! elle conçut l'envie
De revoir pas à pas la scène de sa vie,
La maison, le jardin, et de tout parcourir,
D'y revivre un moment fallût-il en mourir!

Ma sœur et moi cédant à tout, par complaisance,
Du nouveau possesseur épiâmes l'absence,
Et profitant de l'heure, appuyée à nos bras,
Jusqu'au seuil de l'enclos nous traînâmes ses pas.
Le concierge attendri par ces deux voix de femmes
Ouvrit furtivement la porte et nous entrâmes.
Soit confiance en nous ou soit cette pudeur
Qu'ainsi que l'innocence inspire le malheur,
Cet homme retournant à ses travaux champêtres
Du jardin, du logis sembla nous laisser maîtres,
Oh! que son sentiment soit béni dans son cœur!
Ma mère dont la joue avait repris couleur,
Ma mère dont la force, un moment ranimée,
Empruntait de la vie à cette terre aimée,
Parcourant du regard et le ciel et les lieux,
Voyait tout son passé remonter sous ses yeux,
Le nuage des pleurs qui flottaient sur sa vue
Laissait à chaque aspect percer son ame émue.
Elle nous entraînait partout d'un pas rêveur,
Montrait du doigt de loin chaque arbre, chaque fleur,

Voulait s'en approcher, les toucher, reconnaître
S'ils ne frémiraient pas sous l'œil qui les vit naître,
Voir de combien de palme avaient grandi leurs troncs,
Les comparer de l'œil comme alors à nos fronts,
En froisser une feuille, en cueillir une branche,
Appeler par son nom chaque colombe blanche
Qui, partant de nos pieds pour voler sur les toits,
Rappelaient à son cœur nos ramiers d'autrefois.
Écouter si le vent dans l'herbe ou la verdure,
L'onde dans la rigole avaient même murmure,
Éprouver si le mur de la chère maison
Renvoyait aussi tiède au soleil son rayon;
Ou si l'ombre du toit, sur son vert seuil de mousse,
Au penchant du soleil s'alongeait aussi douce!
C'était à chaque chose une exclamation,
Un soupir, puis un mot de résignation,
Puis de son bras au nôtre une étreinte plus vive
Qui trahissait l'élan d'une ame convulsive.
Enfin de la demeure ouverte d'un coup d'œil
Et d'un élan rapide elle franchit le seuil,

Elle nous entraîna d'un pas involontaire
Dans toute la maison, comme en un sanctuaire
Qu'elle semblait fouler avec recueillement,
N'osant ni respirer ni faire un mouvement,
Comme si du passé l'image tendre et sainte
Devait au moindre bruit s'enfuir de cette enceinte.

Dans notre toit d'enfant presque rien de changé,
Le temps si lent pour nous n'avait rien dérangé:
C'était toujours la salle ouvrant sur la pelouse,
Le réduit qu'obscurcit la liane jalouse,
La chambre maternelle où nous vînmes au jour,
Celle de notre père, à côté, sur la cour,
Ces meubles familiers qui de cette humble vie,
Sous notre premier toit, semblent faire partie,
Que l'on a toujours vus, connus, pensés, touchés,
Cette première couche où Dieu nous a couchés,
Cette table où servait la mère de famille,
Cette chaise où la sœur travaillait à l'aiguille
Auprès de la fenêtre en cet enfoncement,
Sous ses cheveux épars, penchait son front charmant,

Sur les murs décrépits ces deux vieilles gravures
Dont les regards étaient toujours sur nos figures;
Et près du vieux divan que la fleur nuançait
L'estrade où de son pied ma mère nous berçait;
Tout était encor là, tout à la même place,
Chacun de nos berceaux avait encor sa trace;
Chacun de nous touchait son meuble favori,
Et comme s'il avait compris jetait un cri.

Mais ma mère entr'ouvrant la chambre paternelle
Et nous poussant du geste : « A genoux! nous dit-elle,
« Enfans, voilà le lit où votre père est mort! »
Puis tombant elle-même à genoux sur le bord
Et des mains embrassant le pilier de la couche
Comme nous en pleurant elle y colla sa bouche;
Ses larmes sur le bois ruisselaient à grands flots
Et la chambre un moment fut pleine de sanglots.....
Mais des pieds de chevaux dans la cour résonnèrent,
Le marteau retentit et les cloches sonnèrent:
A ce bruit tout à coup reprenant nos esprits,
Et comme des voleurs craignant d'être surpris,

Emportant dans mes bras ma mère évanouie
Dont cette émotion venait d'user la vie ;
Dérobés au regard par le mur de jasmin,
Je regagnai tremblant la porte du chemin
Soutenant sur mon cœur ma mère à demi morte ;
Et dans le moment même où la secrète porte
Se fermait doucement sous la main de ma sœur
J'entendis les enfans du nouveau possesseur,
Sortant de la maison en joyeuse volée,
Courir de haie en haie et d'allée en allée,
Et leurs cris de bonheur monter et retentir
Sur les pas de la mort qui venait d'en sortir.

Même jour, le soir.

O vraie et lamentable image de la vie
La joie entre par où la douleur est sortie !
Le bonheur prend le lit d'où fuit le désespoir !
A ce qui naît le jour Dieu fait place le soir ;

La coupe de la vie a toujours même dose,
Mais une main la prend quand l'autre la dépose,
Hélas ! et si notre œil pouvait parfois sonder
Ces coupes de bonheur qui semblent déborder
Ne trouverions-nous pas que chaque joie humaine
Des cendres et des pleurs d'un autre est toujours pleine ?

❧

19 Juillet 1800.

C'en est donc fait, ma mère ! oh ! ce dernier effort
De sa vie expirante a brisé le ressort !
O nuit de l'agonie et de la délivrance
Écris-toi dans mon ame en larmes d'espérance !

Je veillais, en priant, seul, au bord de son lit,
L'étoile du matin parut, elle me dit :
« Courage, mon enfant, je sens que je vous quitte;
« De ses derniers élans mon cœur pour vous palpite,
« Avant que cette étoile ait pâli dans le jour
« Je vous embrasserai de l'éternel séjour!
« Oh! réjouissez-vous, les vrais jours vont m'éclore,
« Pourtant sur cette terre embrassons-nous encore,
« Va réveiller ta sœur!... non, je te le défend,
« Écoute, dans son sein elle porte un enfant,
« Cette heure d'agonie est à voir trop cruelle,
« Il faut la lui sauver pour son fruit et pour elle!
« Il faut laisser ce voile entre elle et le trépas,
« Et mon dernier baiser tu le lui donneras!
« Tu sais quels saints devoirs ce grand moment réclame,
« Accomplis-les, mon fils, je te livre mon ame!
« Va, tu n'es plus pour moi que le prêtre de Dieu. »
Oh! béni soit celui qui du suprême adieu
M'adoucit à ce point l'heure toujours amère
Et fait ouvrir le ciel par le fils à la mère!

Vous en fûtes témoins, anges du Dieu vivant!
Ah! si mon faible cœur se révolta souvent,
Si, trouvant le joug lourd et le devoir austère,
Je traînai comme un poids mon sacré caractère,
De tout ce qu'ici-bas j'avais sacrifié
Ah! par ce seul moment je me sentis payé,
Puisque Dieu permettait que par ce sacrifice
Cette mort pour ma mère adoucît son calice!

J'allumai ces flambeaux de la dernière nuit,
Double image du jour qui commence et qui fuit;
Dans le vase caché de l'humble Eucharistie
Des mourans à sa voix j'allai puiser l'hostie;
Et penché sur son front, de ma tremblante main,
Tout mouillé de mes pleurs je lui rompis le pain;
La splendeur de sa foi rayonnait dans la chambre;
Du chrême des mourans je touchai chaque membre,
Ce front où mes baisers voulaient suivre mes doigts,
Ces flancs qui sur son cœur m'avaient couvé neuf mois,
Ces bras qui m'entourant, tout petit, de tendresse
M'avaient fait tant de fois un berceau de caresse;

Ces pieds, qui les premiers frayèrent mon chemin,
Dont toute trace allait disparaître demain!
Absorbée et présente à chaque grand symbole,
Quand tout fut accompli, reprenant la parole:
— « Jocelyn, me dit-elle, encore, encore un don! »
— « Et lequel, ô ma mère? » — « Oh! mon fils, ton pardon!
« Non le pardon de Dieu qui sur moi surabonde,
« Mais le pardon du fils que je laisse en ce monde?
« De ton amour pour nous pauvre jeune martyr,
« Une mère jamais n'aurait dû consentir
« A te laisser tenter ton dévoûment sublime!
« Ta vie est un désert, ton cœur est un abîme
« Que tu ne peux combler qu'à force de vertu!
« C'est moi qui l'ai creusé, dis, me pardonnes-tu? »
Je collai sur ses mains mes lèvres en silence.
— « Oh! que ma douce mort te soit ta récompense!
« Je t'ai fermé le monde et c'est toi dont la main
« Du ciel ouvert par toi m'aplanit le chemin!
« Je vais t'y préparer, dit-elle, une demeure
« Plus durable, à mon tour, ô mon fils, et meilleure!

« Ici le cœur tarit, les longs bonheurs sont courts,
« Ton ame a sa patrie où l'on aime toujours! »
Puis sentant que la mort affaissait ses paupières :
— « Récite-moi, mon fils, ces divines prières
« Qui de l'ame fidèle accompagnent l'essor
« Afin qu'en expirant elle bénisse encor. »
J'obéis; sous mes pleurs je lui lus, dans ses *Heures*,
La tristesse de l'ame à ses dernières heures;
Ses lèvres, dont l'accent paraissait s'assoupir,
Murmuraient les répons de ce pieux soupir,
Comme l'écho lointain d'une voix affaiblie
Qui s'éloigne et déjà répond de l'autre vie;
Tout à coup au refrain je ne l'entendis plus,
Elle achevait au ciel les chants interrompus,
Le livre s'échappa de mes mains qui s'ouvrirent
Et l'hymne de la mort..... mes sanglots le finirent!

1er Août 1800, la nuit, au cimetière près du tombeau de sa mère.

O nuit ! ô couvre-moi de ta noire épaisseur ;
Demain !... quoi, c'est demain que j'emmène ma sœur ?
Demain j'aurai quitté pour jamais cette terre,
Ce sépulcre où mon ame entre auprès de ma mère ?

Ah! sur ce lit d'argile où sa dépouille dort
N'ayant entre elle et moi que ce rideau de mort,
Cette couche de cendre, hélas! si peu profonde,
Qu'un cœur soulèverait et qui sépare un monde!
Nuit qui devient mon jour, laisse-moi me coucher
Près du sol remué d'hier et le toucher!
M'enivrer de tristesse ainsi que d'une joie,
Écouter ce qu'au cœur de là-bas Dieu m'envoie,
Et la bouche collée au sol mystérieux
Le pétrir de mes mains, l'arroser de mes yeux!...

. . . .

. . . .

Béni sois-tu mon cœur et toi, ma foi divine,
De me parler si haut, si fort dans la poitrine!
En ce moment où l'œil ne voit que le trépas
Que serais-je, grand Dieu! si vous ne parliez pas?
Si de mon seul instinct l'infaillible espérance
Ne me répondait pas que tout n'est qu'apparence,
Qu'un peu d'argile ici sur l'argile jeté
N'ensevelit pas l'ame et l'immortalité?

Que la vie, un moment détournée en sa course,
Ne s'anéantit pas en montant à sa source,
Ainsi que le rayon qui s'enfuit de nos yeux
Ne s'éteint pas là-haut en remontant aux cieux !
Non ! tu vis, tu m'entends, tu me réponds, tu m'aimes,
Nos places ont changé, nos rapports sont les mêmes !
Ame qui fus ma mère, oh ! parle, parle-moi,
Ma conversation est au ciel avec toi !
Seulement ici-bas, séparés par l'absence,
Nos cœurs qui se cherchaient souffraient de la distance,
Tu m'entends maintenant de partout, ton regard
Ne connaît plus ni lieu, ni retour, ni départ,
Ton amour ne tient plus dans ce doux cœur de femme,
Mais comme une atmosphère enveloppe mon ame !...
Aussi sur ce gazon mouillé de mes regrets
Si je viens dans la nuit te pleurer de plus près
Ce n'est pas que mon cœur rêve que cette cendre
Se réchauffe à mon souffle et puisse mieux m'entendre,
Non, c'est l'aveugle instinct de la tendre douleur
Qui mène à notre insu les pieds où va le cœur,

Et dans l'illusion que le regret embrasse
Nous fait chercher encor le pas où fut la trace.

. . . .

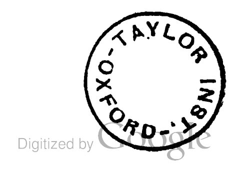
. . . .

Oh! coulez! oh! coulez! mon cœur, épanche-toi!
O terre, bois mes pleurs! ces pleurs c'est encor moi!
O sol de mon berceau que ne puis-je te rendre
Ce corps pétri de toi? que ne puis-je répandre
Toute ma vie en eau de mes yeux épuisés?
Restituer ces pleurs où je les ai puisés,
Comme le filet d'eau qui lassé de sa course
Tarit et rentre en terre à deux pas de sa source.

. . . .

. . . .

Mère! sous ton regard de tendresse interdit,
Non, tu ne savais pas! je ne t'ai jamais dit,
Je ne me suis jamais dit peut-être à moi-même,
(C'est quand on a perdu qu'on sait comment on aime,)
Non je ne savais pas, je ne dirai jamais
De quelle ame de fils, ô mère, je t'aimais!



. . . .

. . . .

L'aimer, mais pour l'aimer étais-je un autre qu'elle ?
N'étais-je pas nourri du suc de sa mamelle,
Éclos de son amour, réchauffé dans son flanc,
La moelle de ses os, le plus pur de son sang ?
L'air qu'elle respirait dans sa chaste poitrine
Ne fut-il pas neuf mois celui de ma narine ?
De son cœur près du mien le moindre battement
Ne m'inspirait-il pas le même sentiment ?
Mon corps n'était-il pas tout son corps, et mon ame
Un foyer emprunté qu'allume une autre flamme ?
De cette ame du ciel chaque vibration,
En me communiquant la même impulsion,
N'imprimait-elle pas à ma jeune pensée
La même impression en moi recommencée,
Comme un son dans les sons imprime un même accord,
Ou comme un flot du flot reçoit le pli du bord !
Cette pensée, ainsi de la sienne venue,
Est-ce une ame qui naît ? une qui continue ?

. . . .

. . . .

Et plus tard, quand bercé, grandi sur tes genoux,
Mon oreille s'ouvrait à tes accens si doux,
Que du monde et du ciel l'obscure intelligence
A travers ton sourire éclairait mon enfance,
Que tes saintes leçons façonnaient ma raison,
Que le bord de ta robe était mon horizon,
Et que toute mon ame, attentive à la tienne,
N'était que la lueur d'une autre dans la mienne,
O mère qui pouvait démêler d'un regard
Cette existence à deux, faire à chacun sa part,
Distinguer toi de moi dans cette ame commune,
Restituer en deux ce qui sentait en une,
Dans nos doubles clartés voir laquelle avait lui,
Et, sans mentir au ciel, dire : c'est elle ou lui ?

. . . .

. . . .

Aussi qu'étais-je ici que ta vivante image ?
Ton œil semblait avoir façonné mon visage ?

Jeune, dans la maison on ne distinguait pas
Le timbre de nos voix ni le bruit de nos pas;
Par le frémissement de chaque même idée
Dans le même moment notre ame était ridée;
Le même sentiment battait dans nos deux cœurs;
Si tu devais pleurer mes yeux roulaient des pleurs;
S'il passait sur mon front quelque fraîche pensée
D'un sourire avant moi ta lèvre était plissée.
Un en deux, toi le tronc, moi le tendre rameau,
Toi la voix, moi le son, toi la source et moi l'eau!
Union si profonde et si forte des ames
Que Dieu seul peut de l'œil en démêler les trames,
Que lui seul peut savoir, en sondant nos deux cœurs,
Si c'est toi qui survis ou si c'est moi qui meurs.

. . . .

. . . .

. . . .

Meurs? oh! non, car je crois! meurs? oh! non, car tu vis!
Ma mère, oh! dans ta mort je suis encor ton fils!
Dans l'éternel bonheur où la vertu t'appelle

Un ciel remplirait-il une ame maternelle ?
Non : si Dieu lui donnait le ciel sans son enfant
Son cœur demanderait son fils ou le néant,
Oh ! je crois au néant plutôt qu'à ton absence !
Sur la foi de mon cœur je marche en ta présence,
Je sens ce cœur brûlant sous ta main s'apaiser,
Mon front baissé frémit comme sous ton baiser.
Ah ! de tout ce qui s'aime et de tout ce qui prie
La présence est en Dieu, car Dieu c'est leur patrie !

. . . .

. . . .

FIN DE LA SEPTIÈME ÉPOQUE.

JOCELYN.

ÉPISODE.

Huitième Époque.

JOCELYN.

ÉPISODE.

Huitième Époque.

Paris, 16 Septembre 1800.

J'ai ramené ma sœur aux bras de son époux,
Que ce retour fut triste et pourtant qu'il fut doux!
Comme ces beaux enfans sur ces genoux de femme
Des larmes au bonheur faisaient flotter cette ame!

Sous la morne couleur de sa robe de deuil
Que de joie en son sein, d'amour dans son coup d'œil!
Dans le cœur de la mère, hélas! la vie est double :
Quand son passé se ferme et son couchant se trouble
Elle voit l'avenir plein de jour et d'espoir
Du front de ses enfans rayonner sur son soir;
Son ame, pour aimer, sur eux se multiplie,
Chaste amour, dans ta coupe, il n'est donc point de lie?

Paris, 20 Septembre 1800.

Avant de retourner à mon nid pour toujours,
Ils veulent me garder avec eux quelques jours
Pour que ma pauvre sœur par degrés s'accoutume
Aux séparations; et puis, je le présume,

Pour qu'avant de rentrer dans mon obscur réduit
Mon oreille du monde ait entendu le bruit,
Comme au pied de la dune on monte sur la crête
Pour écouter la vague et pour voir la tempête?

Oh! que le bruit humain a troublé mes esprits!
Quel ouragan de l'ame il souffle dans Paris!
Comme on entend de loin sa grande voix qui gronde,
Pleine des mille voix du peuple qui l'inonde,
Semblable à l'Océan qui fait enfler ses flots,
Monter et retomber en lugubres sanglots;
Oh! que ces grandes voix des grandes capitales
Ont de cris douloureux et de clameurs fatales,
D'angoisses, de terreurs et de convulsions!
On croit y distinguer l'accent des passions
Qui, soufflant de l'enfer sur ce million d'ames,
Entrechoquent entre eux ces hommes et ces femmes,
Font monter leur clameur dans le ciel comme un flux,
Ne forment qu'un seul cri de mille cris confus,
Ou qu'on entend le bruit des tempes de la terre
Que la fièvre à grands coups fait battre dans l'artère.

Quel poids pèse sur l'ame en entrant dans ces murs !
En voyant circuler dans ces canaux impurs
Ces torrens animés et cette vague humaine
Qu'un courant invisible en sens contraire entraîne,
Qui sur son propre lit flotte éternellement,
Et dont sans voir le but on voit le mouvement !
Quel orageux néant, quelle mer de tristesse,
Chaque fois que j'y rentre, en me glaçant, m'oppresse.
Il semble que ce peuple où je vais ondoyer
Dans ces gouffres sans fond du flot va me noyer,
Que le regard de Dieu me perd dans cette foule,
Que je porte à moi seul le poids de cette houle,
Que son immense ennui, son agitation
M'entraîne faible et seul dans son attraction,
Que de ses passions la fièvre sympathique,
En coudoyant ce peuple, à moi se communique,
Que son ame travaille et souffle dans mon sein,
Que j'ai soif de sa soif, que j'ai faim de sa faim,
Que ma robe en passant se salit à ses crimes,
Et que, tourbillonnant dans ses mouvans abîmes,

Je ne suis pas pour lui plus qu'une goutte d'eau
Qui ne fait ni hausser, ni baisser son niveau,
Un jet de son écume, un morceau de sa vase,
Une algue de ses bords qu'il souille et qu'il écrase,
Et que si je venais à tomber sous ses pas
Cette foule à mes cris ne s'arrêterait pas,
Mais comme une machine à son but élancée
Passerait sur mon corps sans même une pensée !...

Et puis, faut-il le dire ? il est ici pour moi
Un éternel sujet de tristesse et d'effroi ;
Je me surprends sans cesse à penser, à me dire,
Tout tremblant : C'est ici que Laurence respire !
C'est ce bruit qu'elle entend, c'est ce ciel qu'elle voit,
Ce pavé qui la porte et cette eau qu'elle boit ;
C'est dans cet Océan, dans ce désert immonde
Que cette perle pure est enfouie au monde ;
Quand je lève mes yeux vers ces brillans séjours
Dont les flambeaux le soir ressuscitent les jours,
Je me dis, en voyant une ombre à la fenêtre :
Cette ombre que je vois c'est la sienne peut-être !

Chaque char en roulant me semble l'emporter.
Ce coude que le mien le soir vient de heurter,
La trace de ce pied, la robe que je froisse,
Qui sait si ce n'est pas?... Une poignante angoisse
De chaque aspect pour moi sort et vient m'assaillir,
J'entends des sons de voix qui me font tressaillir.
J'entends des noms qui font rougir jusqu'à mon ame.
Je frémis de lever les yeux sur une femme.
Je tremble qu'à son front, rencontré par hasard,
Mon cœur ne meure en moi foudroyé d'un regard;
Puis je rentre, l'esprit courbé de lassitude,
Mais poursuivi des cris de cette multitude,
Trouvant l'isolement mais jamais le repos,
Le cœur amer et vide et plein de mille échos;
Le bruit assourdissant de l'humaine tempête
Monte, gronde sans cesse et m'enivre la tête,
Et seul, sans qu'il me tombe une goutte de foi,
J'entends à peine, hélas! mon cœur qui prie en moi.

Oh! nuit de ma montagne, heure où tout fait silence
Sous le ciel et dans moi; lune qui se balance

Sur les cimes d'argent du pâle peuplier
Que l'haleine du lac à peine fait plier ;
Blanches lueurs du ciel sur l'herbe répandues
Comme du lin lavé les toiles étendues ;
Des brises ou de l'eau furtif bruïssement,
Des chiens par intervalle un lointain aboiement,
Le chant du rossignol par notes sur des cimes,
Silence dans mon ame ou quelques bruits intimes
Qu'un calme universel vient bientôt assoupir,
Et qu'un retour vers Dieu change en pieux soupir.
O jours d'un saint labeur ! douces nuits de Valneige !
Oh ! que le temps me dure ! Oh ! quand vous reverrai-je !...

Paris, 21 Septembre 1800.

Quel spectacle, Seigneur, vous donnez à vos anges
Dans ces grands chocs d'idée et ces luttes étranges !
Sur ce peuple qui peut savoir votre dessein ?
Vous avez mis, grand Dieu, deux ames dans son sein ;

L'une d'un vague instinct vers l'inconnu guidée
Sonde la mer du doute et découvre l'idée,
Lui donne, en pétrissant le verbe dans sa main,
La forme qui la rend palpable au sens humain,
La tire comme l'or de sa mine profonde
Et la frappe en monnaie à l'usage du monde.
L'autre, ame de soldat, toujours ferme et debout,
Comme un volcan divin dans sa poitrine bout,
Aspire aux quatre vents le souffle de la guerre,
Et pour champ de bataille a pris toute la terre;
Et par cette ame double à la fois agissant
Il sert Dieu de son cœur et l'homme de son sang!
Semblable de nos jours au peuple de Moïse
Qu'en deux parts au combat le prophète divise,
L'une dans le vallon mourant pour Israël,
L'autre sur les hauteurs levant les mains au ciel!...
Pour lancer tous ses fils à sa lutte inégale
Paris semble des camps la grande capitale,
On voit par chaque porte entrer ses bataillons,
Renaissante moisson de ses sanglans sillons,

Qui, pour combler au camp les lignes décimées,
Ressortent en chantant vers les quatorze armées;
On ne voit qu'étendards par le plomb déchirés
Entraînant des soldats sous leurs lambeaux sacrés;
On n'entend retentir que le canon sonore
Dont des boulets vomis la gueule est pleine encore,
Et la ville ne voit briller à son réveil
Que d'épaisses forêts de fusils au soleil.
Et comme cette foule est prodigue de vie!
Et comme tout à coup au grand homme asservie,
Elle qui ne pouvait subir un joug plus doux
Du tyran de sa gloire embrasse les genoux,
Sous son geste nerveux d'elle-même s'incline,
Accepte sans effort sa rude discipline,
Et semble en se pliant à son poignet d'airain
Le cou de son cheval ou le gant de sa main!
Ah! c'est qu'aussi le peuple a cet instinct rapide
Qui le fait s'élancer sur les pas de son guide;
C'est que dans le péril la faible humanité
De Dieu même a reçu l'instinct de l'unité,

Et qu'afin qu'en grand peuple un grand homme la moule
Le bronze extravasé doit couler dans le moule.

Où les pousse pourtant ce vague entraînement?
Pourquoi vont-ils combattre et mourir si gaîment?
Leur esprit ne sait pas, leur instinct sait d'avance,
Ils vont comme un boulet où la force les lance,
Ébranler le présent, démolir le passé,
Effacer sous ton doigt quelque empire effacé,
Faire place sur terre à quelque destinée
Invisible pour nous, mais pour toi déjà née,
Et que tu vois déjà splendide, où nos esprits
N'aperçoivent encor que poussière et débris!
Ainsi, Seigneur, tu fais d'un peuple sur la terre
L'outil mystérieux de quelque grand mystère,
Sans connaître jamais ses plans sur l'univers,
A la trame des temps travaillant à l'envers,
Les nations de l'œil à leur insu guidées
Sont dans la main de Dieu les instrumens d'idées!
Et l'homme qui ne voit que poussière et que sang,
Et qui croit Dieu bien loin se trompe en maudissant;

Il ne sait pas, captif dans sa courte pensée,
Que d'une œuvre finie une autre est commencée,
Et qu'afin que l'épi divin puisse y germer
On laboure la terre avant de la semer.

Oh! que nos jugemens sont courts et feraient rire
Dans le livre de Dieu celui qui saurait lire!
Que nous comprenons peu les dénouemens du sort!
Et que souvent la vie est prise pour la mort!

La caravane humaine un jour était campée
Dans des forêts bordant une rive escarpée,
Et ne pouvant pousser sa route plus avant,
Les chênes l'abritaient du soleil et du vent,
Les tentes, aux rameaux enlaçant leurs cordages,
Formaient autour des troncs des cités, des villages,
Et les hommes épars sur des gazons épais
Mangeaient leur pain à l'ombre et conversaient en paix.
Tout à coup comme atteints d'une rage insensée
Ces hommes se levant à la même pensée,
Portant la hache aux troncs, font crouler à leurs piés
Ces dômes où les nids s'étaient multipliés;

Et les brutes des bois sortant de leurs repaires
Et les oiseaux fuyant les cimes séculaires
Contemplaient la ruine avec un œil d'horreur,
Ne comprenaient pas l'œuvre et maudissaient du cœur
Cette race stupide acharnée à sa perte,
Qui détruit jusqu'au ciel l'ombre qui l'a couverte !

Or, pendant qu'en leur nuit les brutes des forêts
Avaient pitié de l'homme et séchaient de regrets,
L'homme continuant son ravage sublime
Avait jeté les troncs en arche sur l'abîme ;
Sur l'arbre de ses bords gisant et renversé
Le fleuve était partout couvert et traversé,
Et poursuivant en paix son éternel voyage
La caravane avait conquis l'autre rivage.

C'est ainsi que le temps, par Dieu même conduit,
Passe pour avancer sur ce qu'il a détruit ;
Esprit saint ! conduis-les comme un autre Moïse
Par des chemins de paix à la terre promise ! ! !...

Paris, 21 Septembre 1800, le soir.

Quelle fièvre! Oh! chassez l'image qui me tue,
Est-ce un songe? est-ce une ombre? est-ce elle que j'ai vue?
Ah! c'est elle, ô mon cœur, tu ne peux t'y tromper,
Nulle autre d'un tel coup ne pouvait te frapper,

La revoir!... mais montrée au doigt, mais avilie!
Oh! dans mon cœur encore il manquait cette lie!

Hier j'étais allé le soir dans un saint lieu
Pour entendre prêcher la parole de Dieu
Par un vieillard du temple, échappé du martyre,
Dont la voix sur ce peuple a reconquis l'empire.
La foule remplissait le portique et les murs.
Caché dans l'ombre, au pied d'un des piliers obscurs,
Où les cierges du chœur, qui brûlaient par centaines,
Jetaient obliquement leurs lueurs incertaines,
J'attendais que le flot du peuple débordé,
Tribunes, stalles, nef, chœur, eût tout inondé,
Et le front sur mes mains, appuyé sur la pierre,
J'entendais sans les voir les pas rouler derrière,
Et tout autour de moi les groupes curieux
Qui causaient à voix basse en promenant leurs yeux.
Tout à coup s'éleva comme un murmure immense
D'épis sur les sillons quand la brise y commence,
J'entendis frôler l'air, d'un plumage mouvant
Sur ma brûlante peau mon front sentit le vent.

Les rangs pressés s'ouvraient d'eux-même et faisaient place,
Et puis se refermaient soudain sur une trace.
Ce n'était que rumeur et qu'exclamation
D'étonnement, d'ivresse et d'admiration;
Un instinct machinal me fit tourner la tête
Pour voir l'objet charmant de la foule distraite;
Mais il n'était plus temps, la femme avait passé,
Son sillon dans l'église était presque effacé,
Je ne vis qu'une taille et des épaules nues
Où flottaient sous des fleurs des tresses répandues,
Et qu'un sourire errant; et l'amoureux regard
Annonçait, devançait, suivait de toute part.
« C'est bien elle, » disait un jeune homme, « oh! c'est elle!
« Ce ciel dont on nous berce en a-t-il d'aussi belle?
« Non jamais ces pavés n'ont frémi sous les pas
« D'anges aussi divins que l'ange d'ici-bas.
« — Elle! » lui répondait son voisin, « c'est son ombre
« Peut-être, car du temple elle craint jusqu'à l'ombre,
« Et jamais ses beaux pieds, d'adorateurs suivis,
« N'ont foulé pour prier la poudre des parvis.

« C'est là son seul défaut, hélas ! la tendre femme,
« On dit qu'au désespoir elle a vendu son ame,
« On ne la vit jamais s'approcher du saint lieu,
« Elle fait croire au ciel et ne croit pas à Dieu !
« — C'est elle cependant, tiens, en veux-tu la preuve ?
« Regarde sa ceinture et son collier de veuve.
« Vois qui la mène. — Eh bien ! — Eh ! bien, c'est lui !
« Lui, le martyr d'hier et l'élu d'aujourd'hui !
« Qu'il se hâte au bonheur ! car demain !... quel dommage
« Qu'une beauté si pure, ô Dieu ! soit si volage !
« Ou plutôt quel bonheur qu'elle fasse courir
« La coupe où chacun veut s'enivrer et mourir !
« — Mais au sermon, mon cher, que viendrait-elle faire ?
« — Elle y vient comme nous, ma foi, pour se distraire,
« Pour entendre des mots saintement cadencés,
« Ou sur l'orgue des airs qu'elle n'a pas dansés,
« Car on dit que depuis sa première aventure,
« De l'orgue dans ses nuits elle aime le murmure,
« Sans doute en souvenir du beau mugissement
« Qu'elle entendait si haut chez son premier amant !

« Tu sais..... » Mais l'orateur se levant de la chaire
Murmura sourdement son texte et les fit taire;
Il parla du bonheur de mourir pour la foi,
Des martyrs immolés pour l'Église et le Roi,
Et sur leurs orphelins évoquant leur mémoire
Toucha jusqu'aux sanglots son immense auditoire.
Des larmes de pitié montaient à tous les yeux,
Chacun se dépouillait de son denier pieux;
Une femme, on disait, qu'orpheline elle-même,
Des malheurs de ces temps elle était un emblème,
Du vieillard précédée, une bourse à la main,
Parmi les rangs émus se frayait un chemin,
Et faisant résonner le don dans la corbeille
A la sainte pitié sollicitait l'oreille,
On n'entendait au loin que sa timide voix,
Le prêtre qui frappait le pavé de sa croix,
Ou du denier sacré la chute monotone
Qui sonnait en tombant dans l'urne de l'aumône;
Des rangs voisins du mien bientôt elle approchait,
D'avance dans mon sein déjà ma main cherchait

L'obole de l'autel, quand relevant la tête
Mon regard dans le sien se rencontre et s'arrête,
Et comme fascinés par l'œil qu'en vain on fuit,
Chacun de nos regards suit l'autre qui le suit :
Elle semblait chercher à travers un nuage
A distinguer de loin les traits de mon visage,
Et je voyais le sien dans mon œil revenir
Comme une ombre montant du fond d'un souvenir.
A chaque pas de plus la fatale figure
M'entrait plus rayonnante au cœur; mais à mesure
Que mon œil ébloui qui plongeait dans le sien
Fixait son œil ouvert et fixe sur le mien,
Comme si tout son sang eût coulé par sa vue,
Je la voyais pâlir et changer en statue ;
La prunelle immobile et le pied suspendu,
Le cou penché, le doigt vers ma place étendu,
Faire un pas, reculer, dans son sein qui se pâme
Chercher un cri qui meurt et qui manque à son ame;
Puis enfin sans couleur, sans voix et sans regard
Glisser inanimée aux bras du saint vieillard!

Moi-même sans jeter un cri, sans faire un geste,
J'étais mort de sa mort et j'ignore le reste......

. . . .

Quand je me réveillai comme de mon tombeau
La nef était muette et vide ; un seul flambeau
Brillait comme une étoile au cintre de l'église,
Le soir dans les vitraux faisait tinter la brise ;
L'heure sonnait huit coups au cadran de la nuit ;
De piliers en piliers je m'échappai sans bruit ;
A force de douleur mon ame était tarie ;
La revoir c'était trop ! mais la revoir flétrie,
Mais la revoir tombée, ange d'illusion,
Le scandale du monde et sa dérision !
Par moi, par mon amour, par ma vertu, peut-être !
Oh ! quel doute mortel en moi je sens renaître ?
Ange que le bonheur aurait sanctifié,
Dieu ! ce serait !.... c'est moi qui t'ai sacrifié !

. . . .

STANCES A LAURENCE.

22 Septembre 1800.

Vous l'ange d'autrefois, maintenant pauvre femme,
Vous ne vous trompiez pas, Laurence, oui, c'était moi!
C'était moi qui cherchais la moitié de mon ame!
Hélas! et qui la pleure en toi!

Tu vis ?... de quelle vie, ô ciel ! quels mots étranges !
Dans le cuivre et le plomb diamant enchâssé,
Que Dieu laissa tomber sur la route des anges
Et que l'impie a ramassé.

Souviens-toi de ce ciel vu de si près ensemble...
Du jour de la rencontre et du jour de l'adieu !
Oui, je fus meurtrier ! oui, cette main qui tremble
T'immola ; mais c'était à Dieu !

Sacrifice insensé que ta faute condamne,
Vaine immolation de mon cœur combattu !
Ce que je respectais un autre le profane,
Et l'enfer rit de ma vertu !

O Laurence ! un retour au Dieu de ton jeune âge !
Un retour vers l'ami !... Grand Dieu ! dans ma douleur

Je n'avais ici-bas conservé qu'une image :
    Ne la ternis pas dans mon cœur.

Reviens, reviens au ciel qui te pleure et qui t'aime,
Si ce n'est pour ton ame, ô Laurence ! pour moi ;
Et s'il te faut de l'eau pour un second baptême,
    Oh ! mes yeux en pleurent pour toi !

Ici deux, un plus haut : de notre double vie,
Non, il n'est pas brisé l'invisible lien :
Ton cœur avec mon cœur monte et se purifie
    Où mon cœur saigne avec le tien !

Oh ! quand, jetant ton ame aux voluptés impures,
Tu ternis ce lys blanc que je t'avais gardé,
Penses-tu quelquefois que tu souilles d'ordures
    Ce cœur où Dieu s'est regardé ?

Penses-tu quelquefois que tu troubles cette onde
Qui sous un souffle humain bien loin de se ternir,
Ne devait réfléchir au soleil de ce monde
Qu'un espoir et qu'un souvenir ?

Ah ! moi qui te voyais dans mes songes, Laurence !
A travers tant de pleurs, chaste auprès d'un époux,
Une ombre sur le front, au cœur une espérance,
Et des enfans sur tes genoux ! . . . . .

. . . .
. . . .
. . . .

A Paris 26 Septembre 1800.

Nuit funeste ! depuis qu'elle m'est apparue,
Et que je sais le nom, et l'hôtel, et la rue,
Chaque fois que je sors l'instinct traîne mes pas
Vers ce seuil de mon ciel que je ne franchis pas,

Mais où couvert de nuit j'écoute de la porte
Que quelque voix du ciel ou de la terre en sorte,
Comme Adam, exilé des jardins du Seigneur,
Écoutait s'éloigner les voix de son bonheur.

Cette nuit comme hier je m'y glissai dans l'ombre :
Des nuages au ciel rendaient l'hôtel plus sombre,
Et la pluie, en lavant les pavés à grands flots,
De mes pas dans la rue étouffait les échos.
Les pieds dans le ruisseau, le front sous la gouttière,
Je m'assis dans un angle au bord du banc de pierre!
Sur la borne en granit du coude m'appuyant,
Et tout caché dans l'ombre ainsi qu'un mendiant.
C'était l'heure où Paris, en jour transformant l'ombre,
En tonnerre incessant roule ses chars sans nombre,
Où sur la roue en feu ses enfans emportés
Vont chercher au hasard leurs mille voluptés.
Aux cris des serviteurs les portes colossales
Aux chars retentissans s'ouvraient par intervalles,
Et j'y voyais briller à travers le cristal
Des fronts resplendissans de l'ivresse du bal;

J'entendais au dedans ces voix d'hommes, de femmes,
Ces sons des instrumens, ces bourdonnemens d'ames
Où l'oreille en vain cherche une phrase à saisir,
Et qui n'est que la brise errante du plaisir;
Cette joie, en sortant de ces froides murailles,
M'enfonçait chaque fois un fer dans les entrailles,
Et j'aurais moins souffert (pardonne à mon remord,
Seigneur!) d'en voir sortir l'agonie et la mort!
Un torrent de pensées me roulait dans la tête;
Si j'entrais tout à coup au milieu de la fête?
Si frappant d'un regard ses yeux pétrifiés,
Comme l'ombre des temps par son cœur oubliés,
Et renversant du pied ces vases de délices,
Du nom tonnant de Dieu j'effrayais tous ces vices?
Si dérobant cet ange à l'air qui la corrompt
Je rendais l'innocence et la vie à son front?...
Hélas! et de quel droit? suis-je encore son père?
N'ai-je pas renoncé même au doux nom de frère?
Et ne sommes-nous pas, depuis l'heure d'adieu,
L'un à l'autre étrangers partout, hormis en Dieu?

Oh! c'est donc en Dieu seul que je puis en silence
Bénir, prier, nommer, chercher, pleurer Laurence!
Elle pour qui cent fois j'aurais voulu mourir,
Seul à son aide, ô Dieu! je ne puis accourir!....
Et de la froide borne en embrassant la pierre
Mes yeux fondaient en onde, et ma bouche en prière...

. . . .

Pardonne-lui, mon Dieu! de chercher ici-bas
Cet amour que tu mis tout enfant sous ses pas,
Après avoir vécu deux ans dans ces délices
De le puiser encore aux profanes calices!
Ah! moi seul, ô mon Dieu! j'ai creusé dans son cœur
Ce vide que ne peut combler un froid bonheur;
Que la peine sur moi retombe avec le crime!
Frappez le tentateur et non pas la victime!
O tendre! ô bon pasteur, rapporte dans tes bras
Cette brebis tombée aux piéges d'ici-bas!
Cette ame qui puisa l'amour avec la vie,
Et qui le tette encore à sa source tarie!
Si tu n'avais brisé sa coupe entre ses dents

Qui sait ce que le ciel aurait versé dedans?
Qui sait de quels trésors cette ame est encor pleine,
Et comme des cheveux d'une autre Madeleine,
Pour laver dans ses pleurs ses péchés oubliés,
Ce qu'il en coulerait de parfums sur tes pieds?
Oh! que les miens Seigneur, comptent à ses paupières!
Que mes nuits sans sommeil, mes jeûnes, mes prières,
Que par l'eau de mes yeux son péché soit lavé!
Et j'allais à genoux tomber sur le pavé
Quand les groupes joyeux du bal qui se retire
M'éveillèrent du ciel par des éclats de rire.

. . . .

. . . .

Le bruit avait cessé, le monde était sorti,
Des gonds et des verroux l'air avait retenti;
J'entendis sur ma tête ouvrir une fenêtre;
La lune dans le ciel venait de reparaître;
L'ombre des lourds balcons me couvrant d'un pan noir
Me noyait dans sa nuit d'où je pouvais tout voir,
Une femme parut au balcon, c'était elle!

Quoique pâle et lassée, ô Dieu! qu'elle était belle!
Comme le monde avait, sous son précoce été,
Mûri sans la flétrir l'angélique beauté!
Comme sous ce costume et cette autre apparence
Mes regards traits pour traits retrouvaient tout Laurence!
Lui, dans elle agrandi, mais toujours elle en lui!
Son cou penché semblait porter un vaste ennui,
Son coude s'appuyait sur la rampe dorée,
Sa joue au clair de lune était décolorée,
Ses blonds cheveux déjà de son front détachés
Sur le fer du balcon flottaient tout épanchés,
Et je sentais l'odeur du vent qui les caresse
S'échapper en parfum de l'or de chaque tresse!
Oh! des fleurs qui tombaient de ses cheveux l'odeur!
Comment n'eût-elle pas enivré tout mon cœur?...

. . . .

. . . .

Elle leva la tête et regarda la lune
Long-temps, comme quelqu'un qu'une image importune,
Avec un lent soupir elle étendit les bras,

Puis en les refermant sur son cœur dit : Hélas !
Puis d'un accent distrait, qu'un regard accompagne,
Murmura dans ses dents notre air de la montagne,
A voix basse et tremblante en chanta quelques mots...
L'air manqua sur sa lèvre et finit en sanglots ;
Elle s'interrompit comme avec violence,
Referma la fenêtre et tout devint silence !

. . . .

Oh ! mon image alors, Laurence, était en toi !
Je n'avais que deux pas entre mon ciel et moi !
Qu'une vague de l'air, pour y monter, à fendre !
Qu'un souffle à laisser fuir, qu'un nom à faire entendre !
Et mon amour perdu retombait dans mes bras !
Et l'enfer ni le ciel ne l'en arrachaient pas !
Des doux sons de sa voix mon oreille était pleine !
L'air qu'elle respirait lui portait mon haleine ;
Un cri sorti du cœur, un geste, un mouvement,
Et nos cœurs confondus n'avaient qu'un battement ;
Et dans un seul élan nos ames assouvies
Franchissaient pour s'unir l'abîme de nos vies !

Tu triomphas mon Dieu ! de ma fragilité ;
Mon silence entre nous remit l'immensité !
Je m'éloignai tremblant, son ombre sur ma trace,
Et je remis mon ame et la sienne à ta grâce.

En route, 28 Septembre.

L'aurore dans Paris ne me retrouva pas,
Et mon cœur est déjà là-haut où vont mes pas !

FIN DE LA HUITIÈME ÉPOQUE.

JOCELYN.

ÉPISODE.

Neuvième Époque.

JOCELYN.

ÉPISODE.

❧

Neuvième Époque.

Valneige, 12 Octobre 1800.

O nid dans la montagne où mon ame s'abrite !
Me voici donc rentré pour jamais dans mon gîte,
Comme le passereau sans ailes pour courir
Qui dans un trou du mur s'abrite pour mourir,

Et d'un peu de repos que mon ame pressée
Y devançait de loin mes pas par ma pensée !
Que l'ombre des grands monts se noyant dans les cieux,
Quand je fus à leurs pieds, fut amie à mes yeux !
Comme je respirais, en montant leurs collines,
Les vents harmonieux exhalés des ravines,
Ces vents qui du mélèze au rameau dentelé
Sortent comme un soupir à demi consolé.
Que du premier sapin l'écorce me fut douce !
Que je m'étendis las et triste sur sa mousse !
Que j'y collai ma bouche en silence et long-temps !
N'entendant que les coups en ma tempe battans,
Et l'assaut orageux de mes mille pensées
En larmes plus qu'en mots sur les herbes versées !
Combien de fois je bus dans le creux de ma main
Un peu d'eau du torrent qui borde le chemin ;
Que souvent mon oreille à ses flots attentive
Crut reconnaître un cri dans ses bonds sur sa rive
Et d'un frisson glacé me ridant tout entier,
M'arrêta palpitant sur le bord du sentier

Enfin, le soir, je vis noircir entre les cimes
Des arbres, mes murs gris au revers des abîmes.
Les villageois épars sur leurs meules de foin
Du geste et du regard me saluaient de loin,
L'œil fixé sur mon toit sans bruit et sans fumée
J'approchais, le cœur gros, de ma porte fermée;
Là, quand mon pied poudreux heurta mon pauvre seuil,
Un tendre hurlement fut mon unique accueil;
Hélas! c'était mon chien couché sous ma fenêtre
Qu'avait maigri trois mois le souci de son maître.

Marthe filait assise en haut sur le palier,
Son fuseau de sa main roula sur l'escalier,
Elle leva sur moi son regard sans mot dire
Et, comme si son œil dans mon cœur eût pu lire,
Elle m'ouvrit ma chambre et ne me parla pas.
Le chien seul en jappant s'élança sur mes pas,
Bondit autour de moi de joie et de tendresse,
Se roula sur mes pieds enchaîné de caresse,

Léchant mes mains, mordant mon habit, mon soulier,
Sautant du seuil au lit, de la chaise au foyer,
Fêtant toute la chambre et semblant aux murs même
Par ses bonds et ses cris, annoncer ce qu'il aime,
Puis sur mon sac poudreux à mes pieds étendu
Me couva d'un regard dans le mien suspendu!
Me pardonnerez-vous, vous qui n'avez sur terre
Pas même cet ami du pauvre solitaire?
Mais ce regard si doux, si triste de mon chien
Fit monter de mon cœur des larmes dans le mien.
J'entourai de mes bras son cou gonflé de joie;
Des gouttes de mes yeux roulèrent sur sa soie;
O pauvre et seul ami, viens, lui dis-je, aimons-nous!
Car partout où Dieu mit deux cœurs s'aimer est doux!

Hélas! rentrer tout seul dans sa maison déserte
Sans voir à votre approche une fenêtre ouverte,
Sans qu'en apercevant son toit à l'horizon
On dise : Mon retour réjouit ma maison,

Une sœur, des amis, une femme, une mère
Comptent de loin les pas qui me restent à faire,
Et dans quelques momens, émus de mon retour,
Ces murs s'animeront pour m'abriter d'amour!
Rentrer seul, dans la cour se glisser en silence
Sans qu'au devant du vôtre un pas connu s'avance,
Sans que de tant d'échos qui parlaient autrefois
Un seul, un seul au moins tressaille à votre voix!
Sans que le sentiment amer qui vous inonde
Déborde hors de vous dans un seul être au monde,
Excepté dans le cœur du vieux chien du foyer
Que le bruit de vos pas errans fait aboyer!
N'avoir que ce seul cœur à l'unisson du vôtre
Où ce que vous sentez se réflète en un autre,
Que cet œil qui vous voit partir ou demeurer,
Qui sans savoir vos pleurs vous regarde pleurer,
Que cet œil sur la terre où votre œil se repose,
A qui, si vous manquiez, manquerait quelque chose.
Ah! c'est affreux peut-être! eh bien! c'est encor doux!

O mon chien ! Dieu seul sait la distance entre nous,
Seul il sait quel degré de l'échelle de l'être
Sépare ton instinct de l'ame de ton maître ;
Mais seul il sait aussi par quel secret rapport
Tu vis de son regard et tu meurs de sa mort,
Et par quelle pitié pour nos cœurs il te donne
Pour aimer encor ceux que n'aime plus personne ;
Aussi, pauvre animal, quoique à terre couché,
Jamais d'un sot dédain mon pied ne t'a touché,
Jamais d'un mot brutal contristant ta tendresse
Mon cœur n'a repoussé ta touchante caresse.
Mais toujours, ah ! toujours en toi j'ai respecté
De ton maître et du mien l'ineffable bonté,
Comme on doit respecter sa moindre créature,
Frère à quelque degré qu'ait voulu la nature !
Ah ! mon pauvre Fido, quand tes yeux sur les miens
Le silence comprend nos muets entretiens,
Quand au bord de mon lit épiant si je veille
Un seul souffle inégal de mon sein te réveille,
Que lisant ma tristesse en mes yeux obscurcis

Dans les plis de mon front tu cherches mes soucis,
Et que pour la distraire attirant ma pensée,
Tu mords plus tendrement ma main vers toi baissée,
Que, comme un clair miroir, ma joie ou mon chagrin
Rend ton œil fraternel inquiet ou serein,
Que l'ame en toi se lève avec tant d'évidence
Et que l'amour encor passe l'intelligence;
Non tu n'es pas du cœur la vaine illusion,
Du sentiment humain une dérision,
Un corps organisé qu'anime une caresse,
Automate trompeur de vie et de tendresse!
Non quand ce sentiment s'éteindra dans tes yeux
Il se ranimera dans je ne sais quels cieux.
De ce qui s'aima tant la tendre sympathie,
Homme ou plante, jamais ne meurt anéantie :
Dieu la brise un instant mais pour la réunir,
Son sein est assez grand pour nous tous contenir!
Oui, nous nous aimerons comme nous nous aimâmes,
Qu'importe à ses regards des instincts ou des ames.
Partout où l'amitié consacre un cœur aimant,

Partout où la nature allume un sentiment,
Dieu n'éteindra pas plus sa divine étincelle
Dans l'étoile des nuits dont la splendeur ruisselle
Que dans l'humble regard de ce tendre épagneul
Qui conduisait l'aveugle et meurt sur son cercueil!!!

Oh! viens, dernier ami que mon pas réjouisse,
Ne crains pas que de toi devant Dieu je rougisse,
Lèche mes yeux mouillés! mets ton cœur près du mien,
Et, seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien!

Valneige, 9 Novembre 1800,
un soir d'hiver.

Oh! que l'année est lente et que le jour s'ennuie
Pendant ces mois d'hiver où la sonore pluie,
Par l'ouragan fouettée et battant les vitraux,
Du verre ruisselant obscurcit les carreaux,

Que l'horizon voilé par les brumes glacées,
Ainsi que mes regards, rétrécit mes pensées,
Et que je n'entends rien que le vent noir du nord
Sifflant par chaque fente un gémissant accord,
Des cascades d'hiver la chute monotone,
L'avalanche en lambeaux qui bondit et qui tonne,
Et quelques gloussemens de poules dans la cour,
Et Marthe à son rouet qui file tout le jour.
Alors! ah! c'est alors que mon ame isolée,
Par tous les élémens dans mon sein refoulée,
Comme un foyer sans air se dévorant en moi,
Veut se fuir elle-même et cherche autour de soi,
Et sent l'ennui de vivre entrer par chaque pore,
Et regarde bien loin si quelqu'un l'aime encore,
S'il est un seul vivant qui, par quelque lien,
M'adresse un souvenir et se rattache au mien;
Et ne voyant partout qu'indifférence et tombe
Dans son vide sans bord de tout son poids retombe.
Tel par la caravane au désert oublié
L'homme cherche de l'œil la trace d'un seul pié

Et regarde, aussi loin que peut porter sa vue,
S'il voit à l'horizon quelque point qui remue,
Quelque tente qui fume, ou quelque palmier vert
Qui rompe à son regard la ligne du désert,
Mais qui, n'apercevant que des sables arides
Dont le vent du simoun a labouré les rides,
Sans espoir qu'aucun pied vienne le secourir
Ferme les yeux au jour et s'assied pour mourir!

Puis comme un cœur brisé qu'un mot touchant ranime
Et criant vers le ciel du fond de mon abîme
Je jette à Dieu mon ame et je me dis: En lui
J'ai les eaux de ma soif, la fin de mon ennui;
J'ai l'ami dont le cœur de tout amour abonde,
La famille immortelle et l'invisible monde!
Et je prie, et je pleure, et j'espère, et je sens
L'eau couler dans mon cœur aride, et je descends
Dans mon jardin trempé par les froides ondées
Visiter un moment mes plantes inondées;
Je regarde à mes pieds si les bourgeons en pleurs
Ont de mes perce-neige épanoui les fleurs,

Je relève sous l'eau les tiges abattues,
Je secoue au soleil les cœurs de mes laitues,
J'appelle par leurs noms mes arbres en chemin;
Je touche avec amour leurs branches de la main,
Comme de vieux amis de cœur je les aborde,
Car dans l'isolement mon ame qui déborde
De ce besoin d'aimer, sa vie et son tourment,
Au monde végétal s'unit par sentiment,
Et si Dieu réduisait les plantes en poussière,
J'embrasserais le sol et j'aimerais la pierre!...

Je caresse en rentrant sur le mur de ma cour
L'aile de mes pigeons tout frissonnant d'amour,
Ou je passe et repasse une main sur la soie
De mon chien dont le poil se hérisse de joie;
Ou s'il vient un rayon de blanc soleil, j'entends
Gazouiller mes oiseaux qui rêvent le printemps!
Et répandant ainsi mon ame à ce qui m'aime,
Sur mon isolement je me trompe moi-même,
Et l'abîme caché de mon ennui profond
Se comble à la surface et le vide est au fond!

8 Décembre 1800.

Le pauvre colporteur est mort la nuit dernière,
Nul ne voulait donner de planches pour sa bière,
Le forgeron lui-même a refusé son clou :
« C'est un juif, disait-il, venu je ne sais d'où,

« Un ennemi du Dieu que notre terre adore,
« Et qui, s'il revenait, l'outragerait encore
« Son corps infecterait un cadavre chrétien,
« Aux crevasses du roc traînons-le comme un chien.
« La croix ne doit point d'ombre à celui qui la nie,
« Et ce n'est qu'à nos os que la terre est bénie. »
Et la femme du juif et ses petits enfans
Imploraient vainement la pitié des passans,
Et disputant le corps au dégoût populaire
Retenaient par les pieds le mort sous le suaire.
Du scandale inhumain averti par hasard,
J'accourus, j'écartai la foule du regard;
Je tendis mes deux mains aux enfans, à la femme;
Je fis honte aux chrétiens de leur dureté d'ame,
Et rougissant pour eux, pour qu'on l'ensevelît :
« Allez, dis-je, et prenez les planches de mon lit! »
Puis pour leur enseigner un peu de tolérance,
La première vertu de l'humaine ignorance,
Et comment le soleil et Dieu luisent pour tous,
Et comment ses bienfaits s'épanchent malgré nous,

Je leur ai raconté la simple et courte histoire
Qui dans mon cœur alors tomba de ma mémoire.

Au temps où les humains se cherchaient un séjour,
Des hommes près du Nil s'établirent un jour;
Amoureux et jaloux du cours qui les abreuve
Ces hommes ignorans firent un Dieu du fleuve;
Il donnera la vie à ceux qui le boiront,
Dirent-ils : et c'est nous ! et les autres mourront !
Et lorsque par hasard d'errantes caravanes
Voulaient en puiser l'eau dans leurs outres profanes,
Ils les chassaient du bord avec un bras jaloux,
Et se disaient entre eux : L'eau du ciel n'est qu'à nous !
On ne vit qu'en nos champs, on ne boit qu'où nous sommes :
Ceux-là ne boivent pas et ne sont pas des hommes.
Or, l'ange du Seigneur, entendant ces discours,
Disait : Que les pensers de ces hommes sont courts !
Et pour leur enseigner à leurs dépens que l'onde
Du ciel qui la répand coule pour tout le monde,

Il amena de loin un peuple et ses chameaux
Qui voulaient, en passant le Nil, boire à ses eaux;
Et pendant que du Dieu les défenseurs stupides
Interdisaient son onde à leurs rivaux avides,
L'ange, du ciel fermé rouvrant le réservoir,
Sur l'une et l'autre armée à torrens fit pleuvoir;
Et le peuple étranger but au lac des tempêtes,
Et l'ange dit à l'autre : Insensés que vous êtes,
La nue abreuve au loin ceux que vous refusez,
Et sa source est plus haut que celle où vous puisez.
Allez voir l'univers : chaque race a son fleuve
Qui descend de ses bois, la féconde et l'abreuve;
Et ces mille torrens viennent du même lieu,
Et toute onde se puise à la grâce de Dieu!
Il la verse à son heure et selon sa mesure,
En fleuves, en ruisseaux, plus bourbeuse ou plus pure.
Si les vôtres, mortels, sont plus clairs et plus doux,
Gardez-vous d'être fiers, et moins encor jaloux;
Sachez que vous avez des frères sur la terre;
Que celui qui n'a pas ce qui vous désaltère

A la pluie en hiver, la rosée en été,
Que Dieu lui-même puise au lac de sa bonté,
Et qu'il donne ici-bas sa goutte à tout le monde,
Car tout peuple est son peuple et toute onde est son onde.
Cette religion qui nous enorgueillit
C'est ce fleuve fait Dieu dont on venge le lit;
Vous croyez posséder seul les clartés divines,
Vous croyez qu'il fait nuit derrière vos collines,
Qu'à votre jour celui qui ne s'éclaire pas
Marche aveugle et sans ciel dans l'ombre du trépas!
Or, sachez que Dieu seul, source de la lumière,
La répand sur toute ame et sur toute paupière;
Que chaque homme a son jour, chaque âge sa clarté,
Chaque rayon d'en haut sa part de vérité,
Et que lui seul il sait combien de jour ou d'ombre
Contient pour ses enfans ce rayon toujours sombre!
Si le vôtre est plus pur et plus tiède à vos yeux
Marchez à sa lueur en rendant grâce aux cieux!
Et n'interposez pas entre l'astre et vos frères
L'ombre de vos orgueils, la main de vos colères;

Pour faire à leurs regards luire la vérité
Réfléchissez son jour dans votre charité :
Car l'ange qui de Dieu viendra faire l'épreuve
Juge le culte au cœur comme à l'onde le fleuve !
L'arc-en-ciel que Dieu peint est de toute couleur,
Mais l'éclat du rayon se juge à sa chaleur !
Cette morale en drame a retourné leur ame,
Et l'on se disputait les enfans et la femme.

. . . .

(Ici manquaient plusieurs feuilles du manuscrit.)

LES LABOUREURS.

Au hameau de Valneige, 16 Mai 1801.

Quelquefois dès l'aurore, après le sacrifice,
Ma bible sous mon bras, quand le ciel est propice,
Je quitte mon église et mes murs jusqu'au soir,
Et je vais par les champs m'égarer ou m'asseoir,

Sans guide, sans chemin, marchant à l'aventure,
Comme un livre au hasard feuilletant la nature;
Mais partout recueilli; car j'y trouve en tout lieu
Quelque fragment écrit du vaste nom de Dieu.
Oh! qui peut lire ainsi les pages du grand livre
Ne doit ni se lasser ni se plaindre de vivre!

La tiède attraction des rayons d'un ciel chaud
Sur les monts ce matin m'avaient mené plus haut,
J'atteignis le sommet d'une rude colline
Qu'un lac baigne à sa base et qu'un glacier domine,
Et dont les flancs boisés aux penchans adoucis
Sont tachés de sapins par des prés éclaircis.
Tout en haut seulement des bouquets circulaires
De châtaigniers croulans, de chênes séculaires,
Découpant sur le ciel leurs dômes dentelés,
Imitent les vieux murs des donjons crénelés,
Rendent le ciel plus bleu par leur constraste sombre,
Et couvrent à leurs pieds quelques champs de leur ombre.
On voit en se penchant luire entre leurs rameaux
Le lac dont les rayons font scintiller les eaux,
Et glisser sous le vent la barque à l'aile blanche,

Comme une aile d'oiseau passant de branche en branche ;
Mais plus près leurs longs bras sur l'abîme penchés,
Et de l'humide nuit goutte à goutte étanchés,
Laissaient pendre leur feuille et pleuvoir leur rosée
Sur une étroite enceinte au levant exposée,
Et que d'autres troncs noirs enfermaient dans leur sein,
Comme un lac de culture en son étroit bassin ;
J'y pouvais adosser le coude à leurs racines,
Tout voir, sans être vu, jusqu'au fond des ravines.

Déjà tout près de moi j'entendais par momens
Monter des pas, des voix et des mugissemens :
C'était le paysan de la haute chaumine
Qui venait labourer son morceau de colline
Avec son soc plaintif traîné par ses bœufs blancs,
Et son mulet portant sa femme et ses enfans ;
Et je pus, en lisant ma bible ou la nature,
Voir tout le jour la scène et l'écrire à mesure ;
Sous mon crayon distrait le feuillet devint noir.
Oh ! nature, on t'adore encor dans ton miroir.

★

Laissant souffler ses bœufs, le jeune homme s'appuie
Debout, au tronc d'un chêne, et de sa main essuie
La sueur du sentier sur son front mâle et doux,
La femme et les enfans tout petits, à genoux
Devant les bœufs privés baissant leur corne à terre,
Leur cassent des rejets de frêne et de fougère
Et jettent devant eux en verdoyans monceaux
Les feuilles que leurs mains émondent des rameaux;
Ils ruminent en paix, pendant que l'ombre obscure,
Sous le soleil montant, se replie à mesure,
Et laissant de la glèbe attiédir la froideur,
Vient mourir et border les pieds du laboureur.
Il rattache le joug, sous la forte courroie,
Aux cornes qu'en pesant sa main robuste ploie;
Les enfans vont cueillir des rameaux découpés,
Des gouttes de rosée encore tout trempés,
Au joug avec la feuille en verts festons les nouent,
Que sur leurs fronts voilés les fiers taureaux secouent,
Pour que leur flanc qui bat et leur poitrail poudreux
Portent sous le soleil un peu d'ombre avec eux;

Au joug de bois poli le timon s'équilibre,
Sous l'essieu gémissant le soc se dresse et vibre,
L'homme saisit le manche, et sous le coin tranchant
Pour ouvrir le sillon le guide au bout du champ.

★

O travail, sainte loi du monde,
Ton mystère va s'accomplir;
Pour rendre la glèbe féconde,
De sueur il faut l'amollir!
L'homme, enfant et fruit de la terre,
Ouvre les flancs de cette mère
Qui germe les fruits et les fleurs :
Comme l'enfant mord la mamelle
Pour que le lait monte et ruisselle
Du sein de sa nourrice en pleurs!

★

La terre, qui se fend sous le soc qu'elle aiguise,
En tronçons palpitans s'amoncelle et se brise;

Et tout en s'entr'ouvrant fume comme une chair
Qui se fend et palpite et fume sous le fer.
En deux monceaux poudreux les ailes la renversent.
Ses racines à nu, ses herbes se dispersent;
Ses reptiles, ses vers, par le soc déterrés,
Se tordent sur son sein en tronçons torturés.
L'homme les foule aux pieds en secouant le manche
Enfonce plus avant le glaive qui les tranche,
Le timon plonge et tremble et déchire ses doigts;
La femme parle aux bœufs du geste et de la voix,
Les animaux courbés sur leur jarret qui plie,
Pèsent de tout leur front sur le joug qui les lie,
Comme un cœur généreux leurs flancs battent d'ardeur;
Ils font bondir le sol jusqu'en sa profondeur.
L'homme presse ses pas, la femme suit à peine;
Tous au bout du sillon arrivent hors d'haleine,
Ils s'arrêtent; le bœuf rumine, et les enfans
Chassent avec la main les mouches de leurs flancs.

★

Il est ouvert, il fume encore
Sur le sol, ce profond dessin!
O terre! tu vis tout éclore
Du premier sillon de ton sein;
Il fut un Éden sans culture,
Mais il semble que la nature,
Cherchant à l'homme un aiguillon,
Ait enfoui pour lui sous terre
Sa destinée et son mystère
Cachés dans son premier sillon!

Oh! le premier jour où la plaine
S'entr'ouvrant sous sa forte main,
But la sainte sueur humaine
Et reçut en dépôt le grain;
Pour voir la noble créature
Aider Dieu, servir la nature,
Le ciel ouvert roula son pli,
Les fibres du sol palpitèrent

Et les anges surpris chantèrent
Le second prodige accompli!

Et les hommes ravis lièrent
Au timon les bœufs accouplés,
Et les coteaux multiplièrent
Les grands peuples comme les blés,
Et les villes, ruches trop pleines,
Débordèrent au sein des plaines,
Et les vaisseaux, grands alcyons,
Comme à leurs nids les hirondelles,
Portèrent sur leurs larges ailes
Leur nourriture aux nations!

Et pour consacrer l'héritage
Du champ labouré par leurs mains,
Les bornes firent le partage
De la terre entre les humains,

Et l'homme, à tous les droits propice,
Trouva dans son cœur la justice
Et grava son code en tout lieu,
Et pour consacrer ses lois même,
S'élevant à la loi suprême,
Chercha le juge et trouva Dieu !

Et la famille, enracinée
Sur le coteau qu'elle a planté,
Refleurit d'année en année,
Collective immortalité !
Et sous sa tutelle chérie
Naquit l'amour de la patrie,
Gland de peuple au soleil germé !
Semence de force et de gloire
Qui n'est que la sainte mémoire
Du champ par ses pères semé !

Et les temples de l'invisible
Sortirent des flancs du rocher,
Et par une échelle insensible
L'homme de Dieu put s'approcher,
Et les prières qui soupirent,
Et les vertus qu'elles inspirent,
Coulèrent du cœur des mortels.
Dieu dans l'homme admira sa gloire
Et pour en garder la mémoire
Reçut l'épi sur ses autels!

★

Un moment suspendu, les voilà qui reprennent
Un sillon parallèle, et sans fin vont et viennent
D'un bout du champ à l'autre, ainsi qu'un tisserand,
Dont la main tout le jour sur son métier courant,
Jette et retire à soi le lin qui se dévide
Et joint le fil au fil sur sa trame rapide.

La sonore vallée est pleine de leurs voix;
Le merle bleu s'enfuit en sifflant dans les bois,
Et du chêne à ce bruit les feuilles ébranlées
Laissent tomber sur eux les gouttes distillées.

Cependant le soleil darde à nu, le grillon
Semble crier de feu sur le dos du sillon.
Je vois flotter, courir sur la glèbe embrasée
L'atmosphère palpable où nage la rosée
Qui rejaillit du sol et qui bout dans le jour,
Comme une haleine en feu de la gueule d'un four;
Des bœufs vers le sillon le joug plus lourd s'affaisse;
L'homme passe la main sur son front, sa voix baisse;
Le soc glissant vacille entre ses doigts nerveux;
La sueur, de la femme imbibe les cheveux;
Ils arrêtent le char à moitié de sa course;
Sur les flancs d'une roche ils vont lécher la source,
Et leurs lèvres collées au granit humecté
Savourent sa fraîcheur et son humidité.

*

Oh ! qu'ils boivent dans cette goutte
L'oubli des pas qu'il faut marcher ;
Seigneur, que chacun sur sa route
Trouve son eau dans le rocher ;
Que ta grâce les désaltère ;
Tous ceux qui marchent sur la terre
Ont soif à quelque heure du jour ;
Fais à leur lèvre desséchée,
Jaillir de ta source cachée
La goutte de paix et d'amour !

Ah ! tous ont cette eau de leur ame :
Aux uns c'est un sort triomphant ;
A ceux-ci le cœur d'une femme ;
A ceux-là le front d'un enfant !
A d'autres l'amitié secrète ;
Ou les extases du poète :
Chaque ruche d'homme a son miel.

Ah! livre à leur soif assouvie
Cette eau des sources de la vie!
Mais ma source à moi n'est qu'au ciel!

L'eau d'ici-bas n'a qu'amertume
Aux lèvres qui burent l'amour,
Et de la soif qui me consume
L'onde n'est pas dans ce séjour;
Elle n'est que dans ma pensée
Vers mon Dieu sans cesse élancée;
Dans quelques sanglots de ma voix;
Dans ma douceur à la souffrance;
Et ma goutte à moi d'espérance
C'est dans mes pleurs que je la bois!

*

Mais le milieu du jour au repas les rappelle;
Ils couchent sur le sol le fer; l'homme dételle

Du joug tiède et fumant les bœufs qui vont en paix
Se coucher loin du soc sous un feuillage épais;
La mère et les enfans, qu'un peu d'ombre rassemble,
Sur l'herbe autour du père, assis, rompent ensemble
Et se passent entre eux de la main à la main
Les fruits, les œufs durcis, le laitage et le pain;
Et le chien, regardant le visage du père,
Suit d'un œil confiant les miettes qu'il espère.
Le repas achevé, la mère, du berceau
Qui repose couché dans un sillon nouveau,
Tire un bel enfant nu qui tend ses mains vers elle,
L'enlève et, suspendu, l'emporte à sa mamelle,
L'endort en le berçant du sein sur ses genoux,
Et s'endort elle-même un bras sur son époux;
Et sous le poids du jour la famille sommeille
Sur la couche de terre, et le chien seul les veille;
Et les anges de Dieu d'en haut peuvent les voir,
Et les songes du ciel sur leurs têtes pleuvoir!

★

Oh! dormez sous le vert nuage
De feuilles qui couvrent ce nid,
Homme, femme, enfans leur image,
Que la loi d'amour réunit!
O famille, abrégé du monde,
Instinct qui charme et qui féconde
Les fils de l'homme en ce bas lieu,
N'est-ce pas toi qui nous rappelle
Cette parenté fraternelle
Des enfans dont le père est Dieu!

Foyer d'amour où cette flamme
Qui circule dans l'univers
Joint le cœur au cœur, l'âme à l'ame,
Enchaîne les sexes divers,
Tu resserres et tu relies
Les générations, les vies
Dans ton mystérieux lien;

Et l'amour qui du ciel émane,
Des voluptés culte profane,
Devient vertu s'il est le tien!

Dieu te garde et te sanctifie :
L'homme te confie à la loi,
Et la nature purifie
Ce qui serait impur sans toi!
Sous le toit saint qui te rassemble
Les regards, les sommeils ensemble,
Ne souillent plus ta chasteté,
Et sans qu'aucun limon s'y mêle
La source humaine renouvelle
Les torrens de l'humanité.

*

Ils ont quitté leur arbre et repris leur journée,
Du matin au couchant l'ombre déjà tournée

S'alonge au pied du chêne et sur eux va pleuvoir,
Le lac moins éclatant se ride au vent du soir,
De l'autre bord du champ le sillon se rapproche;
Mais quel son a vibré dans les feuilles ? la cloche,
Comme un soupir des eaux qui s'élève du bord,
Répand dans l'air ému l'imperceptible accord,
Et par des mains d'enfans au hameau balancée
Vient donner de si loin son coup à la pensée;
C'est l'angélus qui tinte et rappelle en tout lieu
Que le matin des jours et le soir sont à Dieu;
A ce pieux appel le laboureur s'arrête,
Il se tourne au clocher, il découvre sa tête,
Joint ses robustes mains d'où tombe l'aiguillon,
Élève un peu son ame au-dessus du sillon,
Tandis que les enfans, à genoux sur la terre,
Joignent leurs petits doigts dans les mains de leur mère.

*

Prière! ô voix surnaturelle
Qui nous précipite à genoux,
Instinct du ciel qui nous rappelle
Que la patrie est loin de nous,
Vent qui souffle sur l'ame humaine
Et de la paupière trop pleine
Fait déborder de douces pleurs,
Comme un vent qui par intervalles
Fait pleuvoir les eaux virginales
Du calice incliné des fleurs!

Sans toi que serait cette fange?
Un monceau d'un impur limon
Où l'homme après la brute mange
Les herbes qu'il tond du sillon?
Mais par toi son aile cassée
Soulève encore sa pensée
Pour respirer au vrai séjour,
La désaltérer dans sa course

Et lui faire boire à sa source
L'eau de la vie et de l'amour !

Le cœur des mères te soupire,
L'air sonore roule ta voix,
La lèvre d'enfant te respire,
L'oiseau t'écoute aux bords des bois;
Tu sors de toute la nature
Comme un mystérieux murmure
Dont les anges savent le sens;
Et ce qui souffre, et ce qui crie,
Et ce qui chante, et ce qui prie
N'est qu'un cantique aux mille accens.

O saint murmure des prières,
Fais aussi dans mon cœur trop plein,
Comme des ondes sur des pierres,
Chanter mes peines dans mon sein,

Que le faible bruit de ma vie
En extase muet ravie
S'élève en aspirations,
Et fais que ce cœur que tu brises,
Instrument des célestes brises,
Eclate en bénédictions.

★

Un travail est fini, l'autre aussitôt commence;
Voilà partout la terre ouverte à la semence;
Aux corbeilles de jonc puisant à pleine main
En nuage poudreux la femme épand le grain;
Les enfans, enfonçant les pas dans son ornière,
Sur sa trace, en jouant, ramassent la poussière
Que de leur main étroite ils laissent retomber
Et que les passereaux viennent leur dérober.
Le froment répandu, l'homme attèle la herse,
Le sillon raboteux la cahotte et la berce;

En groupe sur ce char les enfans réunis
Effacent sous leur poids les sillons aplanis;
Le jour tombe, et le soir sur les herbes s'essuie;
Et les vents chauds d'automne amèneront la pluie,
Et les neiges d'hiver sous leur tiède tapis
Couvriront d'un manteau le duvet des épis;
Et les soleils dorés en jauniront les herbes,
Et les filles des champs viendront nouer les gerbes,
Et tressant sur leurs fronts les bluets, les pavots,
Iront danser en chœur autour des tas nouveaux;
Et la meule broîra le froment sous les pierres;
Et choisissant la fleur, la femme des chaumières,
Levée avant le jour pour battre le levain,
De ses petits enfans aura pétri le pain;
Et les oiseaux du ciel, le chien, le misérable
Ramasseront en paix les miettes de la table,
Et tous béniront Dieu dont les fécondes mains
Au festin de la terre appellent les humains!

★

C'est ainsi que ta providence
Sème et cueille l'humanité,
Seigneur, cette noble semence
Qui germe pour l'éternité.
Ah ! sur les sillons de la vie
Que ce pur froment fructifie !
Dans les vallons de ses douleurs,
O Dieu, verse-lui ta rosée,
Que l'argile fertilisée
Germe des hommes et des fleurs.

(Ici plusieurs dates perdues.)

Valneige, Juillet 1801.

Deux fréres aujourd'hui se disputaient un champ
Dont la borne s'était déplacée en bêchant;
Ils ont remis tous deux leur cause à ma parole,
Et je les ai jugés dans cette parabole.

Au premier temps du monde où tout était commun,
Deux frères, comme vous, avaient deux champs en un;
Comme l'un prenait moins et l'autre davantage,
Ils vinrent un matin borner leur héritage;
Un seul arbre, planté vers le sommet du champ,
Dominait les sillons du côte du couchant;
Un frère à l'autre dit: L'extrémité de l'ombre
De nos sillons égaux coupe juste le nombre,
Que l'ombre nous partage! Ainsi fut convenu.
Or l'ombre s'alongea quand le soir fut venu,
Et jusqu'au bout du champ, en rampant descendue,
Fit un seul possesseur de toute l'étendue.
Vite il alla chercher les témoins de la loi,
Et leur dit: Regardez, toute l'ombre est à moi;
Et les juges humains en homme aussi jugèrent,
Et le champ tout entier au seul frère adjugèrent,
Et l'autre, par le ciel dépouillé de son bien,
Accusa le soleil et s'en fut avec rien.
L'hiver vint, l'ouragan que la saison déchaîne
S'engouffrant une nuit dans les branches du chêne,

Et le combattant, seul, sans frère et sans appui,
Le balaya de terre et son ombre avec lui;
Le frère dépouillé voyant l'autre sans titre,
Descendant à son tour, alla chercher l'arbitre,
Et dit: Voyez... plus d'ombre! ainsi tout est à moi!
Et le juge, prenant la lettre de la loi,
Jugea comme le vent et le soleil et l'ombre;
Et des sillons du champ sans égaler le nombre,
Lui donna l'héritage avec tout son contour,
Et tous deux eurent trop ou trop peu tour à tour,
Et descendant du champ où la borne ainsi glisse,
Ils disaient dans leur cœur: Où donc est la justice?

Or un sage, passant par là, les entendit,
Écouta leur raison en souriant et dit:
On vous a mal jugés, mais jugez-vous vous-même,
Votre borne flottante est de vos lois l'emblème,
La borne des mortels n'est jamais au milieu,
Mesurez la colline à la toise de Dieu;
Elle n'est, mes amis, dans l'arbre ni la haie,
Ni dans l'ombre que l'heure ou prolonge ou balaie,

Ni dans la pierre droite avec ses deux garans,
Que renverse le soc ou roulent les torrens,
Ni dans l'œil des témoins, ni dans la table écrite,
Ni dans le doigt levé du juge qui limite:
La justice est en vous, que cherchez-vous ailleurs?
La borne de vos champs! plantez-la dans vos cœurs,
Rien ne déplacera la sienne ni la vôtre;
Chacun de vous aura sa part dans l'œil de l'autre.
Les deux frères, du sage écoutant le conseil,
Ne divisèrent plus par l'ombre ou le soleil;
Mais, dans leur équité plaçant leur confiance,
Partagèrent leur champ avec leur conscience,
Et devant l'invisible et fidèle témoin
Nul ne fit son sillon ni trop près ni trop loin.

Valneige, Août 1801.

Quelquefois le passant insulte encor le prêtre,
J'accepte en bénissant comme mon divin maître,
Et ce soir, pardonnant au sarcasme moqueur,
J'essayai dans ces vers de soulager mon cœur,

Peut-être il était beau quand Rome reine et mère,
De l'empire du monde évoquant la chimère,
Posait son pied d'airain sur la nuque des rois,
Lançait du Capitole une foudre bénie,
Et tentait d'alonger sa double tyrannie
Jusqu'où va l'ombre de la croix;

Quant ces pontifes-rois, distributeurs du monde,
Marquaient du doigt les parts sur une mappemonde,
Donnaient ou retiraient les royaumes donnés,
Citaient les fils d'Hapsbourg au banc du Janicule,
Et tendaient à baiser la poudre de leur mule
A leurs esclaves couronnés;

Quand ces pêcheurs, quittant la barque évangélique,
Tendaient sur l'univers leur filet politique,

Au lieu d'âmes pêchant des domaines de rois;
Et, pour combler le fisc d'une oisive opulence,
Jetaient l'or ou le fer dans la sainte balance
    Où Jésus avait mis ses poids;

Lorsque dans leurs palais, regorgeant de délices,
Tout l'or des nations coulait avec leurs vices;
Que le Tibre, souillé de profanations,
S'étonnait de revoir des mains sacerdotales
Mener le grand triomphe ou d'autres saturnales
    Sur les tombeaux des Scipions;

Il était beau peut-être, avec Pétrarque ou Dante,
D'allumer son courroux comme une lampe ardente,
De jeter sur l'autel sa sinistre lueur,
Et du temple avili déchirant les saints voiles,

De montrer sa souillure au soleil, aux étoiles,
Et de crier sur lui : Malheur !

Lorsque du cavalier la main rude et farouche
Tourmente un mors d'acier et fait saigner la bouche,
L'obéissant coursier peut parfois tressaillir;
Quand on souffle long-temps le charbon sous le vase,
L'eau dormante à la fin comme un cœur qui s'embrase
Peut se soulever et bouillir.

Alors quelque péril honorait quelque audace,
Alors le fer sacré plus prompt que la menace,
Cimentait dans le sang le dogme universel,
Ou l'interdit vengeur, ce Dieu tonnant de Rome,
Grondait sur le blasphème, arrachait l'homme à l'homme,
Maudissait le pain et le sel ! . . . .

. . . .

Mais aujourd'hui grand Dieu ! que la ville éternelle
Voit ses mornes déserts s'élargir autour d'elle,
Qu'en pleurs elle s'asseoit, veuve, entre deux tombeaux,
Que le vent seul, hélas ! soulève sa poussière,
Et que le Tibre nu voit tomber pierre à pierre
Sa ville morte dans ses eaux !

Quand les martyrs du Christ, se levant de leurs tombes,
Ont ramené deux fois son peuple aux catacombes,
Et retrempé ses mains dans son sang répandu ;
Quand l'ire du seigneur rude, mais salutaire,
A courbé du genou sa tête jusqu'à terre
Pour redresser l'arc détendu !

Quand deux fois en dix ans les Gaulois, dans la poudre,
Ont par leurs cheveux blancs traîné ces dieux sans foudre,
Et mis le temple à nud et l'autel à l'encan.
Et que de ces vieillards, qu'outrage encor la haine,
L'un mourut sans tombeau, l'autre possède à peine
L'ombre courte du Vatican !

Quand le monde affranchi nage en paix dans son doute,
Que la croix du clocher redescend sous la voûte,
Et que si nous venons pour prier au saint lieu
On ferme à deux battans les portes de l'église,
De peur que des soupirs l'écho ne scandalise
Ceux qui craignent l'ombre d'un Dieu !

De l'insulte à nos fronts lancer l'écume amère,
Ah ! c'est noyer l'agneau dans le lait de sa mère,

C'est fouetter l'innocent de son crime expié;
La malédiction revient sur le prophète,
Et le trait que l'injure a lancé sur sa tête
Retombe et lui perce le pié!

Viens voir, jeune étranger, viens voir dans ma cabane
Si mon luxe sacré brille d'un or profane;
Tu n'y trouveras rien, dans son triste abandon,
Qu'un bâton, un pain noir que le pauvre partage,
Un livre que j'épelle aux enfans d'un village,
Un Christ qui m'apprend le pardon!

. . . .
. . . .

Si pour vos soifs sans eau, l'esprit de l'Évangile
Est un baume enfermé dans un vase d'argile,
Homme! sans le briser, transvasez la liqueur;
Collez pieusement la lèvre à l'orifice,
Et recueillez les eaux de ce divin calice
Goutte à goutte dans votre cœur :

. . . .
. . . .

Un mendiant trouva des médailles en terre;
Dans une langue obscure on y lisait : Mystère!
Méprisant l'effigie, il jeta son trésor;
Insensé, lui dit-on, quelle erreur est la tienne!
Qu'importe l'effigie ou profane ou chrétienne?
O mendiant, c'était de l'or!

Valneige, 8 Août 1801.

Et j'instruis les enfans du village, et les heures
Que je passe avec eux sont pour moi les meilleures;
Elles ouvrent le jour et terminent le soir.
Oh! par un ciel d'été qui n'aimerait à voir

Cette école en plein champ où leur troupe est assise?
Il est deux vieux noyers aux portes de l'église
Avec ses fondemens en terre enracinés,
Qui penchent leur feuillage et leurs troncs inclinés
Sur un creux vert de mousse où dans le cailloutage
S'échappe en bouillonnant la source du village.
De gros blocs de granit, que son onde polit,
Blanchis par son écume, interrompent son lit.

Sur ce tertre, glissant de colline en colline,
L'œil embrasse au matin l'horizon qu'il domine,
Et regarde, à travers les branches de noyer,
Les lacs lointains bleuir et la plaine ondoyer.
C'est là qu'aux jours sereins, rassemblés tous, leur troupe
Selon l'âge et le sexe en désordre se groupe.
Les uns au tronc de l'arbre adossés deux ou trois;
Les autres garnissant les marches de la croix;
Ceux-là sur les rameaux, ceux-ci sur les racines
Du noyer qui serpente au niveau des ravines;

Quelques-uns sur la tombe et sur les tertres verts
Dont les morts du printemps sont déjà recouverts,
Comme des blés nouveaux reverdissant sur l'aire
Où des épis battus ont germé dans la terre.
Cependant, au milieu de ces fils du hameau,
Ma voix grave se mêle au murmure de l'eau;
Pendant que leurs brebis broutent l'herbe nouvelle
Sur la couche des morts; que l'agile hirondelle
Rase les bords de l'onde, attrapant dans son vol
L'insecte qui se joue au rayon sur le sol,
Et que les passereaux, instruits par l'habitude,
Enhardis par leur calme et par leur attitude,
Entourent les enfans et viennent sous leur main
S'abattre et s'attrouper pour émietter leur pain.

Je me pénètre bien de ce sublime rôle
Que sur ces cœurs d'enfans exerce ma parole;
Je me dis que je vais donner à leur esprit
L'immortel aliment dont l'ange se nourrit,

La vérité, de l'homme incomplet héritage
Qui descend jusqu'à nous de nuage en nuage,
Flambeau d'un jour plus pur, que les traditions
Passent de mains en mains aux générations;
Que je suis un rayon de cette ame éternelle
Qui réchauffe la terre et qui la renouvelle,
L'étincelle de Dieu qui, brillant à son tour,
Dans la nuit de ces cœurs doit allumer son jour.
Et, la main sur leurs fronts baissés, je lui demande
De préparer mon cœur pour qu'un verbe y descende!
D'élever mon esprit à la simplicité
De ces esprits d'enfans, aube de vérité!
De mettre assez de jour pour eux dans mes paroles,
Et de me révéler ces claires paraboles
Où le maître, abaissé jusqu'au sens des humains,
Faisait toucher le ciel aux plus petites mains!
Puis je pense tout haut pour eux; le cercle écoute,
Et mon cœur dans leurs cœurs se verse goutte à goutte.

Je ne surcharge pas leur sens et leur esprit
Du stérile savoir dont l'orgueil se nourrit;
Bien plus que leur raison j'instruis leur conscience:
La nature et leurs yeux, c'est toute ma science!
Je leur ouvre ce livre, et leur montre en tout lieu
L'espérance de l'homme et la bonté de Dieu.
Pour leur enseigner Dieu, son culte et ses prodiges,
Je ne leur conte pas ces vulgaires prestiges
Qui, confondant l'erreur avec la vérité,
Font d'une foi céleste une crédulité,
Honte au Dieu trois fois saint prouvé par l'imposture!
Son témoin éternel, à nous, c'est sa nature!
Son témoin éternel, à nous, c'est sa raison!
Ses cieux sont assez clairs pour y lire son nom!

Avec eux chaque jour je déchiffre et j'épelle
De ce nom infini quelque lettre nouvelle;
Je leur montre ce Dieu, tantôt dans sa bonté
Mûrissant pour l'oiseau le grain qu'il a compté;

Tantôt, dans sa sagesse et dans sa providence,
Gouvernant sa nature avec tant d'évidence!
Tantôt... Mais aujourd'hui c'était dans sa grandeur :
La nuit tombait; des cieux la sombre profondeur
Laissait plonger les yeux dans l'espace sans voiles,
Et dans l'air constellé compter les lits d'étoiles,
Comme à l'ombre du bord on voit sous des flots clairs
La perle et le corail briller au fond des mers.
Celles-ci, leur disais-je, avec le ciel sont nées;
Leur rayon vient à nous sur des millions d'années!
Des mondes, que peut seul peser l'esprit de Dieu,
Elles sont les soleils, les centres, le milieu;
L'océan de l'éther les absorbe en ses ondes
Comme des grains de sable, et chacun de ces mondes
Est lui-même au milieu pour des mondes pareils,
Ayant ainsi que nous leur lune et leurs soleils,
Et voyant comme nous des firmamens sans terme
S'élargir devant Dieu sans que rien le renferme!...
Celles-là, décrivant des cercles sans compas,
Passèrent une nuit, ne repasseront pas.

Du firmament entier la page intarissable
Ne renfermerait pas le chiffre incalculable
Des siècles qui seront écoulés jusqu'au jour
Où leur orbite immense aura fermé son tour.
Elles suivent la courbe où Dieu les a lancées;
L'homme, de son néant, les suit par ses pensées !...
Et ceci, mes enfans, suffit pour vous prouver
Que l'homme est un esprit, puisqu'il peut s'élever
De ce point de poussière, et des ombres humaines,
Jusqu'à ces cieux sans fond et ces grands phénomènes;
Car voyez, mesurez, interrogez vos corps !
Pour monter à ces feux faites tous vos efforts !
Vos pieds ne peuvent pas vous porter sur ces ondes;
Votre main ne peut pas toucher, peser ces mondes;
Dans les replis des cieux quand ils sont disparus,
Derrière leur rideau votre œil ne les voit plus;
Nulle oreille n'entend sur la mer infinie
De leurs vagues d'éther l'orageuse harmonie;
Le souffle de leur vol ne vient pas jusqu'à vous;
Sous le dais de la nuit ils vous semblent des clous;

Et l'homme cependant arpente cette voûte ;
D'avance, à l'avenir nous écrivons leur route ;
Nous disons à celui qui n'est pas encor né
Quel jour au point du ciel tel astre ramené
Viendra de sa lueur éclairer l'étendue,
Et rendre au firmament son étoile perdue ?
Et qu'est-ce qui le sait ? et qu'est-ce qui l'écrit ?
Ce ne sont pas vos sens, enfans ! c'est donc l'esprit ?
C'est donc cette ame immense, infinie, immortelle,
Qui voit plus que l'étoile et qui vivra plus qu'elle !...

. . . .

. . . .

Ces sphères, dont l'éther est le bouillonnement,
Ont emprunté de Dieu leur premier mouvement !
Avez-vous calculé parfois dans vos pensées
La force de ce bras qui les a balancées ?
Vous ramassez souvent dans la fronde ou la main
La noix du vieux noyer, le caillou du chemin,

Imprimant votre effort au poignet qui les lance,
Vous mesurez, enfans, la force à la distance,
L'une tombe à vos pieds, l'autre vole à cent pas,
Et vous dites : Ce bras est plus fort que mon bras.
Eh ! bien, si par leurs jets vous comparez vos frondes,
Qu'est-ce donc que la main qui lançant tous ces mondes,
Ces mondes dont l'esprit ne peut porter le poids
Comme le jardinier qui sème aux champs ses pois,
Les fait fendre le vide, et tourner sur eux-même
Par l'élan primitif sorti du bras suprême,
Aller et revenir, descendre et remonter
Pendant des temps sans fin que lui seul sait compter,
De l'espace et du poids, et des siècles se joue,
Et fait qu'au firmament ces mille chars sans roue
Sont portés sans ornière et tournent sans essieu?
Courbons-nous, mes enfans ! c'est la force de Dieu !...

Maintenant cherchez-vous quelle est l'intelligence
Qui croise tous les fils de cette trame immense,

Et les fait l'un vers l'autre à jamais graviter
Sans que dans leur orbite ils aillent se heurter?
Enfans, quand vous allez paître au loin vos génisses,
Aux flancs de la montagne, aux bords des précipices,
Et qu'assis sur un roc vous avez sous vos pas
Ce lac bleu comme un ciel qui se déploie en bas,
Vous voyez quelquefois l'essaim des blanches voiles
Disséminé sur l'eau comme au ciel les étoiles,
De tous les points du lac se détacher des bords,
Sortir des golfes verts ou rentrer dans les ports,
Ou se groupant en cercle avec la proue écrire
Des évolutions que le regard admire;
Et vous ne craignez pas, mes amis, cependant,
Que ces frêles esquifs, l'un l'autre s'abordant,
Se submergent sous l'onde, ou que leurs blanches ailes,
Se froissant dans leur vol, se déchirent entre elles;
Car quoique sous la voile on ne distingue rien
Dans cet éloignement, pourtant vous savez bien
Que de chaque nacelle un pêcheur tient la rame,
Que chacun des bateaux a son œil et son ame

Qui gouverne à son gré sa course de la main,
Et lui fait discerner et choisir son chemin ;
Eh bien ! pour diriger sur l'eau cette famille
S'il faut une pensée à la frêle coquille
Ces mondes que de Dieu l'effort seul peut brider
N'en auraient-ils pas une aussi pour se guider ?
Ils en ont, mes enfans ! Dieu même est leur pilote !
C'est lui qui dans son ciel a fait cingler leur flotte ;
Chacun de ces soleils éclairé par son œil
Sait sur ces océans son port ou son écueil ;
Tous ont reçu de lui le signal et la route,
Pour paraître à son heure, à leur point de sa voûte.
L'œuvre de chaque globe à son appel monté
Est de glorifier sa sainte volonté,
De suivre avec amour le sentier qu'il lui trace.
Et de refléter Dieu dans le temps et l'espace !
Et tous obéissans, de rayon en rayon,
Se transmettent son ordre et font luire son nom,
Et sa gloire en jaillit de système en système,
Et tout ce qu'il a fait lui rend gloire de même,

Et sans exception son œil monte et descend
De l'orbe des soleils aux cheveux de l'enfant !
Et jusqu'au battement de l'insensible artère
De l'insecte qui rampe à vos pieds sur la terre !...

Et ne vous troublez pas devant cette grandeur,
Ne craignez pas jamais que dans la profondeur
Des êtres, dont la foule obscurcit sa paupière,
L'ombre de ces grands corps vous cache sa lumière !
Ne dites pas, enfans, comme d'autres ont dit :
Dieu ne me connaît pas, car je suis trop petit,
Dans sa création ma faiblesse me noie,
Il voit trop d'univers pour que son œil me voie.

— L'aigle de la montagne un jour dit au soleil :
Pourquoi luire plus bas que ce sommet vermeil ?
A quoi sert d'éclairer ces prés, ces gorges sombres,
De salir tes rayons sur l'herbe dans ces ombres ?
La mousse imperceptible est indigne de toi !...
Oiseau, dit le soleil, viens et monte avec moi !...

L'aigle avec le rayon s'élevant dans la nue
Vit la montagne fondre et baisser à sa vue,
Et quand il eut atteint son horizon nouveau
A son œil confondu tout parut de niveau.
Eh bien, dit le soleil, tu vois, oiseau superbe,
Si pour moi la montagne est plus haute que l'herbe?
Rien n'est grand ni petit devant mes yeux géans,
La goutte d'eau me peint comme les océans,
De tout ce qui me voit je suis l'astre et la vie,
Comme le cèdre altier l'herbe me glorifie;
J'y chauffe la fourmi, des nuits j'y bois les pleurs,
Mon rayon s'y parfume en traînant sur les fleurs!
Et c'est ainsi que Dieu, qui seul est sa mesure,
D'un œil pour tous égal voit toute la nature!...
Chers enfans, bénissez si votre cœur comprend,
Cet œil qui voit l'insecte et pour qui tout est grand!

(Plusieurs dates manquent ici.)



21 Octobre 1802.

Je suis le seul pasteur de ce pays sauvage;
Pauvre troupeau sans guide! Un homme tout en nage
Est monté jusqu'ici d'un village lointain;
Il a marché toujours depuis le grand matin;

Dans un petit hameau du chemin d'Italie,
Une femme malade est, dit-il, recueillie;
Jeune, belle et mourante, à ces derniers instans
Elle demande un prêtre : arriverai-je à temps?

A Maltaverne, sur la route d'Italie,
22 Octobre 1802.

Une lampe éclairait seule la chambre obscure,
Et l'ombre des rideaux me cachait la figure ;
Je ne distinguais rien dans cette obscurité
Qu'un front pâle et mourant sur l'oreiller jeté,

Et de longs cheveux blonds répandus en désordre
Que sur un sein deux mains d'albâtre semblaient tordre,
Et qui, lorsque ses mains les laissaient s'épancher,
Roulaient des bords du lit jusque sur le plancher.

— « Mon père, » murmura tout bas la voix de femme....
L'accent de cette voix alla jusqu'à mon ame.
Je ne sais d'une voix quel vague souvenir
Y vibrait; je ne pus qu'à demi retenir
Un cri que le respect refoula dans ma bouche,
Et je m'assis tremblant au chevet de la couche.
— « Mon père, pardonnez, reprit la même voix;
« Les chemins sont mauvais, les jours courts, les temps froid
« Je vous ai fait venir de loin, bien loin peut-être;
« Mais vous vous souvenez que votre divin maître,
« Sans craindre de souiller ses pieds ni ses habits,
« Rapportait sur son cou la moindre des brebis!
« Hélas! de sa bonté nulle ne fut moins digne:
« Pourtant je fus marquée autrefois de son signe,

« Et je veux en quittant ce vallon de douleur
« Revenir et mourir aux pieds du bon pasteur !
« J'ai tant perdu sa voie et rejeté ses grâces
« Qu'il a depuis long-temps abandonné mes traces !
« Mais avant de juger mes fautes dans la foi,
« Comme homme, comme ami, mon père, écoutez-moi !
« Vous connaîtrez bientôt celles dont je m'accuse :
« Plus mes péchés sont grands plus j'ai besoin d'excuse !
« Ma mère, qui mourut en me donnant le jour,
« Me retira trop tôt l'ombre de son amour ;
« Mon père, qui m'aimait avec trop de tendresse,
« Ne m'a jusqu'à quinze ans nourri que de caresse;
« J'étais libre avec lui comme l'oiseau des champs,
« Et toutes mes vertus n'étaient que mes penchans.
« L'ame va comme l'onde où sa pente l'incline :
« Je ne savais qu'aimer. A quinze ans orpheline,
« Dirai-je mon bonheur ? ou mon malheur ? hélas !
« Fit descendre du ciel un ami sur mes pas.
« Un jeune homme au front d'ange, et tel qu'un cœur de femme
« En rapporte en naissant l'image dans son ame,

« Tel que plus tard, hélas ! son cœur en rêve en vain !
« Fier, tendre, à l'œil de flamme, au sourire divin,
« Météore qui donne à l'ame un jour céleste,
« Et de la vie après décolore le reste !
« En un désert deux ans le sort nous enferma :
« Je l'aimais sans penser que j'aimais ; il m'aima
« Sans distinguer l'amour d'une amitié plus pure,
« Car des habits trompeurs déguisaient ma figure ;
« Et notre grotte vit les amours innocens
« De ce ciel où l'amour n'a pas besoin des sens.
« Il m'aima ! pardonnez, ô mon père, à mes larmes !
« Pour ma bouche expirante, oui, ce mot a des charmes !
« Il m'aima ! lui ? moi ?... lui !... ce mot fait mon orgueil !
« Il résonne encor doux au bord de mon cercueil !
« Quels que soient les remords dont ma vie est semée,
« Dieu me regardera puisque j'en fus aimée !... »

Son accent s'élevait, mais je n'entendais plus.
Laurence !... c'était elle ! un bruit sourd et confus

Tintait dans mon oreille et grondait dans ma tête ;
Mon front, mon cœur, mon sang n'étaient qu'une tempête;
Les objets s'effaçaient sous mon regard errant ;
Mes pensers dans mon front roulaient comme un torrent,
Et mon esprit flottant sur toutes, sur aucune,
En vain comme un éclair voulait en saisir une ;
Chacune tour à tour fuyait et m'entraînait ;
Dans mon chaos d'esprit tout croulait, tout tournait ;
Si je parlais, ma voix me ferait reconnaître ;
Avant le saint pardon je la tuerais peut-être ?
Indiscret confident, si je n'osais parler
Ses douloureux secrets allaient se révéler ;
Coupable de parler, coupable de me taire,
J'allais trahir sa vie ou mon saint ministère !
Pouvais-je, homme de Dieu, me récuser ? oh non !
Oh ! qui lui donnerait mieux le divin pardon ?
De quel cœur plus ami la brûlante prière
Appellerait la paix de Dieu sur sa paupière ?
Quels pleurs s'uniraient plus à ses pleurs ? quelle main
Du festin de la mort lui romprait mieux le pain ?

Et quel adieu plus tendre, à ce départ suprême,
L'accompagnerait mieux que cette voix qu'elle aime?
Oh! sans doute c'était Dieu qui me l'envoyait,
Et qui par ce seul jour en une heure payait
De mon amour vaincu le si long sacrifice :
Il m'avait réservé ce jour dans sa justice!
Me rapportant Laurence à son dernier moment,
Sa grâce du pardon me fesait l'instrument!
J'allais donner le ciel dans l'auguste mystère
A celle à qui j'aurais voulu donner la terre!
Et j'allais envoyer m'attendre dans les cieux
Le souffle de mon sein, le rayon de mes yeux!
  Dans la confusion de ce doute terrible,
J'étais sans mouvement comme un bloc insensible.
Le trouble de mes sens enfin s'atténua;
Sa voix reprit son timbre; elle continua :

— « Hélas! de lui, mon père, à peine séparée,
« Le monde sait jusqu'où je me suis égarée;

« L'époux, à qui mon sort sans mon cœur fut uni,
« Du crime de m'aimer par mon cœur fut puni;
« Mon dégoût lui rendait en horreur ses tendresses
« Et voyait un opprobre en ses moindres caresses,
« Il mourut d'amertume, hélas! en m'adorant;
« Je ne lui pardonnai de m'aimer qu'en mourant!...

. . . .

. . . .

« Veuve et libre à vingt ans, et déjà renommée
« Pour ma beauté partout avec mon nom semée,
« Des flots d'adorateurs roulèrent sur mes pas;
« Je les laissai m'aimer, mais, moi, je n'aimai pas;
« L'ombre de mon ami, m'entourant d'un nuage,
« Toujours entre eux et moi jetait sa chère image;
« Et d'un œil attendri quand je leur souriais,
« Hélas! les insensés! c'est lui que je voyais!
« Tant d'un éclat trop pur l'ame jeune éblouie
« Ternit toute autre chose ensuite dans la vie.
« Ah! malheur à qui voit devant ses yeux passer
« Une apparition qui ne peut s'effacer!

« Le reste de ses jours est bruni par une ombre :
« Après un jour divin, mon père, tout est sombre !...

. . . .

« Pourtant lasse du vide où mon cœur se perdait,
« Ivre du souvenir brûlant qui débordait,
« J'essayai quelquefois de me tromper moi-même,
« De regarder un front et de dire : Je l'aime !
« J'écoutais comme si mon cœur avait aimé;
« Mais froide au sein du feu que j'avais allumé,
« Je sentais tout à coup défaillir ma pensée,
« Transir mon cœur brûlant sous une main glacée;
« Je repoussais l'objet indigne loin de moi,
« Je disais en courroux : Va-t'en! ce n'est pas toi!...
« Et cherchant au hasard parmi ce qui m'adore
« Une autre illusion, je la chassais encore !
« D'un angélique amour l'ineffaçable odeur,
« Au moment de tomber, me remontait au cœur.
« Et la goutte du ciel, sur mes lèvres restée,
« Rendait toute autre coupe amère et détestée ;

« Aussi, bien que tant d'ombre ait terni ma beauté,
« Bien qu'un monde, témoin de ma légèreté,
« Sur mes goûts fugitifs mesurant mes faiblesses,
« M'ait mise au rang honteux des grandes pécheresses;
« Bien que j'eusse voulu, du mal faisant mon bien,
« Venger sur d'autres cœurs les tortures du mien,
« Ou payer de ma vie ou de ma renommée
« La puissance d'aimer comme j'étais aimée,
« Quoique ne regardant que d'un cœur ennemi
« Le Dieu qui m'arrachait mon frère et mon ami,
« Je le dis devant vous, devant ce Dieu lui-même,
« Devant la vérité qui luit au jour suprême,
« Devant le cher fantôme et le saint souvenir
« De celui qu'en mentant je craindrais de ternir,
« Non par ma force, hélas! mais par mon impuissance,
« Par mépris, par dégoût, plus que par innocence,
« Mon cœur est resté vierge et pur jusqu'à ce jour!
« Oui, mon ame est encor vierge à force d'amour!
« Et rapporte au tombeau, sans l'avoir altérée,
« L'image de celui qui l'avait consacrée!

. . . .

. . . .

« Et cependant mes jours, brûlés par la douleur,
« S'en allaient desséchés et pâlis dans leur fleur;
« Et je sentais ma vie, à sa source blessée,
« Mourir, toujours mourir aux coups d'une pensée !
« Comme un arbre au printemps que le ver pique au cœur,
« Mon front jeune cachait ma mortelle langueur,
« Mais je voyais la mort, là tout près, sur ma voie,
« Et j'en avais dans l'ame une féroce joie !
« C'était le seul remède à mon mal sans espoir;
« Pourtant avant la mort je voulus encor voir
« Le lieu de notre exil, ces monts, ce point de terre
« Qui fut de mon bonheur deux ans le sanctuaire,
« Et retrouver, en songe au moins, dans ce séjour,
« Ma première innocence et mon céleste amour;
« Je revis le désert et la roche escarpée,
« Et là du dernier coup mon ame fut frappée.
« Tout mon bonheur passé se leva sous mes pas,
« Je pressai mille fois son ombre dans mes bras;

« Chaque pan de rocher, du lac, des précipices,
« Ramenèrent pour moi des heures de délices;
« Ce cœur qui les cherchait n'a pu les soutenir :
« Comme on meurt de douleur, il meurt de souvenir!
« Et l'on me rapporta de la grotte, éperdue,
« Et mourant d'une mort que j'ai trop attendue!... »

. . . .

Elle se tut; ses dents grinçaient; puis reprenant :
« Vous savez qui je fus, jugez-moi maintenant! »
Sur sa couche incliné, l'œil au ciel, les mains hautes,
Je la bénis du cœur et j'entendis ses fautes!
Quand elle eut achevé je lui dis quelques mots,
Tout étouffés de pleurs, tout brisés de sanglots,
Où l'accent altéré de ma voix trop émue,
A son oreille encor la laissait inconnue.
Je cherchais dans mon cœur ces trésors de pardon
Dont pour la dernière heure un Dieu nous a fait don;
Pnis avant de verser l'innocence à son ame :
— « Vous en repentez-vous de ces péchés, madame?

« Je tiens sur votre front l'indulgence en suspens :
« Dieu n'attend que ce mot! — Oh! oui, je me repens
« De tout ce que mon cœur reproche à ma pensée,
« De mes jours prodigués, de ma vie insensée,
« D'avoir tant soupiré pour rallumer ailleurs
« Ce que Dieu n'alluma qu'une fois dans deux cœurs,
« De cet oubli du ciel dont je fus prévenue
« Par cette grâce même, hélas! qui m'a perdue!
« De ce temps en soupirs pour du vent consumé!
« Je me repens de tout, hors de l'avoir aimé!
« Et si, devant ce Dieu mon amour est coupable,
« Que dans l'éternité sa vengeance m'accable.
« Je ne puis m'arracher du cœur, même aujourd'hui,
« Le seul être ici-bas qui m'ait fait croire en lui!
« Et dans mes yeux mourans son image est si belle,
« Que j'aime mieux l'enfer qu'un paradis sans elle!
« Oh! s'il était là, lui! si Dieu me le rendait!
« Même à travers la mort, oh! s'il me regardait!
« Si cette heure à ma vie eût été réservée!
« Si j'entendais sa voix, je me croirais sauvée!

« Sa voix m'adoucirait jusqu'au lit du tombeau ! »
« Laurence ! entendez-la ! » criai-je ! — Le flambeau
Jeta comme un éclair du ciel dans l'ombre obscure ;
Elle se souleva pour fixer ma figure :
« Dieu ! c'est bien lui, » dit-elle. — « Oui Laurence ! oui c'est moi !
« Ton frère, ton ami, là, vivant devant toi !
« C'est moi que le Seigneur au jour de grâce envoie
« Pour te tendre la main et t'aplanir la voie,
« Pour laver plus que toi tes péchés dans mes pleurs !
« Tes fautes, mon enfant, ne sont que tes malheurs ;
« C'est moi seul qui jetai le trouble dans ta vie ;
« Tes péchés sont les miens, et je t'en justifie !
« Peines, crimes, remords, sont communs entre nous ;
« Je les prends tous sur moi pour les expier tous ;
« J'ai du temps, j'ai des pleurs, et Dieu, pour innocence,
« Va te compter là-haut ma dure pénitence !
« Ah ! reçois de ce cœur au tien prédestiné
« Le plus tendre pardon qu'il ait jamais donné !
« Reçois de cette main, que Dieu seul t'a ravie,
« Ta précoce couronne et l'éternelle vie !

« Réunis à l'entrée, au terme du chemin,
« Tous les dons du Seigneur t'attendaient dans ma main.
« Aime-la pour ces dons de Dieu! crois, aime, espère!
« Laurence, cette main t'absout au nom du Père! »
Et comme j'achevais le signe de la croix,
Et que les mots sacrés expiraient dans ma voix
Je sentais ses doigts froids saisir ma main contrainte,
L'attirer sur sa bouche en une ardente étreinte;
Et quand à ce transport je voulus m'opposer,
Son ame avait passé dans ce dernier baiser!
Et ma main que serraït encor sa main raidie,
Resta toute la nuit dans sa main refroidie;
Jusqu'à ce que le ciel commençant à pâlir,
Les femmes du hameau vinrent l'ensevelir!...

. . . .
. . . .
. . . .

Au hameau de Maltaverne,
24 Octobre 1802.

Ouvert le testament. C'est à moi qu'elle donne
Tous ses biens; qu'en ferais-je? Elle prie, elle ordonne
Qu'au tombeau paternel son corps soit rapporté
La nuit, par un seul prêtre, à la fosse, escorté,

Pour que son cœur mortel s'endorme et ressuscite
Au seul lieu d'ici-bas que sa pensée habite!

. . . .

Ah! Laurence! ah! c'est moi, moi qui t'y coucherai.
Dans ta tombe, ô ma sœur, c'est moi qui t'étendrai!
De cette voix jadis si chère à ton oreille,
Oh! que ce soit aussi moi seul qui t'y réveille!
Ce corps je le reçois, mais ces biens je les rends,
Ce n'est que dans le ciel que nous sommes parens!
Mon nom, dans cet écrit, que le feu le dévore,
Dieu le sait, il suffit; que le monde l'ignore!

26 Octobre 1802, de la Grotte
des Aigles.

O mon Dieu! congédie enfin ton serviteur,
Il tombe, il a fini son œuvre de douleur!

. . . .

. . . .

27 Octobre.

Quatre hommes des chălets, sur des branches de saules,
Étaient venus chercher le corps sur leurs épaules;
Nous partîmes la nuit, eux, un vieux guide et moi,
Je marchai le dernier, un peu loin du convoi,

De peur que le sanglot, que j'étouffais à peine,
Ne trahît dans le prêtre une douleur humaine,
Et que sur mon visage en pleurs, on ne pût voir
Lutter la foi divine avec le désespoir.
C'était une des nuits sauvages de novembre
Dont la rigueur saisit l'homme par chaque membre,
Où sur le sol qui meurt d'âpres sensations,
Tout frissonne ou gémit dans des convulsions.
Les sentiers creux, glissans, sous une fine pluie,
Buvaient les brouillards froids que la montagne essuie;
Les nuages rasaient les arbres dans leur vol,
La feuille en tourbillon ondoyait sur le sol;
Les vents lourds de l'hiver, qui soufflaient par raffales,
Échappés des ravins, hurlaient par intervalles,
Secouaient le cercueil dans les bras des porteurs,
Et détachant du drap la couronne de fleurs
Qu'avaient mise au linceul les femmes du village,
M'en jetaient en sifflant les feuilles au visage,
Symbole affreux du sort qui jette avec mépris
Au front de l'homme heureux son bonheur en débris!

La lune, qui courait entre les pâles nues,
Tantôt illuminait les pins des avenues,
Et tantôt, retirant dans le ciel sa clarté,
Nous laissait à tâtons percer l'obscurité;
Et moi, pour accomplir mon cruel ministère,
Sous mon front mort et froid renfermant mon mystère,
J'essayais de chanter, dans un saignant effort,
Quelques notes des chants consacrés à la mort;
Et ma voix chaque fois, dans mon sein repoussée,
Se brisait en tronquant l'antienne commencée;
Et mes pleurs dans mes chants ravalés à grands flots,
Sortant avec mes cris, les changeaient en sanglots.
O chant de paix des morts que démentait mon ame!
Chœur funèbre chanté pendant l'horreur du drame!
Ah! vous n'êtes jamais sorti des voix d'un chœur,
En faisant éclater plus de fibres du cœur!
Et cependant, mon Dieu! faut-il que je l'avoue?
Un éclair quelquefois souriait sur ma joue,
Une amère douceur venait me soulager,
Comme un homme qui sent son fardeau plus léger.

Je me disais de l'ame, en m'excitant moi-même :
Allons, je n'ai donc plus qu'à suivre ce que j'aime !
Plus rien derrière moi sur ce bord du tombeau !
Plus rien dans cet exil à regretter de beau !
Tout ce qu'aima mon œil a déserté la terre !
J'y suis encor, Seigneur, mais j'y suis solitaire,
Et je n'ai plus ici qu'à m'asseoir un instant,
Et qu'à tendre les mains vers ces mains qu'on me tend !

. . . .

. . . .

De temps en temps lassés de leur funèbre charge,
Les porteurs s'arrêtaient, et sur la verte marge
Des sentiers parcourus, déposant leur fardeau,
S'éloignaient altérés pour chercher un peu d'eau ;
Seul alors, je restais un moment en prière,
A genoux, et le front sur le front de la bière,
Et laissant sur le bois mes lèvres se poser,
De l'éternel amour chaste et secret baiser !

Puis je me relevais et reprenais ma course,
Comme si j'avais bu moi-même à quelque source !

Déjà le crépuscule et son pâle rayon
Dévoilait par degrés à mes yeux l'horizon,
Comme un homme qui voit à demi dans un rêve
Un fantôme adoré qui de l'ombre se lève.
Chaque place parlait de Laurence à mes yeux :
C'était la roche creuse où le berger pieux
Venait cacher pour nous le pain de nos délices;
C'était l'onde écumante au fond des précipices,
L'arche où le premier jour je l'avais aperçu,
La rive où sur mon cœur mes bras l'avaient reçu,
La neige où je croyais voir encor goutte à goutte
Le sang d'un père, hélas ! qui nous traçait la route,
Puis le vallon rempli pour nous de tant de jours
D'innocente amitié, de célestes amours;
Le lac ridant ses eaux comme un tissu de soie,
Dont les vagues, pour nous, semblaient bondir de joie;

Les cinq chênes, sur l'herbe étendant leurs bras noirs,
Ces lieux de nos bonheurs et de nos désespoirs,
Où le drame divin de tout notre jeune âge
Avait à chaque site attaché son image!
Et nous la déposions quelquefois, par hasard,
A la place, au soleil, sur l'herbe où mon regard
Se souvenait soudain de l'avoir vue assise
Avec moi sur les fleurs, fleurs que son cercueil brise!
Et son rire et ses dents, ses yeux, son front, sa voix,
Me rentraient dans le cœur comme un coin dans le bois!
Et je me détournais un peu vers le rivage
Pour que le vent du lac me séchât le visage! . . . .

. . . .

. . . .

Enfin près du sépulcre à son père creusé,
Pour la dernière fois le corps fut déposé;
Le front dans mes deux mains, je m'assis près de l'onde,
Pendant que l'on ouvrait dans la terre profonde

Le lit de son sommeil où j'allais la coucher;
Chaque coup dans le sol que j'entendais bêcher,
Faisant évanouir une de ces images
Qui me montaient au cœur à l'aspect de ces plages,
Les brisait tour à tour comme un flot sur l'écueil,
Et toutes les menait s'abîmer au cercueil!
Quand il fut préparé, dans le sillon suprême
Je voulus sur mes bras la recevoir moi-même,
Afin que ce beau corps sous ma main endormi,
S'appuyât, même là, contre ce cœur ami!
La pressant sur mon sein comme une pauvre mère
Qui pose en son berceau son fruit dormant à terre;
Sur le sol aplani, muet, je l'étendis,
Et tirant doucement le sable, j'entendis
La terre sous mes pieds, par le pâtre jetée,
Tomber et retentir à sourde pelletée,
Jusqu'à ce que la tombe exhaussant son niveau
Me rendit au grand jour les pieds sur son tombeau!

. . . .

. . . .

Alors pour passer seul tout ce jour de mystère,
Feignant d'avoir encor quelque saint ministère,
Je dis négligemment aux hommes du convoi
De descendre à pas lents la montagne sans moi,
Et je demeurai seul pour pleurer en silence
L'heure, l'heure sans fin de l'éternelle absence!
Oh! ce qui se passa dans ces veilles de deuil
Entre cette ame et moi couché sur ce cercueil,
Ce qui se souleva d'amour et d'espérance
Du fond de cette fosse où m'appelait Laurence,
Si ma main le pouvait, je ne l'écrirais pas!
Il est des entretiens de la vie au trépas,
Il est des mots sacrés que l'ame peut entendre,
Que nulle langue humaine en accens ne peut rendre,
Qui brûleraient la main qui les aurait écrits,
Et qu'il faut, même à soi, mourir sans avoir dits!

. . . .

. . . .

Quand j'eus seul devant Dieu pleuré toutes mes larmes,
Je voulus sur ces lieux si pleins de tristes charmes,
Attacher un regard avant que de mourir,
Et je passai le soir à les tous parcourir.
Oh ! qu'en peu de saisons les étés et les glaces
Avaient fait du vallon évanouir nos traces !
Et que sur ces sentiers si connus de mes piés,
La terre en peu de jours nous avait oubliés !
La végétation, comme une mer de plantes,
Avait tout recouvert de ses vagues grimpantes,
La liane et la ronce entravaient chaque pas;
L'herbe que je foulais ne me connaissait pas;
Le lac, déjà souillé par les feuilles tombées,
Les rejetait partout de ses vagues plombées;
Rien ne se reflétait dans son miroir terni,
Et son écume morte aux bords avait jauni;
Des chênes qui couvraient l'antre de leurs racines,
Deux, hélas ! n'étaient plus que de mornes ruines,
Leurs troncs couchés à terre étaient noirs et pourris,
Les lézards de leurs cœurs s'étaient déjà nourris;

Un seul encor debout, mais tronqué par l'orage,
Étendait vers la grotte un long bras sans feuillage,
Comme ces noirs poteaux qu'on plante avec la main
Pour surmonter la neige et marquer un chemin;
Ah! je connaissais trop cette fatale route;
Mes genoux fléchissant m'entraînaient vers la voûte;
J'y marchais pas à pas sur des sentiers mouvans;
D'un tas de feuille morte amassé par les vents,
En écartant du pied l'obstacle qu'il m'oppose,
J'entendis résonner et craquer quelque chose.
Étonné, vers le sol jauni je me baissai,
C'étaient des ossemens et je les ramassai;
Je reconnus, aux pieds, notre pauvre compagne,
Notre biche oubliée en quittant la montagne,
Et qui, morte sans doute ou de faim ou de deuil,
Avait laissé ses os blanchis sur notre seuil!
J'entrai sans respirer dans la grotte déserte,
Comme un mort, dont les siens ont oublié la perte,
Rentrerait inconnu dans sa propre maison
Dont les murs qu'il bâtit ne savent plus son nom!

Mon regard d'un coup d'œil en parcourut l'enceinte,
Et retomba glacé comme une lampe éteinte;
O temple d'un bonheur sur la terre inconnu,
Hélas! en peu de temps qu'étiez-vous devenu?
Le sable et le limon, qui comblaient la poterne,
Ne laissaient plus entrer qu'un jour blafard et terne,
Le lierre, épaississant ses ténébreux réseaux,
Interceptait la brise et le reflet des eaux,
La vase, amoncelée au canal de la source,
Dans le creux de la roche avait changé sa course;
Et la coupe de pierre, aux éternels accords,
N'avait plus qu'une mousse aride sur ses bords;
Nul oiseau n'y buvait ou n'y lavait ses ailes;
Les nids de nos pigeons et de nos hirondelles,
Par la dent des renards détachés et mordus,
Flottaient contre la voûte à leurs fils suspendus,
Avec leurs blancs duvets, leurs plumes, leurs écailles
Qui jonchaient le terrain ou souillaient les murailles;
Dans ce séjour de paix, d'amour, d'affection,
Tout n'était que ruine et profanation;

A la place où Laurence avait dormi naguère
Ses doux sommeils d'enfant sur son lit de fougère,
La bête fauve avait dans l'ombre amoncelé
Son repaire d'épine aux broussailles mêlé;
Et des os décharnés, des carcasses livides,
Débris demi rongés par ses petits avides,
Avec des poils sanglans répandus à l'entour,
Souillaient ce seuil sacré d'innocence et d'amour.
Je reculai d'horreur! O vil morceau de boue,
O terre qui produis tes fleurs et qui t'en joue!
O voilà donc aussi ce que tu fais de nous!
Nos pas sur tes vallons, tu les laboures tous!
Tu ne nous permets pas d'imprimer sur ta face
Même de nos regrets la fugitive trace;
Nous retrouvons la joie où nous avons pleuré,
La brute souille l'antre où l'ange a demeuré!
L'ombre de nos amours, au ciel évanouie,
Ne plane pas deux jours sur notre point de vie,
Nos tombeaux dans ton sein, ne gardent même pas
Ce peu de cendre aimée où nous traînent nos pas.

Nos pleurs, cette eau du ciel que versent nos paupières,
En lavant les tombeaux se trompent de poussières;
Le sol boit au hasard la moelle de nos yeux,
Va, terre, tu n'es rien! ne pensons plus qu'aux cieux!

Je me relevai fort de ce cri de colère :
Quand je sortis de l'antre et retrouvai la terre,
L'avalanche, d'en haut, au lac avait roulé,
Un blanc tapis de neige avait tout nivelé;
La tombe n'était plus qu'un léger monticule
Pareil au blanc sillon qu'un enfant accumule;
L'ouragan balayait ces ondoyans sillons,
Et luttant au-dessus contre ses tourbillons,
(Ah! je les reconnus), deux pauvres tourterelles,
Dont la poudre glacée embarrassait les ailes,
Cherchant à s'échapper de ce tombeau mouvant,
Tournoyaient, s'abattaient ensemble sous le vent;
J'appelai par leurs noms ces oiseaux, nos symboles,
Mais l'ouragan de glace emportait mes paroles;

Puis, sans penser ni voir, je descendis en bas,
Et comme si du plomb eût entraîné mes pas!

. . . .
. . . .

Valneige, Novembre 1802.

Écrit sur une page de l'*Imitation de Jésus-Christ.*

Quand celui qui voulut tout souffrir pour ses frères,
Dans sa coupe sanglante eut vidé nos misères,
Il laissa dans le vase une âpre volupté,
Et cette mort du cœur qui jouit d'elle-même,

Cet avant-goût du ciel dans la douleur suprême,
O mon Dieu! c'est ta volonté!

J'ai trouvé comme lui dans l'entier sacrifice,
Cette perle cachée au fond de mon calice,
Cette voix qui bénit à tout prix, en tout lieu!
Quand l'homme n'a plus rien en soi qui s'appartienne,
Quand de ta volonté ta grâce a fait la sienne!
Le corps est homme, et l'ame est Dieu!

Valneige, 19 Mai 1803.

Hélas! depuis six mois j'avais cessé d'écrire,
Mon ame chaque jour de mille morts expire
Depuis que la misère et les contagions
Montent pour décimer ces hautes régions.

Qu'importait à mes yeux ce miroir de ma vie!
Mes yeux sont tout trempés des larmes que j'essuie;
Le loisir du matin ne va pas jusqu'au soir,
Je n'ai ni le désir, ni l'heure de m'asseoir;
Le chevet des mourans est ma place assidue,
A leur longue agonie un peu de paix rendue,
Le signe de la croix tenu devant leurs yeux,
Un serrement de main, un geste vers les cieux,
Les saints honneurs rendus à leur pauvre suaire,
C'est le seul bien, hélas! que je puisse leur faire;
Grâce à moi, sous leur chaume ils ne meurent pas seuls,
L'un après l'autre ils ont tous mes draps pour linceuls,
Et le sol, que mes mains ont creusé pour leur bière,
Ouvre à chacun son lit d'argile au cimetière.

Depuis deux ou trois jours cependant le fléau
Commence à s'amortir dans mon pauvre hameau.
Hélas! il était temps! que de toits sans fumées!
Que de champs sans semence et de portes fermées!

A la ville, au contraire, il s'accroît tous les jours.
Les pauvres qu'il choisit y meurent sans secours,
Les hôpitaux sont pleins d'infirmes qu'il entasse,
Et les morts aux mourans ne font pas assez place,
Les temples trop étroits sont encombrés; leur seuil
Des cadavres pressés repoussent le cercueil;
Le bras des fossoyeurs à bêcher se fatigue;
Une place au sépulcre est un don que l'on brigue;
Les morts vont au tombeau par immenses convois,
Où pour mille cercueils ne marche qu'une croix.
La population se jette aux gémonies,
Les prêtres décimés manquent aux agonies,
Leur pied fraie aux mourans les sentiers du tombeau,
Et comme le pasteur marche après le troupeau,
Les y mènent le soir, le lendemain les suivent;
A peine jusqu'ici trois ou quatre survivent,
Et pour les assister dans leur pieux devoir,
Je descends chaque jour et reviens chaque soir.
Oh! que mon pied court vite au chemin de la tombe!
Quelle grâce d'en haut, mon Dieu, si je succombe!

Si moi qui donnerais pour rien mes jours flétris,
Pour mes frères sauvés vous leur donniez un prix !
Oh ! pour rendre, Seigneur, un époux à la femme,
Une mère à l'enfant, prenez ame pour ame !

. . . .

. . . .

Valneige, 16 Décembre 1805.

Ce soir je remontais pour descendre demain,
Le cœur saignant, les pieds tout meurtris du chemin,
L'esprit anéanti du poids de leur misère,
Comme Jésus montant sous la croix son Calvaire;

Je récitais tout bas les psaumes consacrés
Pour les ames de ceux que j'avais enterrés.
La nuit enveloppait les muettes campagnes;
Seulement en montant les crêtes des montagnes,
Que la lune tardive allait bientôt franchir,
D'une écume de jour commençaient à blanchir.
Elle parut enfin comme un charbon de braise
Qu'on tire, avant le jour, du creux de la fournaise,
Et glissant sur la pente en ruisseau de clarté,
M'éclaira mon sentier de tout autre écarté,
Dur sentier suspendu sur le bord des abîmes,
S'enfonçant dans la gorge et remontant les cimes;
Puis enfin contournant la pente du rocher,
Allant avec mes yeux aboutir au clocher.

J'avais monté long-temps, mon front à large goutte
Découlait de sueur dont je lavais ma route,
Quand je fus à peu près à moitié du chemin,
Au pas où le sentier coupé par le ravin,

L'arche du petit pont, où le torrent dégorge,
Joint une rive à l'autre au creux noir de la gorge,
Sur le pied de la croix, qui s'élève au milieu,
Je m'assis un moment pour respirer un peu;
Un silence complet endormait la nature;
Le torrent desséché s'étendait sans murmure;
Je comptais les rochers de son lit peu profond,
Par la lune baignés, blanchissans jusqu'au fond,
Et dans l'air de la nuit, sans haleine et sans voiles,
On aurait entendu palpiter les étoiles.
Je fus tiré du sein de ma réflexion
Par un étrange bruit de respiration,
J'écoutai : c'était bien une pénible haleine
Qui sortait sous le pont d'une poitrine humaine,
Et qu'au fond du ravin, de moment en moment,
Entrecoupait un faible et sourd gémissement.
Je refuse un instant le souffle à ma poitrine,
Au bas du parapet, l'œil tendu, je m'incline,
Je regarde, j'appelle, et rien ne me répond.
Par le lit du torrent je descends sous le pont;

La lune en inondait l'arche basse et profonde,
Où ses rayons tremblaient sur le sable au lieu d'onde,
Et répandant assez de jour pour l'éclairer,
Laissaient l'œil et les pas libres d'y pénétrer.
Des ronces et des joncs écartant quelque tige,
J'entrai d'un pas tremblant sous cette arche; que vis-je?
Un jeune homme, le corps sur le sable étendu,
Le frisson de la mort sur sa peau répandu,
Sans regard et sans voix, le bras sur quelque chose
De long, d'étroit, de blanc, qui près de lui repose,
Et que dans son instinct sa main, ouverte encor,
Semblait contre son cœur presser comme un trésor;
Je recule d'un pas, la pitié me rapproche,
Recueillant un peu d'eau dans le creux d'une roche,
J'en baigne avec la main son front évanoui;
Il rouvre un œil mourant, par la lune ébloui,
Jette un regard confus sur mon habit, regarde
Si rien n'a déplacé le long fardeau qu'il garde,
Cherche en vain dans sa voix un mot pour me bénir,
Se met sur son séant et ne peut s'y tenir.....

Je lui fis, avec peine, avaler une goutte
D'un flacon de vin vieux que j'avais pour ma route,
Et quand il eut repris ses forces à demi :
« Que faites-vous ici, lui dis-je, mon ami,
« Sous cette arche, à cette heure? Êtes-vous un coupable
« Que son crime poursuit? ou quelque misérable
« Qui n'ayant plus de toit pour abriter son front
« Pendant les nuits d'hiver, se cache sous le pont?
« Coupable ou malheureux vous n'avez rien à taire,
« Pardonner, soulager, c'est tout mon ministère;
« Je suis l'œil et la main et l'oreille de Dieu,
« Sa providence à tous, le curé de ce lieu! »
Un éclair, à ce nom, parcourut son visage,
Il joignit ses deux mains : — « Le curé du village?
« Vous! vous! s'écria-t-il, ne me trompez-vous pas?
« Ah! c'est Dieu qui nous a jetés là sous vos pas,
« O bon Samaritain, c'est lui qui vous envoie!
« Arriver jusqu'à vous, puis mourir avec joie! » —
« Qu'attendez-vous de moi? lui dis-je! » — « Hélas! voyez,
« Voyez ce qu'en tombant je dépose à vos pieds; »

Et retirant son corps qui projetait une ombre
Sur le côté de l'arche et du fardeau plus sombre,
Je vis sur la poussière un grand coffre de bois;
Un lambeau de lin blanc en couvrait les parois;
Une croix de drap noir, petite, inaperçue,
Du côté le plus large au lin était cousue;
Une image de sainte, au bas, avec des lys,
Comme le pauvre peuple en suspend à ses lits;
Un rameau de bois sec, plus haut une couronne
De ces fleurs de papier, qu'aux fiançailles l'on donne,
Que tresse un fil de cuivre aux oripeaux d'argent,
Pauvre luxe fané de l'amour indigent!
A ces signes, hélas! si présens à mon ame,
Je reconnus soudain le cercueil d'une femme!
« Malheureux! m'écriai-je en un premier transport,
« Parlez, que faisiez-vous? profaniez-vous la mort?
« Vouliez-vous dérober au tombeau son mystère?
« Osiez-vous disputer sa dépouille à la terre? »
Son front à ce soupçon se redressa d'horreur,
Il joignit ses deux mains sur le corps; « Ah! monsieur,

« Moi profaner la mort et dépouiller la tombe!
« Ah! si depuis deux jours, sous ce poids je succombe,
« C'est pour n'avoir pas pu des vivans obtenir
« Une main de l'autel qui voulût la bénir,
« Une prière à part, hélas! pour sa pauvre ame!
« Cette bière est à moi, cette morte est ma femme! »
— « Expliquez-vous, lui dis-je, et sur ce cher linceul,
« S'il est vrai, mon enfant, vous ne prierez pas seul;
« Mes larmes tomberont du cœur avec les vôtres,
« Je n'en ai plus pour moi, mais j'en ai pour les autres; »
Je m'assis près du corps, dans le lit du torrent.

— « J'étais, monsieur, dit-il, un pauvre tisserand,
« A celle que j'aimais marié de bonne heure,
« De travail et d'espoir dans notre humble demeure,
« Nous vivions; nos amours avaient été bénis
« D'un enfant de trois ans vienne la Saint-Denis;
« Que nous étions heureux tous trois, toujours ensemble,
« Autour de ce métier où la tâche rassemble!

« Que de chants, de regards, de sourires d'amour,
« Sur la trame entre nous, s'échangeaient tout le jour :
« Ma femme, à mes côtés, travaillant à l'aiguille,
« Me passant la navette; et la petite fille
« De mon métier déjà comprenant les outils,
« Garnissant les fuseaux, ou dévidant les fils;
« Et le soir, quand le lin reposait sur la trame,
« Quel plaisir de nous voir assis avec ma femme,
« Auprès de la fenêtre où quelques pots de fleurs
« D'iris, de réséda, nous répandaient l'odeur,
« Regarder en repos le soleil qui se couche
« De ses longs rayons d'or jouant sur notre couche,
« Manger sur nos genoux nos fruits et notre pain,
« Nous agacer du coude ou nous prendre la main,
« Pendant que l'un de nous, de son pied qu'il soulève,
« Berçait dans son berceau l'enfant riant d'un rêve !
« Ah! monsieur, il me semble encor que je les vois !
« Cette image me tue et me coupe la voix !
« Le travail allait bien alors; chaque semaine
« Le salaire assidu suffisait à la peine;

« La toile ne manquait jamais sur le métier,
« Et nous pouvions manger notre pain tout entier;
« Nous n'avions au bon Dieu que des grâces à rendre !
« Aussi, que le bonheur rend la prière tendre !
« Et combien dans nos yeux de larmes de bonheur,
« De ses dons tous les soirs rendaient grâce au Seigneur !
« Hélas ! ce temps fut court; Dieu du fond de l'abîme
« Fit souffler dans les airs le mal qui nous décime;
« Nos voisins tour à tour succombaient à ses coups,
« Et d'étage en étage il monta jusqu'à nous.
« Respirant la première une fièvre brûlante,
« Comme un tendre bourgeon qui gèle avant la plante,
« Notre enfant entre nous mourut en un clin d'œil,
« Je vendis sa croix d'or pour avoir un cercueil
« Sa mère de ses mains lui mit sa robe blanche,
« La para pour la mort comme pour un dimanche,
« Et, la couvrant cent fois de baisers et de pleurs,
« Effeuillant sur ses beaux pieds joints, nos pots de fleurs;
« De son dernier bijou lui fit le sacrifice,
« Pour que comme aux grands morts on lui fît un service;

« Moi-même, dépouillant mon unique trésor,
« Arrachant de mon doigt, hélas ! mon anneau d'or,
« J'achetai du gardien de la funèbre enceinte,
« La fosse de trois pieds creusée en terre sainte !...

« Le mal dans la maison une fois introduit,
« Ma femme entre mes bras mourut la même nuit ;
« Sans or, sans médecin, sans prêtre, sans remède,
« Je ne pus qu'appeler tous les saints à son aide,
« Réchauffer ses pieds froids de mon corps, dans mes bras ;
« La disputer long-temps souffle à souffle au trépas ;
« Souvent dans cette nuit de l'angoisse mortelle,
« En me serrant la main : Promets-moi, me dit-elle,
« Que tu ne laisseras jamais jeter mon corps
« Sans bière et sans tombeau dans le fossé des morts ;
« Mais que tu feras faire un service à l'église,
« Pour que plus vite au ciel notre ange nous conduise,
« Et que plus près de Dieu, pour toi priant là-haut,
« Nous puissions à nous deux te rappeler plus tôt !

« Je lui promis, mon père, et sur cette promesse,
« Son ame s'en alla tout heureuse en caresse;
« Hélas ! je promettais, je croyais obtenir
« Plus qu'en ces jours si durs je ne pouvais tenir;
« Par la longue misère ou par la maladie,
« La charité publique était tout attiédie;
« Je cherchai vainement parmi nos froids amis,
« De quoi faire accomplir ce que j'avais promis :
« Des planches, un linceul et des clous pour la bière,
« Une messe à son ame, un coin au cimetière !.....

« Je revins morne et seul près du cierge m'asseoir,
« Le regardant brûler d'un œil de désespoir,
« Quand il fut consumé, dans un transport féroce,
« Je lui fis un linceul de sa robe de noce,
« J'arrachai, je clouai les planches de son lit,
« Dans ce cercueil d'amour, ma main l'ensevelit,
« Puis, attendant cette heure où dans la matinée
« Au service des morts la messe est destinée,

« Et, chargeant sur mon dos ce cher et sacré poids,
« J'allai prendre mon rang, seul, au bout des convois;
« Mais, de tous les quartiers éloignés de la ville,
« Les tombereaux venaient s'encombrer à la file,
« Hélas! et dans leur mort comme dans leur vivant,
« Les plus riches, monsieur, passaient encor devant;
« Repoussé le dernier, toujours de bière en bière,
« Courbé sous mon fardeau je me traînais derrière;
« L'église était déjà remplie, et le cercueil,
« Sans cortége et sans pleurs, fut repoussé du seuil!

« Deux jours entiers, monsieur, d'églises en églises,
« Je tentai d'obtenir les prières promises,
« Ou de surprendre au moins, saintement importun,
« La bénédiction que l'on donne en commun,
« Et deux jours, mendiant en vain la sépulture,
« Dans la chambre sans lit, sans feu, sans nourriture,
« Je rapportai plus lourd mon fardeau de douleur...
« Enfin, Dieu me fit naître une pensée au cœur.

« Allons, dis-je en moi-même, à la montagne; un prêtre
« Là-haut par charité la recevra peut-être,
« Et, prenant en pitié ma misère et mon vœu,
« Lui bénira gratis sa terre au champ de Dieu.

« Je repris sur mon dos ma charge raffermie,
« Je sortis dans la nuit de la ville endormie,
« Comme un voleur furtif tremblant au moindre bruit,
« Par l'ange de ma femme à mon insu conduit;
« M'enfonçant au hasard dans la gorge inconnue,
« Me guidant sur le son des cloches dans la nue,
« Sous le poids de mon ame et de trois jours de mort
« Pliant à chaque pas, succombant sous l'effort,
« Me relevant un peu, me traînant sous la bière,
« Les genoux et les mains déchirés par la pierre,
« Enfin, sentant mon cœur me défaillir ici,
« Et craignant qu'avant l'heure où l'air est éclairci,
« Le pied du voyageur nous heurtât dans sa marche,
« J'ai tiré mon fardeau sous l'abri de cette arche,

« Déjà mort, à vos soins, mon regard s'est rouvert,
« La grâce du Seigneur à vous m'a découvert !.... »

. . . .
. . . .

« O mon frère, lui dis-je, ô modèle de l'homme !...
« De quelque nom obscur que la terre vous nomme,
« Oh ! quelle charité ne rougit devant vous ?
« Ah ! sous tant de fléaux qui s'acharnent sur nous,
« Quand l'homme que l'on jette et traîne sur la claie,
« N'est plus qu'un vil fumier qu'un fossoyeur balaie,
« A qui la terre même a fermé le tombeau,
« Pour le cœur contristé, qu'il est doux, qu'il est beau
« De voir l'humanité dans une classe obscure,
« Par de semblables traits révéler sa nature,
« Conserver à la mort tant de fidélité.
« Ne voir dans le cercueil que l'immortalité ;
« Et combien on est fier dans ce poids de misère,
« D'être homme avec cet homme et de le nommer frère !

« Ah! venez avec moi, courage! levez-vous!
« L'ange de vos amours marchera devant nous;
« A la terre de Dieu je porterai moi-même
« Ce corps dont l'ame au ciel vous regarde et vous aime;
« Je creuserai sa fosse à l'ombre du Seigneur,
« Je ferai pour ses os comme pour une sœur;
« Mais, ô mon cher enfant, consolez-vous, son ame
« N'a pas besoin là-haut que ma voix la réclame;
« Aux regards de celui qu'un soupir satisfait,
« Quelle prière vaut ce que vous avez fait?
« Quel office, ô mon fils, que cette nuit mortelle,
« Cette route, ce sang, cette sueur pour elle!
« Ah! dans son saint trésor, Dieu n'a jamais compté
« De tribut qui vers lui plus suave ait monté!
« Venez, nous n'avons plus qu'à la rendre à la terre,
« La nuit baisse et le jour... cachons-lui ce mystère; »
Et prenant un côté du cercueil sous mon bras
Le jeune homme prit l'autre et mesurant nos pas,
Par ces rudes sentiers, lentement nous montâmes;
Nos membres fléchissans s'appuyaient sur nos ames;

Nos deux fronts inondaient le cercueil de sueur,
Et le matin jetait sa première lueur,
Quand sur le seuil désert de l'église fermée,
Je remis le mourant et sa dépouille aimée,
J'ornai secrètement l'autel, sans réveiller
Marthe, l'enfant de chœur, ni le vieux marguillier;
Je célébrai du jour le solennel service;
Des morts dans le Seigneur, seul je chantai l'office,
Et la voix de l'époux, du seuil du saint enclos,
Aux psaumes de la mort répondait en sanglots,
Puis, creusant de mes mains la fosse au cimetière,
J'y descendis, pleurant, pour y coucher la bière,
J'y jetai le premier la terre; et puis l'époux;
Ma pelle referma la couche en peu de coups,
Et la croix surmonta le lit du dernier somme.
Quand tout fut accompli, l'infortuné jeune homme,
Triomphant dans ses pleurs, s'assit sur le tombeau,
Comme un homme arrivé s'asseoit sur son fardeau.

Valneige, 27 Décembre 1803.

Il est mort ce matin, ô paix à sa pauvre ame!
Je rouvrirai pour lui la couche où dort sa femme!

. . . .

. . . .

28 Décembre, de son lit.

Au lit mystérieux que referme la mort,
Heureux l'œil qui se clot et le front qui s'endort
Sur l'oreiller divin d'une sainte espérance!
O sommeil! ô réveil! ô ma mère! ô Laurence!

Le moment tant prié serait-il donc venu ?

. . . .

Je me sens un besoin de repos inconnu,
Un voile sur mes yeux, des ombres dans ma chambre,
Des ailes dans le cœur, du plomb dans chaque membre,
D'un œil plus attendri mon chien lèche ma main,
Prévoirait-il ma mort?... ah! si c'était demain ?...

. . . .

. . . .

(Le journal interrompu par une maladie longue et douloureuse ne fut jamais repris.)

FIN DE LA NEUVIÈME ÉPOQUE.

ÉPILOGUE.

Epilogue.

On eût dit que la mort avait fermé le livre,
Mais sa force à ce coup l'avait laissé survivre;
Et ce fut, je présume, à peu près vers ce temps
Que je fis sa rencontre à la fin du printemps,

Qu'un premier entretien confondit nos deux ames,
Et que du premier jour tous deux nous nous aimâmes !
Depuis ce moment-là, jusqu'à ses cheveux blancs,
A sa maison de paix, je montais tous les ans.
Elle était à mon cœur une source d'eau bonne
Qu'on sait dans les rochers sans la dire à personne,
Et que dans sa mémoire on réserve avec soin
Pour aller à la soif la chercher au besoin ;
Chaque fois que ma vie était un peu fanée,
Qu'un chagrin me pesait dans le cours de l'année,
Mon instinct près de lui me portant aussitôt,
Dans un coin de mon cœur mettait tout en dépôt,
Pour aller dans son sein le verser à son heure,
Et rapporter la paix qui comblait sa demeure !
Où trouver maintenant ma pauvre goutte d'eau,
Et ce banc sur la route où poser mon fardeau ?

Et puis comme il m'aidait dans mes douces études,
Comme il connaissait bien toutes les habitudes

Des plantes, des oiseaux, des insectes de Dieu !
Comme il me disait juste à quelle heure, en quel lieu,
Sous quel rayon du soir, sur quelle verte pente
Ma main tomberait mieux sur l'insecte ou la plante !
Et comme de l'hyssope aux plus superbes fleurs,
De tout ce qui végète il m'enseignait les mœurs !
Il n'avait pourtant lui, ni grand herbier, ni livre ;
Je recueillais tout mort, mais lui voyait tout vivre ;
Je savais mieux les noms, les genres, les contours,
Lui les saveurs, les goûts, les instincts, les amours ;
Pour lui chaque herbe était un rayon d'évidence,
Un signe du grand mot où luit la providence ;
De ce signe divin par la sagesse écrit
Je contemplais la terre, et lui lisait l'esprit,
Et prêtant à chaque herbe une claire étincelle
D'ame distincte au sein de l'ame universelle,
Il la voyait sentir, penser, agir, aimer,
Et la nature ainsi qu'il savait animer,
Avec ses sentimens, ses grâces infinies,
Et ses transitions fondant en harmonies,

Devenait sous sa langue un poëme sans fin;
Mais toujours émouvant l'ame et toujours divin,
Car le nom de l'auteur, brillant sur chaque page,
De jour et de chaleur inondait tout l'ouvrage;
Jamais on n'y lisait avec lui sans bénir,
Et sans sentir aux yeux une larme venir!....

A présent que j'ai lu dans cette ame si tendre,
Je reviens sur sa vie et j'ai peine à comprendre
Comment il a vécu comme un autre ses jours,
Après avoir noyé tant d'ame dans leur cours?
J'aurais cru qu'une mort précoce et volontaire
Aurait déraciné cet homme de la terre,
Ou que son front, chargé de mystère et d'ennui,
Aurait jeté toujours une ombre devant lui!

Il n'en fut pas ainsi, j'en bénis Dieu; sa vie
Quoique troublée au fond, ne parut point tarie;

Elle continua de couler doucement,
Sans devancer jamais sa pente d'un moment,
Et sans rendre son eau plus trouble ou plus amère
Pour celui qui regarde ou qui s'y désaltère;
La douleur qu'elle roule était tombée au fond;
Je ne soupçonnais pas même un lit si profond;
Nul signe de fatigue ou d'une ame blessée
Ne trahissait en lui la mort de la pensée;
Son front, quoique un peu grave, était toujours serein,
On n'y pouvait rêver la trace d'un chagrin
Qu'au pli que la douleur laisse dans le sourire,
A la compassion plus tendre qu'il respire,
Au timbre de sa voix ferme dans sa langueur,
Qui répondait si juste aux fêlures du cœur :
Il se fit de la vie une plus mâle idée,
Sa douleur d'un seul trait ne l'avait pas vidée;
Mais adorant de Dieu le sévère dessein,
Il sut la porter pleine et pure dans son sein,
Et ne se hâtant pas de la répandre toute,
Sa résignation l'épancha goutte à goutte,

Selon la circonstance et le besoin d'autrui,
Pour tout vivifier sur terre autour de lui !

S'il poursuivit ainsi son chemin jusqu'au terme,
C'est qu'en ses saintes mains le bâton était ferme,
C'est que sa tendre foi, qui n'était plus qu'espoir,
Dorait le but d'avance et le lui faisait voir;
L'heure dont on est sûr de tant de confiance
S'attend sans amertume et sans impatience;
Dans des chemins connus on marche à petit pas;
Et quand on sait le terme, on est moins vite las.

Et puis les demi-cœurs et les faibles natures
Meurent du premier coup et des moindres blessures;
Mais les ames que Dieu fit d'un acier plus fort,
De l'ardeur du combat vivent jusqu'à la mort;
De leur sein déchiré leur sang en vain ruisselle,
Plus il en a coulé, plus il s'en renouvelle,

Et souvent leur blessure est la source de pleurs,
D'où le baume et l'encens distillent mieux qu'ailleurs!

J'ai trouvé quelquefois, parmi les plus beaux arbres
De ces monts où le bois est dur comme les marbres,
De grands chênes blessés, mais où les bûcherons
Vaincus, avaient laissé leur hache dans les troncs,
Le chêne dans son nœud la retenant de force,
Et recouvrant le fer de son bourlet d'écorce,
Grandissait, élevant vers le ciel, dans son cœur,
L'instrument de sa mort, dont il vivait vainqueur!
C'est ainsi que ce juste élevait dans son ame,
Comme une hache au cœur, ce souvenir de femme!

Lorsqu'après cette fin que je n'avais pu voir,
J'eus accompli pour lui le funèbre devoir,
De tout ce qu'il laissait me faisant ma famille,
Je voulus emmener Marthe, la pauvre fille!
Elle me répondit, en me montrant du doigt
L'arbuste enraciné dans les fentes du toit:

« A ces murs comme lui, ma vie a pris racines,
« On me laissera bien vieillir sous ces ruines,
« Qu'est-ce qui soignerait le chien abandonné ?
« On m'y rapportera le pain que j'ai donné ! »
Je sifflai vainement le chien du pauvre prêtre,
Il s'émut à la voix de l'ami de son maître;
Mais flairant le sentier qui menait au cercueil,
Sans faire un pas plus loin, il me suivit de l'œil;
Les oiseaux affranchis revinrent à leur cage,
Et je n'emportai rien de son cher héritage,
Que son saint crucifix de buis et de laiton,
Ces feuillets déchirés, sa bible et son bâton.

Depuis ce jour, au mois où l'on coupe les seigles,
Je monte tous les ans la montagne des Aigles,
Et de mon pauvre ami le récit à la main,
De la grotte, en lisant, je refais le chemin;
Du drame de ses jours j'explore le théâtre,
Et j'y trouve souvent son vieil ami le pâtre

Qui laissant ruminer à l'ombre son troupeau,
Rêve des deux amans, assis sur leur tombeau;
Car malgré le mystère et malgré la distance,
Jocelyn dort aussi, près du corps de Laurence;
Lorsque dans la montagne, on sut par mes discours
Le secret divulgué de ces saintes amours,
Ses pauvres paroissiens, par pitié pour son ame,
Rapportèrent sa cendre au *tombeau de la dame*,
Et depuis sept printemps, ils sont couchés tous trois
Aux lieux qu'ils ont aimés, et sous la même croix,
Souvent des jours entiers, j'y rêve ou j'y médite;
Car on aime ce sol qu'une dépouille habite,
Comme on aime à s'asseoir sur le banc de gazon,
Où, lorsque le soleil a quitté l'horizon,
La brume du couchant que l'heure en paix déplie,
Vous enveloppe d'ombre et de mélancolie;
Mais où le rayon mort, qui voile sa splendeur,
Laisse long-temps sur l'herbe un reste de tiédeur!

FIN DE L'ÉPILOGUE.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

TOME I.

NOTE I, PAGE 106.

LE PATRE.

« La vallée de Lauterbruennen est enfermée dans des gorges de montagnes. La limite occidentale de la vallée d'où se précipite le Staubbach, serait regardée, en tout autre pays, comme une montagne

d'une hauteur immense. Ici, elle ne paraît qu'une petite colline, en comparaison de la chaîne opposée, dont le point le plus élevé est le magnifique Iungfrau-horn, qui se prolonge dans une direction semi-circulaire; et, dominant les pics adjacens, s'élève à une hauteur prodigieuse. Nous sommes actuellement logés chez le ministre de Lauterbruennen, petit village, ou plutôt amas de chaumières, parsemées, comme celles de Grindelwald, sur toute la vallée et dans les parties accessibles des collines. Près de la maison, est la fameuse chute du Staubbach, que j'ai été voir. Ce torrent roule perpendiculairement d'une hauteur si considérable, qu'il se résout en tombant en pluie fine, dont la plus grande partie s'isole dans sa chute; mais le reste du volume d'eau se brise à moitié chemin contre une saillie que forme le rocher, et d'où elle s'élance avec force. L'ecclésiastique, notre hôte, mesura, il y a quelque temps, sa hauteur perpendiculaire, et la trouva de neuf cent trente pieds. Le soleil luisant dans une di-

rection opposée, un petit arc-en-ciel était réfléchi vers le bas de la chute. Me tenant dans un éloignement convenable, je vis ce phénomène physique prendre une figure semi-circulaire. A mesure que j'en approchai, les points opposés de l'extrémité de l'arc coïncidèrent par degrés, et formèrent un cercle parfait des couleurs les plus vives et les plus brillantes. Je m'avançai davantage pour jouir mieux de ce charmant spectacle. Le cercle perdait par intervalles pressés quelque chose de son diamètre; et quand je fus arrivé au-dessous de la chute, je le vis tout à coup disparaître. Ayant levé les yeux pour regarder le torrent, il ne m'offrit que l'image d'une nuée de poussière, et c'est en effet à cette circonstance qu'il doit son nom, Staubbach signifiant dans la langue allemande une fontaine de *poussière*. Je fus bien mouillé pour prix de ma curiosité; mais j'eus du moins la satisfaction de voir une miniature de l'arc-en-ciel. Ce phénomène n'est pas très rare, puisqu'on peut l'observer dans toutes les cas-

cades sur lesquelles le soleil brille en ligne directe sous un certain aspect; mais dans le cas actuel, ce fut pour moi un motif de consolation de voir que cet objet était singulièrement frappant.

« Le lendemain matin, nous allâmes à cheval à l'extrémité de la vallée, qui présente plusieurs points de vue très beaux, et nous montâmes vers les glaciers qui s'étendent depuis la base du Breit-horn et du Gross-horn. Dans ce vallon charmant, on voit sortir de terre plusieurs courans (1) de l'eau la plus limpide, qui forment autant de petites rivières, et de nombreux torrens s'y précipitent du haut des montagnes. J'en remarquai deux, en particulier, qui tombent d'une élévation plus grande que le Staubbach même; mais leur chute n'étant pas si perpendiculaire, ils ne sont pas intéressans au même degré.

(1) C'est de là que lui vient le nom de *Lauterbruennen*, qui signifie en allemand, *plusieurs sources*.

«Après avoir monté pendant plus de trois heures, nous gagnâmes une petite cabane, habitée, dans l'été, par des pâtres qui font d'excellens fromages, et gardent de nombreux troupeaux de vaches, de chèvres et de pourceaux. Ici nous fûmes régalés d'un quartier de chamois froid, que notre hôte avait réservé pour nous, et notre repas se termina par de la crême délicieuse pour dessert. De là nous montâmes plus haut; nous arrivâmes avec beaucoup de difficulté aux confins des glaciers, et nous nous vîmes entièrement entourés par des rochers raboteux et presque impraticables. Nous aurions désiré aller en avant; mais notre hôte nous ayant assuré que nous n'avions pas trop de temps pour nous retirer avant la nuit, nous nous assîmes près de la glace, et contemplâmes avec transport et admiration une partie de la grande chaîne centrale des montagnes. C'étaient rochers sur rochers, montagnes sur montagnes, masses étonnantes par leur prodigieuse hauteur autant que par l'immense va-

riété de leurs formes grossières. Un des pics, qui est appelé le Gross-horn, est pyramidal, et sa pointe est terminée par de la neige glacée : un autre, nommé le Breit-horn, est fait en cône, et paraît couronné à son sommet d'une masse énorme de glace transparente, que les rayons du soleil, par leur réflexion, enrichissaient d'accidens de lumière de la plus grande beauté. Le plus élevé et le plus majestueux de tout le groupe, est le Iungfrau-horn ou Virgins-horn, dont j'ai dit plus haut qu'il était ainsi nommé, parce que son sommet est inaccessible.

« Les interstices d'entre les montagnes sont remplis par de grandes vallées de glace brisée sous une infinité de formes variées; et plusieurs torrens, qui se font jour à travers la neige, s'unissant dans leur cours, forment le Weiss-Lutchine, rivière qui roule rapidement dans la vallée de Lauterbruennen, joint le Schwartz-Lutchine, qui tombe du Grindelwald, et se jettent ensemble dans l'Aar.

« Plusieurs des montagnes sont couvertes de verdure jusqu'à une grande élévation, ce qui fait reposer l'œil avec plaisir, entouré, comme il l'est, de l'horreur de ces scènes d'hiver. Nous observâmes aussi, à des hauteurs considérables, plusieurs petits villages qui, autant que nous en pûmes juger à cette distance, ne doivent pas être d'un accès moins difficile que les glaciers où nous avions monté.

« Quelle que soit la magnificence et la variété de cette scène curieuse, où l'on voit, au milieu de l'été, la glace et la neige auprès de la verdure des forêts et des terres en culture, j'avouerai cependant que l'idée que je m'étais formée de l'étendue immense et de l'apparence admirable de ces glaciers, était fort au-dessus de la réalité. C'est le seul objet qui, de tout ce qu'offre la Suisse, n'ait pas répondu à nos espérances; quoique, néanmoins, on doive les considérer comme une des plus grandes curiosités de ce pays. Notre erreur fut due sans doute aux ré-

cits ampoulés que nous avions entendu faire des glaciers de Grindelwald et de Lauterbruennen. Nous supposions que le glacier du Furca était fort inférieur en étendue à ceux de Grindelwald et de Lauterbruennen, au lieu que, dans le fait, il leur est égal à tous égards, si même il ne leur est supérieur.» (William Coxe, *Voyage en Suisse*.)

NOTE II, PAGE 108.

GROTTE DES AIGLES.

La scène principale de cet épisode se passe dans cette magnifique chaîne des Alpes qui noue la Sa-

voie au Dauphiné entre Grenoble et Chambéry. C'est là qu'est la Grande Chartreuse visitée par l'auteur, qui laissa les vers suivans sur le livre des hermites.

VERS

IMPROVISÉS A LA GRANDE CHARTREUSE.

JÉHOVA de la terre a consacré les cimes;
Elles sont de ses pas le divin marchepied;
C'est là qu'environné de ses foudres sublimes
Il vole, il descend, il s'assied.

Sina, l'Olympe même, en conservent la trace;
L'Oreb, en tressaillant, s'inclina sous ses pas;
Thor entendit sa voix, Gelboé vit sa face;
Golgotha pleura son trépas.

Dieu que l'Hébron connaît, Dieu que Cédar adore!
Ta gloire à ces rochers jadis se dévoila;
Sur le sommet des monts nous te cherchons encore;
Seigneur, réponds-nous; es-tu là?

Paisibles habitans de ces saintes retraites,
Comme au pied de ces monts où priait Israel,
Dans le calme des nuits, des hauteurs où vous êtes
N'entendez-vous donc rien du ciel?

Ne voyez-vous jamais les divines phalanges
Sur vos dômes sacrés descendre et se pencher?
N'entendez-vous jamais des doux concerts des anges
Retentir l'écho du rocher?

Quoi! l'ame en vain regarde, aspire, implore, écoute;
Entre le ciel et nous est-il un mur d'airain?
Vos yeux, toujours levés vers la céleste voûte,
Vos yeux sont-ils levés en vain?

Pour s'élancer, Seigneur, où ta voix les appelle,
Les astres de la nuit ont des chars de saphirs;
Pour s'élever à toi, l'aigle au moins a son aile;
Nous n'avons rien que nos soupirs!

Que la voix de tes saints s'élève et te désarme;
La prière du juste est l'encens des mortels;
Et nous, pécheurs, passons : nous n'avons qu'une larme
A répandre sur tes autels.

NOTE III, PAGE 109.

CHAMOIS.

« Notre guide est *chasseur* de profession. Il parcourt fréquemment cette grande chaîne de montagnes, pour surprendre et tuer le chamois, animal remarquable par sa légèreté à courir au milieu des rochers escarpés, et à sauter par dessus les précipices. J'appris de lui que ce glacier est l'extrémité

d'une vallée de glace d'environ douze milles de long, et d'un à quatre de large. Ensuite, elle forme deux branches, dont l'une s'étend vers le Shreckhorn, et l'autre vers le Valais.

« Il parle avec beaucoup d'enthousiasme de sa profession, quoique, dit-il, elle soit extrêmement pénible et quelquefois dangereuse. Il tue ordinairement depuis six jusqu'à quinze chamois par an. La chair en est fort délicate et lui sert à nourrir sa famille, et il vend chaque peau une guinée. Il se sert d'une arquebuse, et les tire ordinairement à la distance de cent cinquante toises et plus.

« Le chamois est un animal très craintif, et par conséquent fort attentif sur ce qui peut lui nuire. Ils vont communément par troupeaux de vingt ou trente, et tandis qu'ils paissent, l'un d'eux fait sentinelle sur une des hauteurs voisines, et est relevé par un autre de quart d'heure en quart d'heure.

Le factionnaire regarde tout autour de lui avec un air d'inquiétude et de grande attention; et quand il soupçonne le moindre danger, il avertit le troupeau par un cri aigu; tous décampent aussitôt à la suite l'un de l'autre.

« Le chamois se nourrit de différentes sortes d'herbes, et principalement de celle appelée *lichen rangiferinus*, qui, en plusieurs endroits, couvre les sommets et les flancs des montagnes. Pour trouver cette nourriture dans l'hiver, ces animaux imitent le procédé du renne de Laponie; grattant la neige avec les pieds de devant, et la dégelant fréquemment par la chaleur de son haleine, pour la faire céder plus aisément. Mais lorsque l'épaisseur ou la dureté de la neige les empêche de découvrir la terre pour trouver le lichen, ils broutent les branches des jeunes sapins.

« Dans l'été, le corps du chamois est d'un brun jaunâtre, et le dessous de la gorge est blanchâtre:

son poil est court et doux. En hiver, il devient long et d'un brun foncé, assez semblable à celui de l'ours, ce qui le défigure entièrement. On en a trouvé quelquefois, mais bien rarement, qui étaient mouchetés et de différentes couleurs; et dernièrement on en a tué sur l'Engelberg un qui était tout blanc. A tout autre égard, il était comme un chamois ordinaire; et c'est un problème de savoir s'il était né blanc, ou si cette couleur était en lui l'effet de la vieillesse.

«Linnæus a classé le chamois dans l'espèce du bouc, sous le nom de rupicapra ou chèvre de montagne. Il ne connaissait pas assez les antelopes pour en former une classe, comme l'a fait Pallas, qui y a judicieusement placé ce quadrupède. L'exemple de Pallas a été suivi par Pennant et les zoologistes qui sont venus après lui.» (William Coxe, *Voyage en Suisse*, lettre XXIX.)

NOTE IV, PAGE 110.

LE TORRENT. PONT NATUREL.

L'auteur s'est évidemment inspiré ici de la vue de ce magnifique torrent qui descend du lieu appelé le *Désert* au village des Échelles. Mais la poésie ni le pinceau n'atteindront jamais à la sublime horreur

de ces chutes d'eau qui se sont creusé un lit tortueux dans la pierre, souvent à une profondeur de quarante pieds. Il arrive fréquemment qu'elles percent le rocher au lieu de le franchir. Des ponts naturels se forment ainsi, donnant passage aux bergers ou aux chasseurs de chamois. Quand ces ponts s'écroulent sous le choc des eaux ou des avalanches, les habitans des châlets restent séparés du monde jusqu'à l'été. Il y a plusieurs de ces ponts écroulés dans cette partie des Alpes.

NOTE V, PAGE 121.

La végétation de ces parties inférieures des Alpes est la plus riche du monde par un point donné. Elle compte trois mille espèces de végétaux.

NOTE VI, PAGE 179.

GLACIERS.

« Nous descendîmes ensuite au glacier, que nous cotoyâmes, en prenant le chemin que tiennent les gens qui cherchent le cristal. Nous arrivâmes, en moins d'une heure, à un passage très dangereux,

nommé *les Ponts*, qui est perpendiculairement élevé sur le roc et bordé d'un affreux précipice. Ces passages sont encore d'un accès très difficile; mais on courait bien plus de danger avant que M. de Saussure eût fait sauter quelques parties du roc par le moyen de la poudre à canon, et creuser des trous pour poser les mains et les pieds. Le premier pont était de la longueur de quarante pas; et les deux autres, un peu plus praticables, d'environ dix chacun. Nous arrivâmes en moins d'un quart d'heure à une fontaine qui coule de la voûte et des côtés d'une grotte formée par la nature. Le dedans de cette grotte est presque rempli de larges touffes de *ramusculus glacialis*. C'est là où nous nous assîmes pour prendre notre premier repas; ayant fait à peu près huit milles depuis notre départ de *Chamouny*.

« Nous passâmes ensuite à travers des neiges, reste d'une *avalanche* du dernier hiver, et nous par-

vînmes sur la *Moraine;* nom qu'on donne à un amas de pierres et de terres que les glaciers rejettent des deux côtés, après les avoir reçus des montagnes plus élevées. Il y a du danger à passer dessus, et il faut bien sonder les endroits sur lesquels on marche. Les parties du glacier sur lesquelles ces pierres sont amoncelées, sont plus élevées et plus dures que toutes les autres. La terre qui roule du haut des montagnes s'y trouve placée avec tant de régularité et de symétrie, qu'il semble que ce soit l'ouvrage de l'art. En regardant de cet endroit la mer de glace que nous avions au-dessous de nous, elle nous semblait impraticable. Les fentes qui la coupaient dans toutes les directions possibles étaient innombrables, et formaient des précipices d'une profondeur immense, dont les bords semblaient devoir s'écrouler à chaque instant. Nous jugeâmes cependant qu'il ne fallait que du courage et de l'adresse pour échapper à tout danger. Au lieu de crampons, nous avions, à nos souliers, de grands clous, qui nous paraissaient

beaucoup plus commodes, et nos bâtons armés d'un fer pointu nous furent d'un très grand secours. Étant descendus dans le glacier, nous trouvâmes qu'un vent chaud avait amolli la glace; ce qui la rendait moins glissante.

« Nous y restâmes environ un quart d'heure; ensuite, ayant regagné la *Moraine*, nous y fîmes une promenade d'une demi-heure. Nous nous embarquâmes alors sur la grande mer de glace, nommée *Glacier des Bois*. Je ressentis, il est vrai, une forte émotion, lorsque je me trouvai au milieu de déserts affreux, où d'horribles précipices semblaient s'ouvrir à chaque instant sous nos pas. Les gouttes qui découlaient des glaçons réunis sur le sommet des montagnes, frappées par les rayons du soleil, produisaient une infinité de petits ruisseaux qui offraient le coup d'œil le plus curieux. Ces ruisseaux se creusent des lits d'où ils se précipitent en torrens à travers les fentes du glacier, en faisant un bruit

effroyable. Ils viennent augmenter le bassin formé par la fonte de la surface intérieure, et se percent une issue dans l'immense voûte de glace de la vallée de *Chamouny* d'où l'*Arveron* prend sa source. Ces eaux sont agréables et extrêmement rafraîchissantes.

« Quoique, au premier aspect, on juge cette immense étendue de glace impraticable à tout animal, excepté aux chamois et aux marmottes, même à l'homme de pied le plus intrépide, les troupeaux, pour aller chercher une chétive subsistance de l'autre côté des rochers, n'hésitent cependant pas à la traverser. Les bergers les laissent errer en liberté dans ces lieux sauvages, et vont les visiter de temps en temps. Nous aperçûmes sur la glace les vestiges d'un troupeau, et nous en vîmes effectivement un qui retournait; un berger marchait en avant pour servir de guide, et son compagnon suivait les moutons : nous eûmes le bonheur de sauver une brebis qui s'était éloignée du troupeau.

« En poursuivant notre route, nous entendîmes tout à coup un bruit affreux; et, ayant regardé autour de nous, nous vîmes que c'était un éclat de rocher qui s'était détaché d'une des plus hautes aiguilles, et qui bondissait de précipice en précipice avec une telle rapidité, qu'avant que de parvenir au fond, il était presque entièrement réduit en poussière. Après une marche d'une heure, le spectacle le plus magnifique s'offrit à nos yeux. L'imagination ne peut rien concevoir de plus terrible et de plus imposant. Jusqu'à ce moment, les glaciers avaient à peine répondu à l'idée que je m'en étais formée; ici ils surpassèrent mon attente. La nature se faisait voir sous son aspect le plus terrible. Nous avions devant les yeux une nappe de glace de vingt milles d'étendue, bornée de toutes parts par un glacier de neige, nommé *Tacul*, dont le plan est circulaire et qui conduit, en suivant la ligne droite, au pied du *Mont-Blanc*. Ce glacier est environné de rochers de forme conique, qui se terminent en pointes aiguës,

comme les tours de nos anciens châteaux. A droite s'élève une chaîne majestueuse de montagnes à pic, dont les intervalles sont remplis par d'autres glaciers; et le majestueux Mont-Blanc, qui porte sa tête jusque dans les nues, paraît commander à toutes les montagnes d'alentour. Sa hauteur est telle qu'en l'apercevant, les montagnes adjacentes, quoique très hautes, ne nous paraissaient être que des collines. Au bout d'une demi-heure, nous arrivâmes à la *Moraine*, qui forme une des bornes de la vallée; nous la traversâmes; et nous continuâmes notre route, sur un lac de glace d'environ trois quarts de mille de largeur; nous y trouvâmes la glace plus unie et moins de crevasses que dans la grande vallée. Nous passâmes ensuite une seconde *Moraine* qui nous conduisit à une autre masse de glace, d'où nous arrivâmes à une troisième *Moraine*: en descendant de cet endroit, nous parvînmes à la dernière chaîne des glaçons, beaucoup plus considérable que les deux dernières, et remplie de fentes

très larges : elle n'est séparée du roc que par une *Moraine* très étroite. Ces moraines contiennent une grande quantité de cristal.

« Nous prîmes ensuite un peu à droite, et nous remontâmes la vallée de glace ; à chaque moment la scène s'agrandissait, elle devenait et plus terrible et plus majestueuse. Nous arrivâmes bientôt au pied du Couvercle, après avoir parcouru, sur la glace, un espace de six milles ; et nous sentîmes combien il était difficile de quitter la glace ; le commencement de la descente était très dangereux ; un endroit où il fallait passer était surtout effrayant. Nous avions sous les yeux un rocher immense, dont la surface était absolument unie, et au-dessous duquel on voyait un précipice profond, terminé par une large crevasse formée dans le glaçon, qui semblait nous défendre d'avancer. Un petit creux qui se trouvait dans le milieu nous ayant néanmoins paru suffisant pour y poser un seul pied, nous risquâmes de

passer cet endroit redoutable, et nous arrivâmes heureusement sur la terre ferme. Un de nos guides allait en avant, et tenait la main étendue, en cas que nous fissions un faux pas, tandis que l'autre nous indiquait les endroits où il fallait poser nos pieds. Le reste du chemin, quoiqu'il fût très étroit, très raide et bordé tout au long d'un précipice affreux, n'offrit plus à notre œil aguerri l'apparence d'aucun danger. La scène dont nous étions environnés était si imposante, que nous ne pensions plus à nos fatigues ni à nos craintes. Dans moins d'une demi-heure nous parvînmes à une fontaine, auprès de laquelle nous nous assîmes pour dîner. Il y avait cinq heures et demie que nous avions quitté la vallée de *Chamouny*; et malgré les difficultés qui avaient retardé notre marche, et les haltes que nous avions faites, nous avions parcouru un espace de quinze milles, sans cependant qu'aucun de nous se plaignît d'être fort fatigué.

« Les nuages qui s'amoncelaient nous engagèrent à doubler le pas, pour arriver au sommet du Couvercle. De ce poste élevé, nous pouvions voir à la fois trois vallées de glace; le glacier de *Zaléfre* était à notre gauche, celui de l'*Escaut* en face de nous, et le *Takuba* à notre droite; toutes trois aboutissaient à un immense bassin de glace, nommé le *Glacier des Bois*, qui se prolongeait sous nos pieds, et était entouré et embelli par les aiguilles raboteuses.

« Le silence profond qui règne dans ce lieu n'est interrompu que par les bondissemens des chamois, et par les cris que jettent les marmottes, pour avertir leurs compagnes de l'approche des hommes.

« Après avoir pris quelques rafraîchissemens, nous continuâmes à marcher pour gagner le sommet du Couvercle, rocher très-extraordinaire : il présente la forme d'un édifice grand, irrégulier et

en ruines, placé sur le sommet d'une montagne. Ce rocher est de granit. Il est difficile de le gravir; mais on ne court aucun danger. Nous trouvâmes vers le pied de la montagne une bouteille dans laquelle étaient les noms de deux Anglais, qui étaient montés juqu'à cet endroit quinze jours avant nous, et qui se flattaient probablement qu'aucun étranger ne serait tenté d'aller plus loin. » (*Voyage en Suisse de William Coxe*, t. II.)

NOTE VII, PAGE 202.

LE LAC.

Il existe sur presque toutes les montagnes des Alpes de ces lacs dont la source semble être au ciel. Ils dominent souvent les glaciers. Les voyageurs qui ont traversé le Saint-Bernard ou le Mont-Cenis

en ont vu de semblables au dernier sommet de ces montagnes. La couleur des eaux y est d'un bleu noir comme le ciel qu'ils réfléchissent. Encaissés dans des bords de granit, on ne voit sur les bords que quelques tapis d'herbe fine couverts de fleurs des Alpes; mais il est rare que des arbres végètent à ces hauteurs. Le lac des Aigles, placé beaucoup plus bas, est dominé en effet par quelques groupes de sapins.

NOTE VIII, PAGE 249.

AVALANCHES.

« On appelle ainsi et quelquefois *lavanges* ou *lauvines* ces masses de neige, qui, à certaines époques de l'année, roulent des sommets glacés des hautes montagnes, et, se grossissant dans leur

course, acquièrent un si grand volume et une telle vitesse, qu'elles entraînent tout ce qui se trouve sur leur passage, les arbres, les rochers et les habitations. Pendant l'hiver ce sont les vents qui déterminent la formation des avalanches; quelquefois même un grand froid produit le même effet : il saisit les molécules de la neige, la réduit en poussière, et dans cet état n'ayant plus d'adhérence avec les corps qu'elle couvre, elle glisse des flancs des montagnes dans les vallées; au printemps c'est la fonte des neiges qui est la principale cause des avalanches; c'est à cette époque aussi qu'elles sont le plus redoutables. Lorsque les rayons solaires commencent à acquérir de la force, il semblerait que la superficie des masses de neige devrait commencer par se fondre; il n'en est pas ainsi : c'est la terre qui s'échauffe et qui, communiquant sa chaleur à ces masses, détermine leur fusion au point de contact. Ces masses dont la base a été fondue, n'étant plus retenues sur les flancs des montagnes, se détachent,

roulent avec fracas, et vont porter au loin la destruction. A l'époque du printemps, la moindre agitation de l'air peut provoquer la chute des avalanches ; c'est pour cela qu'on recommande au voyageur le silence dans le voisinage des masses de neige où les avalanches ont coutume de se former ; c'est pour cela encore qu'on tamponne les sonnettes des mulets dans les passages dangereux. Quelquefois, au contraire, pour prévenir le danger, on provoque leur chute par la décharge d'armes à feu, et l'on peut ensuite passer sans crainte après que l'avalanche est tombée. Dans les Alpes, on recommande souvent aux voyageurs de ne pas regarder long-temps les avalanches, lors même que leur direction ne paraît pas dangereuse, parce qu'elles causent une si grande agitation dans l'air, un vent si violent, qu'il arrive souvent que les hommes et les animaux en sont étouffés. Comme les avalanches causent, dans les montagnes et les vallons, un tremblement accompagné d'un bruit

égal à celui du tonnerre, il est rare que le voyageur, averti du danger qui le menace, n'aít pas le temps de s'y soustraire par la fuite.

« Les forêts, qui couvrent les flancs inférieurs des hautes montagnes, suffisent pour arrêter la marche des avalanches; il en résulte que ce phénomène devient d'autant plus fréquent et redoutable que les montagnes où il prend naissance sont plus dépouillées. Le montagnard se rend donc coupable d'une grande imprévoyance en abattant les arbres sans les remplacer, puisqu'il détruit la seule barrière qui puisse s'opposer aux ravages de ce terrible fléau.» (*Encyclopédie nouvelle*, par Leroux et Reynaud).

NOTE IX.

« La vallée resserrée par laquelle on pénètre dans celle de Chamouny, est dirigée droit au sud de l'aiguille aimantée, c'est-à-dire, à peu près au sud-sud-est. En gravissant ce défilé étroit et sauvage, le long de l'Arve qui gronde à ses pieds, le voyageur, attristé par la teinte sombre et rembrunie

de tout ce qui l'entoure, suit péniblement une route qu'il aspire à voir se terminer. Il est loin de s'attendre au magnifique spectacle qui bientôt vient frapper ses regards, quand, se détournant sur la gauche, et parvenu à l'extrémité du défilé, la belle vallée de Chamouny se présente tout à coup. Il s'arrête étonné, et compare quelques instans l'espace qu'il vient de parcourir avec le chemin si différent qui lui reste à suivre. Il repart plein de joie, et ne peut se lasser d'admirer la pompe et en même temps l'élégante simplicité du tableau enchanteur qui se déroule successivement sous ses yeux. Au milieu de cette riche perspective, des tapis de verdure, des champs cultivés, des habitations éparses ou réunies, une rivière qui serpente; sur les côtés et dans le fond, une longue file de rochers couverts en amphithéâtre de noirs sapins, et sillonnés à leur pied et sur leurs flancs par des torrens ou de profondes ravines; plus haut, une bordure immense de montagnes de

glace à sommets aigus ou arrondis, dont quelques-unes prolongent leur manteau éblouissant de blancheur jusqu'au niveau de la vallée, et entre lesquelles s'élèvent çà et là d'énormes aiguilles de granit, trop droites pour avoir permis aux neiges de s'y arrêter.

« La vallée de Chamouny est recourbée en forme d'arc. Sa direction moyenne court du sud-ouest au nord-est. Ses extrémités se recourbent encore, l'une vers l'ouest-sud-ouest, l'autre vers le nord-nord-est. On croit qu'en une demi-heure on la parcourra tout entière, et cependant on met deux heures à aller jusques au Prieuré, qui n'est pas même à la moitié de la longueur de la vallée; tant, dans les hautes montagnes, la grandeur des objets trompe sur les distances.

« Toutes les montagnes qui bordent la vallée de Chamouny sont dans la classe des primitives. On

trouve cependant une ou deux carrières de gypse et des rochers calcaires, parsemés dans le fond de la vallée. On voit aussi quelques bancs d'ardoise, appliqués contre le pied du Mont-Blanc et des montagnes de sa chaîne; mais toutes ces pierres secondaires n'occupent que le fond ou le bord des vallées et ne pénètrent point dans le cœur des montagnes. Le centre de celles-ci est de roche primitive, et les sommités assises sur le centre sont aussi de cette même roche.» (*Voyage à Genève et dans la vallée de Chamouny*, par Leschevin).

FIN DES NOTES DU TOME PREMIER.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

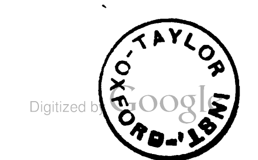
TOME II.

NOTE I, PAGE 31.

CHUTE DU REICHENBACH.

Le lecteur trouvera avec plaisir ici la belle description de cette cascade.

« Le Reichenbach a sa source au pied du Wetterhorn, et roule en nombreuses cataractes le long



des côtés escarpés du mont Sheidec jusqu'à ce qu'il s'unisse avec l'Aar auprès de Meyringen.

« La chute du Reichenbach peut être divisée en trois parties principales.

« La première, qui est la seule que visitent ordinairement les Voyageurs, se précipite d'un rocher et tombe perpendiculairement en bruine et en écume, d'une élévation de deux cents pieds au moins, dans un bassin creusé par la nature, d'où l'eau s'élance et va se perdre dans l'abîme au-dessous. Le rocher est concave, formant voûte, entièrement nu, excepté à son sommet qui est couvert d'arbrisseaux; et le marbre noir dont sa masse est composée, offre un contraste frappant avec la blancheur pure de l'écume qui jaillit, et dont partie, retombant en forme de pluie sur le roc, y produit différens petits courans argentés qui vont se rendre dans le bassin.

« La seconde cataracte est le résultat du débordement de l'eau du bassin, et on la voit à découvert en prenant pour point un grand arbre qui est suspendu au-dessus du bord du précipice. En cette partie, le torrent forme une seconde colonne perpendiculaire à moitié obscurcie par les rocs saillans parmi lesquels il tombe avec impétuosité.

« Le point de vue le plus favorable pour voir la troisième cataracte est d'une prairie dans le fond de la seconde. De là, tout le Reichenbach paraît ne faire qu'une chute d'eau, mais immense en volume; l'extrémité inférieure de la première cataracte et la partie supérieure de la deuxième étant cachées par les montagnes intermédiaires. Ensuite, le torrent roule dans une direction presque horizontale, et descend avec violence en deux masses d'eau inégales, étant partagé en deux courans par une île de rochers magnifiquement parsemée d'arbres. Il va ensuite passer à travers des cîmes brisées de marbre

noir, et des bois plantés de hêtres, de frênes, de montagnes et de sapins, et arrose des terres fertiles couvertes de cabanes nombreuses.

« A la vue des différentes parties de cette énorme chute d'eau, je fus aussi ému qu'Aristée, lorsque Cyrène sa mère lui montre les sources des principales rivières sortant tout à coup du sein de la terre.

« Jamque domum mirans genitricis et humida regna,
Speluncisque lacus clausos, lucosque sonantes,
Ibat; et ingenti motu stupefactus aquarum,
Omnia sub magnâ labentia flumina terrâ
Spectabat diversa locis, Phasimque, Lycumque,
Et caput undè altus primum se erumpit Enipeus
Undè Pater Tiberinus, et undè Aniena fluenta,
Saxosumque sonans Hypanis, Mysusque Caïcus,
Et gemina auratus taurino cornua vultu
Eridanus, quo non alius per pinguia culta
In mare purpureum violentior effluit amnis.

Géorgiques de Virgile, liv. IV.»

(William Coxe, *Voyage en Suisse*, lett. XXXI.)

NOTE II, PAGE 43.

Cet Épisode rappelle naturellement au lecteur ce portrait du curé de village, écrit en 1831 par

M. Alphonse de Lamartine, et inséré dans le *Journal des connaissances utiles*. Nos lecteurs retrouveront avec plaisir ces pages restées dans la mémoire de tous ceux qui les lurent alors.

DES

DEVOIRS CIVILS DU CURÉ.

« Il est un homme dans chaque paroisse qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde; qu'on appelle comme témoin, comme conseil, ou comme agent dans tous les actes les

plus solennels de la vie civile; sans lequel on ne peut naître ni mourir, qui prend l'homme au sein de sa mère, et ne le laisse qu'à la tombe, qui bénit ou consacre le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil; un homme que les petits enfans s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre; que les inconnus mêmes appellent mon père; aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes; un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'ame et du corps, l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence, qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte : le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes : aux classes inférieures, par la vie pauvre, et souvent par l'humilité de la naissance; aux classes élevées, par l'éducation, la science et l'élévation de sentimens qu'une religion philantropique inspire et

commande; un homme enfin qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite! — Cet homme, c'est le curé : nul ne peut faire plus de bien ou plus de mal aux hommes, selon qu'il remplit ou qu'il méconnaît sa haute mission sociale.

« Qu'est-ce qu'un curé? c'est le ministre de la religion du Christ, chargé de conserver ses dogmes, de propager sa morale, et d'administrer ses bienfaits à la partie du troupeau qui lui a été confiée.

« De ces trois fonctions du sacerdoce ressortent les trois qualités sous lesquelles nous allons considérer le curé, c'est-à-dire comme prêtre, comme moraliste, et comme administrateur spirituel du christianisme dans la commune. De là aussi découlent les trois espèces de devoirs qu'il a à accomplir pour

être complètement digne de la sublimité de ses fonctions sur la terre, et de l'estime ou de la vénération des hommes.

« Comme prêtre ou conservateur du dogme chrétien, les devoirs du curé ne sont point accessibles à notre examen; le dogme mystérieux et divin de sa nature, imposé par la révélation, accepté par la foi, cette vertu de l'ignorance humaine, se refuse à toute critique; le prêtre n'en doit compte, comme le fidèle, qu'à sa conscience et à son église, seule autorité dont il relève. Cependant ici même la haute raison du prêtre peut influer utilement dans la pratique sur la religion du peuple qu'il enseigne. Quelques crédulités banales, quelques superstitions populaires se sont confondues dans les âges de ténèbres et d'ignorance avec les hautes croyances de pur dogme chrétien; la superstition est l'abus de la foi, c'est au ministre éclairé d'une religion qui supporte la lumière, parce que toute la lumière est ve-

nue d'elle, à écarter ces ombres qui en ternissent la sainteté, et qui feraient confondre à des yeux prévenus le christianisme, cette civilisation pratique, cette raison suprême, avec les industries pieuses ou les crédulités grossières des cultes d'erreur ou de déception. Le devoir du curé est de laisser tomber ces abus de la foi, et de réduire les croyances trop complaisantes de son peuple à la grave et mystérieuse simplicité du dogme chrétien, à la contemplation de sa morale, au développement progressif de ses œuvres de perfection. La vérité n'a jamais besoin de l'erreur, et les ombres n'ajoutent rien à la lumière.

« Comme moraliste, l'œuvre du curé est plus belle encore. Le christianisme est une philosophie divine écrite de deux manières : comme histoire, dans la vie et la mort du Christ; comme préceptes, dans les sublimes enseignemens qu'il a apportés au monde. Ces deux paroles du christianisme, le pré-

cepte et l'exemple, sont réunis dans le Nouveau-Testament ou l'Évangile. Le curé doit l'avoir toujours à la main, toujours sous les yeux, toujours dans le cœur. Un bon prêtre est un commentaire vivant de ce livre divin. Chacune des paroles mystérieuses de ce livre répond juste à la pensée qui l'interroge, et renferme un sens pratique et social qui éclaire et vivifie la conduite de l'homme. Il n'y a point de vérité morale ou politique qui ne soit en germe dans un verset de l'Évangile; toutes les philosophies modernes en ont commenté un, et l'ont oublié ensuite; la philantropie est née de son premier et unique précepte, la charité. La liberté a marché dans le monde sur ses pas, et aucune servitude dégradante n'a pu subsister devant sa lumière; l'égalité politique est née de la reconnaissance qu'il nous a forcés à faire de notre égalité, de notre fraternité devant Dieu; les lois se sont adoucies, les usages inhumains se sont abolis, les chaînes sont tombées, la femme a reconquis le respect dans

le cœur de l'homme. A mesure que sa parole a retenti dans les siècles, elle a fait crouler une erreur ou une tyrannie, et l'on peut dire que le monde actuel tout entier, avec ses lois, ses mœurs, ses institutions, ses espérances, n'est que le Verbe évangélique plus ou moins incarné dans la civilisation moderne! Mais son œuvre est loin d'être accomplie; la loi du progrès ou du perfectionnement, qui est l'idée active et puissante de la raison humaine, est aussi la foi de l'Évangile; il nous défend de nous arrêter dans le bien, il nous sollicite toujours aux mieux, il nous interdit de désespérer de l'humanité devant laquelle il ouvre sans cesse des horizons plus éclairés; et plus nos yeux s'ouvrent à la lumière, plus nous lisons de promesses dans ses mystères, de vérités dans ses préceptes, et d'avenir dans nos destinées!

« Le curé a donc toute morale, toute raison, toute civilisation, toute politique dans sa main quand il

tient ce livre. Il n'a qu'à ouvrir, qu'à lire, et qu'à verser autour de lui le trésor de lumière et de perfection dont la Providence lui a remis la clé. Mais, comme celui du Christ, son enseignement doit être double : par la vie et par la parole; sa vie doit être, autant que le comporte l'infirmité humaine, l'explication sensible de sa doctrine, une parole vivante! L'Église l'a placé là comme exemple plus que comme oracle; la parole peut lui faillir si la nature lui en a refusé le don; mais la parole qui se fait entendre à tous, c'est la vie : aucune langue humaine n'est aussi éloquente et aussi persuasive qu'une vertu.

« Le curé est encore administrateur spirituel des sacremens de son église et des bienfaits de la charité. Ses devoirs en cette qualité se rapprochent de ceux que toute administration impose. Il a affaire aux hommes, il doit connaître les hommes; il touche aux passions humaines, il doit avoir la main délicate et douce, pleine de prudence et de mesure. Il a

dans ses attributions les fautes, les repentirs, les misères, les nécessités, les indigences de l'humanité; il doit avoir le cœur riche et débordant de tolérance, de miséricorde, de mansuétude, de compassion, de charité et de pardons! Sa porte doit être ouverte à toute heure à celui qui l'éveille, sa lampe toujours allumée, son bâton toujours sous sa main; il ne doit connaître ni saisons, ni distances, ni contagion, ni soleil, ni neiges, s'il s'agit de porter l'huile au blessé, le pardon au coupable, ou son Dieu au mourant. Il ne doit y avoir devant lui, comme devant Dieu, ni riche, ni pauvre, ni petit, ni grand, mais des hommes, c'est-à-dire des frères en misères et en espérances. Mais s'il ne doit refuser son ministère à personne, il ne doit pas l'offrir sans prudence à ceux qui le dédaignent ou le méconnaissent. L'importunité de la charité même aigrit et repousse plus qu'elle n'attire; il doit souvent attendre qu'on vienne à lui ou qu'on l'appelle; il ne doit pas oublier que sous le régime de liberté absolue de tous

les cultes, qui est la loi de notre état social, l'homme ne doit compte de sa religion qu'à Dieu et à sa conscience. Les droits et les devoirs civils du curé ne commencent que là où on lui dit : Je suis chrétien.

« Le curé a des rapports administratifs de plusieurs natures avec le gouvernement, avec l'autorité municipale, avec sa fabrique.

« Ses rapports avec le gouvernement sont simples ; il lui doit ce que lui doit tout citoyen français, ni plus ni moins : obéissance dans les choses justes. Il ne doit se passionner ni pour ni contre les formes ou les chefs des gouvernemens d'ici-bas ; les formes se modifient, les pouvoirs changent de noms et de mains, les hommes se précipitent tour à tour du trône : ce sont choses humaines, passagères, fugitives, instables de leur nature ; la religion, gouvernement éternel de Dieu sur la conscience, est au-dessus de cette sphère des vicissitudes, des ver-

satilités politiques ; elle se dégrade en y descendant; son ministre doit s'en tenir soigneusement séparé. Le curé est le seul citoyen qui ait le droit et le devoir de rester neutre dans les causes, dans les haines, dans les luttes des partis qui divisent les opinions et les hommes; car il est avant tout citoyen du royaume éternel, père commun des vainqueurs et des vaincus, homme d'amour et de paix, ne pouvant prêcher que paix et qu'amour; disciple de celui qui a refusé de verser une goutte de sang pour sa défense, et qui a dit à Pierre : Remettez ce glaive dans le fourreau!

« Avec son maire, le curé doit être dans des rapports de noble indépendance en ce qui concerne les choses de Dieu, de douceur et de conciliation dans tout le reste; il ne doit ni briguer l'influence, ni lutter d'autorité dans la commune; il ne doit oublier jamais que son autorité commence et finit au seuil de son église, au pied

de son autel, dans la chaire de vérité, sur la porte de l'indigent et du malade, au chevet du mourant; là il est l'homme de Dieu : partout ailleurs le plus humble, le plus inaperçu des hommes.

« Avec sa fabrique, ses devoirs se bornent à l'ordre et à l'économie que la pauvreté de la plupart des paroisses comporte. Plus nous avançons dans la civilisation et dans l'intelligence d'une religion tout immatérielle, moins le luxe extérieur devient nécessaire à nos temples. Simplicité, propreté, décence dans les objets qui servent au culte, c'est tout ce que le curé doit demander à sa fabrique. Souvent même l'indigence de l'autel a quelque chose de vénérable, de touchant et de poétique qui frappe et attendrit le cœur par le contraste, plus que les ornemens de soie et les candelabres d'or. Qu'est-ce que nos dorures et nos grains de sable étincelans, devant celui qui a tendu le ciel et semé les étoiles? Le calice d'étain fait

courber autant de fronts que les vases d'argent ou de vermeil. Le luxe du christianisme est dans ses œuvres, et la véritable parure de l'autel, ce sont les cheveux du prêtre blanchis dans la prière et dans la vertu, et la foi et la piété des fidèles agenouillés devant le Dieu de leurs pères.

. . . .

« Pour se nourrir et se vêtir, pour payer et nourrir l'humble femme qui le sert, pour tenir sa porte ouverte à toutes les indigences des allans et des venans, le curé a deux rétributions : l'une de l'État, 750 francs; l'autre autorisée par l'usage, et qu'on appelle le casuel. Ce casuel, assez élevé dans certaines villes où il sert à payer les vicaires, dans la plupart des villages produit peu ou rien au curé. A peine donc a-t-il l'étroit nécessaire, le *res angusta domi*, et cependant nous lui dirons encore, dans l'intérêt de la religion comme dans celui de sa considération locale : « Oubliez le casuel; rece-
« vez-le du riche qui insiste pour vous faire accep-

« ter; refusez-le du pauvre qui rougit de ne pas « vous l'offrir, ou chez qui se mêle à la joie du ma« riage, au bonheur de la paternité, au deuil des « funérailles, la pensée importune de chercher au « fond de la bourse quelques rares pièces de mon« naie pour payer vos bénédictions, vos larmes ou « vos prières; souvenez-vous que si nous nous de« vons *gratis* les uns aux autres le pain de la vie « matérielle, à plus forte raison nous devons-nous « *gratis* le pain céleste; et rejetez loin de vous le « reproche de faire payer aux enfans les grâces sans « prix du père commun, et de mettre un tarif à la « prière! » Mais nous disons aux fidèles : « Le salaire « de l'autel est insuffisant! »

« Comme homme, le curé a encore quelques devoirs purement humains, qui lui sont imposés seulement par le soin de sa bonne renommée, par cette grâce de la vie civile et domestique qui est comme la bonne odeur de la vertu. Retiré dans

son humble presbytère, à l'ombre de son église, il doit en sortir rarement. Il lui est permis d'avoir une vigne, un jardin, un verger, quelquefois un petit champ, et de les cultiver de ses propres mains; d'y nourrir quelques animaux domestiques, de plaisir ou d'utilité, la vache, la chèvre, des brebis, le pigeon, des oiseaux chantans, le chien surtout, ce meuble vivant du foyer, cet ami de ceux qui sont oubliés du monde, et qui pourtant ont besoin d'être aimés par quelqu'un! De cet asile de travail, de silence et de paix, le curé doit peu s'éloigner pour se mêler aux sociétés bruyantes du voisinage; il ne doit que dans quelques occasions solennelles tremper ses lèvres avec les heureux du siècle dans la coupe d'une hospitalité somptueuse; le pauvre est ombrageux et jaloux; il accuse promptement d'adulation ou de sensualité l'homme qu'il voit souvent à la porte du riche à l'heure où la fumée de son toit s'élève et lui annonce une table mieux servie que la sienne. Plus souvent, au

retour de ses courses pieuses, ou quand la noce ou le baptême ont réuni les amis du pauvre, le curé peut-il s'asseoir un moment à la table du laboureur et manger le pain noir avec lui; le reste de sa vie doit se passer à l'autel, au milieu des enfans auxquels il apprend à balbutier le catéchisme, ce code vulgaire de la plus haute philosophie, cet alphabet d'une sagesse divine. Dans des études sérieuses parmi les livres, société morte du solitaire, le soir, quand le marguillier a pris les clés de l'église, quand l'*Angelus* a tinté dans le clocher du hameau, on peut voir quelquefois le curé, son bréviaire à la main, soit sous les pommiers de son verger, soit dans les sentiers élevés de la montagne, respirer l'air suave et religieux des champs et le repos acheté du jour, tantôt s'arrêter pour lire un verset des poésies sacrées, tantôt regarder le ciel ou l'horizon de sa vallée, et redescendre à pas lents dans la sainte et délicieuse contemplation de la nature et de son auteur.

« Voilà sa vie et ses plaisirs ; ses cheveux blanchissent, ses mains tremblent en élevant le calice, sa voix cassée ne remplit plus le sanctuaire, mais retentit encore dans le cœur de son troupeau ; il meurt, une pierre sans nom marque sa place au cimetière ; près de la porte de son église. Voilà une vie écoulée ! voilà un homme oublié à jamais ! Mais cet homme est allé se reposer dans l'éternité, où son ame vivait d'avance, et il a fait ici-bas ce qu'il y avait de mieux à y faire. Il a continué un dogme immortel ; il a servi d'anneau à une chaîne immense de foi et de vertu, et laissé aux générations qui vont naître une croyance, une loi, un Dieu. »

NOTE III, PAGE 128.

LES LABOUREURS.

A la lecture de ces vers, le lecteur ne pourra douter que le poète n'ait été inspiré ici par le peintre. L'inimitable tableau des Moissonneurs par l'infortuné Robert est évidemment le type de ce

morceau. C'est ainsi que les arts s'inspirent l'un de l'autre et quelquefois même se traduisent. De beaux vers, un beau tableau, une belle musique, c'est la même pensée en trois langues diverses. Robert, Rossini, Lamartine, peuvent se comprendre et se sentir mutuellement. Ils sont peintres, poètes et musiciens à la fois.

NOTE IV, PAGE 236.

NATURALISTES.

« Nous allâmes de grand matin visiter les magasins de curiosités naturelles, dont les propriétaires prennent le nom de *marchands naturalistes*. Je parcourus avec assez de détail quatre de ces magasins,

qui contenaient des morceaux bien choisis, et de fort belles substances, quoiqu'ils ne fussent pas aussi bien approvisionnés qu'ils le sont au commencement de l'été. On y trouve des cornes de chamois et de bouquetins, des cachets, des pierres pour les épingles, colliers et clés de montre, d'autres petits ouvrages en cristal de roche, qu'on envoie tailler et polir en Allemagne, et les divers minéraux que fournissent le Simplon, le Saint-Gothard, le Val d'Aost, la Tarentaise et le Vallais. Ces marchands taillent la serpentine et la pierre ollaire du Montanvert, en écritoires, en pierres à papier, et en petites lampes pour lesquelles ils fournissent des mèches d'amiante. Ils se procurent en outre des agates d'Oberstein, et quelques substances du Dauphiné. Le quartz cristallisé, si commun dans les hautes Alpes de cette dernière province, est assez rare, du moins en beaux cristaux bien terminés, dans les Alpes de la Savoie; aussi les *marchands naturalistes* de Chamouny attachent-ils

beaucoup de prix à celui qui provient de leurs montagnes. Ils se livrent cependant bien moins à la recherche des cristaux que par le passé, et ne se hasardent plus autant pour s'en procurer. A l'époque où les étrangers commençaient à abonder dans la vallée, les cristaux y étaient rares et fort chers. Leur recherche procurait de gros bénéfices, et les habitans s'y livraient avec une espèce de fureur. Ils s'exposaient aux plus grands périls, dans l'espérance de s'enrichir tout à coup par la découverte d'un amas de beaux cristaux; et il ne se passait pas d'année qu'il n'en pérît quelques-uns dans les précipices.

« Chacun de ces marchands cherche à se faire une industrie particulière, indépendante de celle des autres, et qui puisse lui procurer un débit exclusif. En général ces braves gens ne savent pas ce qu'ils vendent; ils ignorent le nom et la véritable valeur de leurs minéraux, et s'arrangent

pour ne courir aucun risque, en en demandant, au premier abord, des prix extravagans, que cependant ils rabattent ensuite.

« Le nommé Joseph-Marie Carrier, est un ancien guide qui connaît bien les montagnes. Il a quelques correspondances éloignées qui lui procurent de beaux morceaux, et se propose de tenir l'année prochaine les substances de l'Oisans, pour lesquelles je lui ai fourni les indications nécessaires. Il vend en outre, à un prix assez modique, la collection des minéraux de la vallée de Chamouny et des montagnes voisines, composée de soixante-six morceaux (1). Il vend encore des reliefs en bois des montagnes qui avoisinent le Mont-Blanc.

« David Payot, cousin de mon guide, a son ma-

(1) Le catalogue des minéraux qui composent cette collection, est dans le *Journal des Mines*, tome XXVI, 1809, page 519.

gasin à Chamouny, quoiqu'il habite un village voisin. Il y a moins de variété chez lui dans le choix des substances, que chez Carrier; mais ses collections de la vallée sont composées d'un plus grand nombre de morceaux (1). Payot taille fort bien le cristal, et en fait de fort jolis cachets. Je lui ai donné le conseil, qu'il est disposé à suivre, de préparer des collections de roches polies. » (*Voyage à Genève et dans la vallée de Chamouny*, par Leschevin.)

(1) D'environ cent.

NOTE V, PAGE 237.

INSECTES.

« M. le professeur Jurine, qui saisit toutes les occasions de rendre ses grandes connaissances utiles aux sciences et aux personnes qui les cultivent, a bien voulu se charger de rédiger, pour être

inséré dans un des derniers ouvrages de M. Bourrit (1), le catalogue des insectes rares qu'il a trouvés dans la vallée de Chamouny, et sur les montagnes qui l'environnent. Il a divisé méthodiquement ce catalogue, et a joint au nom de chaque insecte ceux du lieu où on le rencontre et de l'auteur qui l'a dénommé ou décrit. Les notes et observations qu'il y a ajoutées, le rendent du plus grand intérêt pour les amateurs de l'insectologie. J'aurais désiré, pour leur utilité, pouvoir insérer ici ce travail tout entier; mais M. Jurine ayant cherché à le rendre complet, il est volumineux, et quoiqu'il ne renferme que les noms des insectes les plus rares, il occupe plus de trente pages. Le grand nombre de ceux qui y sont dénommés aurait droit de surprendre, si on ne réfléchissait que tous les climats du globe sont réunis dans ces montagnes; aussi y trouve-t-on les insectes de la Suède et de la Lapo-

(1) Description des cols ou passages des Alpes.

nie, à côté de ceux qui habitent l'Italie et les pays chauds.

« Les époques de l'année les plus favorables pour chasser aux insectes, sont les mois de juin, juillet et août. M. Jurine conseille d'y employer, pour les hyménoptères et les diptères surtout, la grande coiffe à papillons, et oberve que si l'on veut faire d'abondantes récoltes en lépidoptères, aux environs de Chamouny, il faut courir les montagnes calcaires, du commencement de juin à la fin de juillet, réservant les montagnes primitives pour la fin d'août.

« M. le professeur Necker-Desaussure a également enrichi l'ouvrage de M. Bourrit, du catalogue des plantes les plus rares qu'il ait trouvées dans ces montagnes pendant le cours de l'année qui précéda la publication du livre. En puisant dans ce catalogue, et extrayant de l'ouvrage de M. Desaussure,

et de l'Itinéraire de M. J.-P. Pictet, les noms des plantes qui y sont indiquées, j'offrirai aux botanistes la notice la plus nombreuse qui ait encore été publiée sur la flore de la vallée de Chamouny. » (*Voyage à Genève et dans la vallée de Chamouny*, par Leschevin.)